

volonté. Ce n'est pas au dernier moment que je changerai de disposition.»

Les raisons de cette stricte interdiction restent pour moi encore assez obscures; je me suis demandé pourquoi, alors, l'Archevêque d'Ottawa et le supérieur des Dominicains avaient autorisé la publication du livre, comme je l'ai mentionné plus avant!

Divers

— Le régiment de Hull est fondé et adopte comme devise «On ne passe pas». Son premier commandant est le lieutenant-colonel W.L. Allard.

— L'heure avancée fut créée le 1er mai; une autre innovation se place aussi en 1920: on exige des tours de surveillance pour déceler les incendies qui pourraient détruire nos belles forêts.

— Décès à l'Hôpital de la Charité, à Paris, le 20 décembre 1920, du peintre italien et juif, Amedeo Modigliani. Après avoir délaissé Montmartre, il atteignit la notoriété à Montparnasse, avec ses profils de coupe-papier et ses faces émaciées. Le prix de ses oeuvres est maintenant hors d'atteinte du commun des mortels.

— La province du Nouveau-Brunswick adopte, à son tour, la prohibition totale.

— En 1920, le cinéma muet est déjà bien installé dans nos moeurs. Cette époque-là met souvent en vedette des enfants. Ainsi, Jackie Coogan âgé de six ans et le fameux comédien Chaplin jouent dans «The Kid». Coogan avait fait ses débuts à seize mois dans un numéro de vaudeville présenté par ses parents.



Le petit Alfred Lemay, vers 1892.

CHAPITRE XXII

1921 Voici une année de recensement. La population d'Ottawa est de 113,000 âmes dont environ 30,500 citoyens de langue française, proportion qui a légèrement augmenté depuis le dernier recensement, dix ans auparavant.

Un homme d'affaires, Frank H. Plant est maire d'Ottawa et le bureau des commissaires comprend Napoléon Champagne, réélu en tête de la liste. Les échevins pour le quartier By sont E. Gaulin et A.W. Desjardins, pour le quartier Ottawa: J.A. Pinard et A. Bordeleau et M. Ernest Laroche de la paroisse St-François est élu. L'épouse de ce dernier décèdera cette même année, laissant la réputation d'une personne dévouée aux bonnes oeuvres.

★ ★ ★

Comme d'habitude, au début de chaque année, la paroisse Notre-Dame d'Ottawa démontre son appréciation pour l'excellent travail de la chorale en lui offrant un banquet, en présence de Mgr Gauthier. Il a lieu à la salle des répétitions, rue St-Patrick. Le groupe de remarquablement doués chantres d'église est dirigé par Fortunat Champagne tandis que l'orgue est tenu, depuis le départ d'Amédée Tremblay en 1920, par Pierre Gauthier.

Dans le courant de l'année, la chorale perdra son protecteur en la personne de l'abbé Thériault qui vient d'être nommé curé de South Indian. Une bourse lui est offerte à cette occasion ainsi qu'une adresse enluminée, oeuvre de Fortunat Champagne. Ce beau travail a été en montre dans la vitrine de M. Bastien, rue Dalhousie, pendant un certain temps.

★ ★ ★

En janvier, M. et Mme Joseph Séguin, mariés dans la basilique-cathédrale par le curé Dandurand cinquante ans auparavant, viennent renouveler leur promesse de fidélité conjugale au milieu

d'un grand concours de parents — ils ont onze enfants — et d'amis. Pendant la messe, la chorale chante une messe de Théodore Dubois, les solistes étant Cyprien Breton, Émile Boucher et R. Séguin. Une belle réception a lieu au Monument national. En mai de l'année suivante, M. et Mme E. Chevrier, propriétaires de l'hôtel de la rue Sussex, fêtent leur cinquantième anniversaire de mariage. Lorsqu'ils s'étaient mariés à la cathédrale en 1872, devant le curé Dandurand, le chanoine Bouillon assistait à la cérémonie, de même qu'aujourd'hui, cinquante ans après. Des quinze enfants que le couple a eus, sept sont encore vivants, dont Madame Thomas Payment, ex-mairesse d'Ottawa.



Décès, en 1921, de A. Valiquette, tanneur, né à Ottawa il y a 73 ans. Ses funérailles ont lieu à l'église du Sacré-Coeur. Aussi, de M. Élie Létourneau (église Notre-Dame), de Mme veuve Isidore Bérichon, 58 ans, et d'une dame de 89 ans, Mme veuve Rose Langevin, à Notre-Dame. Le maire Gladu d'Eastview meurt en 1921.

C'est en cette année-là que se marient Wilfrid D'Amour et Clara Deschambault. Wilfrid est capitaine du corps de cadets de l'Académie de La Salle dont W. Labelle est commandant. C'est ce dernier qui conduit la mariée à l'autel tandis que les cadets, impeccables de tenue et de discipline, forment une haie d'honneur et, par après, chantent, dirigés par le Frère Réginald. Le marié est en uniforme et Monseigneur l'Archevêque assiste à ce beau mariage. À leur retour d'un voyage de noces aux U.S.A., les nouveaux époux habiteront le 34 de la rue Murray.

Horace de Grandmont meurt en 1921, de même que Napoléon Faulkner, 78 ans, époux de feu Sophie Mathé.

Le R.P. Damase Dandurand avait été curé de Notre-Dame d'Ottawa de 1844 à 1875, c'est-à-dire pendant le règne entier de Mgr Guigues, oblat comme lui. Après avoir quitté Ottawa, il habita de longues années au Manitoba, étant chargé par Mgr Langevin de diverses aumôneries. On le disait le plus âgé des prêtres catholiques du monde entier car il était né en 1819. Il s'éteignit le 21 avril 1921. À sa mort, il était aumônier de l'Hospice Taché à St-Boniface. Il avait été le premier sujet canadien des Oblats de Marie-Immaculée.

Lady Agnes Macdonald, veuve de Sir John A. Macdonald avait vendu «Earnscliffe» et s'était dirigée, avec sa fille invalide, vers l'Angleterre pour y vivre ses dernières années. De haute taille, maigre et plutôt anguleuse, elle avait 31 ans lorsque le Premier ministre, veuf et âgé de 57 ans, l'épousa. Elle mourut en Angleterre en 1921 mais sa fille Mary, toujours malade, lui survécut cependant et ne mourut qu'en 1933.

Sir Wilfrid Laurier était décédé depuis février 1919 lorsque son épouse née Zoé Lafontaine s'éteignit environ vingt mois après lui. Elle était, dit-on, complètement aveugle et sa mort, due à une pneumonie, survint après une courte maladie. À son chevet, se trouvaient son neveu Robert, de vieilles amies dont Mme S.N. Parent, Lady Taschereau et Mme J.A. Daoust ainsi que le docteur Chevrier et le R.P. Lejeune. Elle fut enterrée au cimetière Notre-Dame auprès de son mari pour qui elle avait été une compagne discrète, le soutenant dans sa tâche ardue souvent mais ne se mêlant pas de politique. Elle et son mari avaient le don de s'entourer de personnes dévouées. Ainsi la secrétaire de Lady Laurier était Mlle Yvonne Coutu dont Sir Wilfrid disait: «Elle est la meilleure politicienne de nous tous». Le maître d'hôtel, Joseph Mailhot, était venu avec les Laurier en provenance d'Arthabaska. Plusieurs personnes se souviennent encore de Lady Laurier, charitable, protectrice des arts surtout de la musique et qui adorait le bridge (Sir Wilfrid jouait aussi mais pas longtemps). Elle possédait deux chiens Poméraniens à qui elle donnait des chocolats, et on se souvient d'avoir vu, chez elle, une servante nommée Telley ou Tilley très attachée à la personne de ses maîtres. Tous ces petits détails rendent sympathique une dame distinguée et respectée dont les dernières années furent assombries par la mort de son vieux mari de cinquante et un ans. Lady Laurier voulut assister à la convention de l'été 1919 pendant laquelle Mackenzie King fut choisi mais elle mourut le 1er novembre 1921, un mois avant que les Libéraux reviennent au pouvoir. On sait qu'elle laissa sa maison de la rue Laurier, à l'angle de Chapel, à Mackenzie-King qui, à son tour, la légua au gouvernement canadien.

★ ★ ★

L'année 1921 marque la découverte de l'insuline dans les laboratoires de l'Un. de Toronto par le Dr Frederick Banting et le Dr Charles Best. Le premier, âgé de 30 ans, le second un étudiant en médecine de 22 ans. Le premier patient traité avec succès fut Léonard Thompson, en janvier 1922. Pourquoi le prix Nobel fut-il attribué, en 1923, à Banting et Macleod, chef du département de physiologie? Il semble que des études récentes démontrent — les principaux acteurs de cette découverte étant maintenant décédés — qu'une équipe: Banting, Best, Macleod et un nommé Collip mettent de l'avant tout un travail d'équipe pour amener, à sa fin, la découverte faite par Banting et Best. Cependant, Banting mécontent de voir que son collaborateur n'était pas récompensé, divisa son prix Nobel à parts égales avec lui. Macleod fit de même avec Collip.

★ ★ ★

Depuis 1866 environ, les scieries et usines qui se trouvaient près des pouvoirs d'eau des chutes Rideau avaient été la propriété

des Frères Maclaren, de Blackburn puis de W.C. Edward. On sait qu'en 1907, un incendie détruisit une grande partie de ces installations. C'est en 1921, que la compagnie Edwards vendit ce qu'elle détenait sur l'île Green et ses alentours, à la Gatineau Company qui à son tour vendit le tout au Gouvernement fédéral. Est-ce à ce moment-là que furent installés le Bureau des statistiques et l'Office national du film?

★ ★ ★

Il était à prévoir que la faillite du Règlement XVII et les conflits qui s'élevèrent entre catholiques des deux langues officielles du pays, auraient des répercussions au niveau de l'éducation, ailleurs qu'en Ontario. En 1921, les maisons de Buffalo et de Philadelphie demandèrent à se séparer de la maison mère des Soeurs Grises, qui se trouvait depuis de longues années à Ottawa. Je cite Soeur Paul-Émile qui décrit ainsi cette séparation. «Mère Saint-Albert reçut du cardinal Dennis Dougherty, archevêque de Philadelphie, une lettre lui annonçant qu'un décret de Rome autorisait la complète séparation de nos maisons des États-Unis d'avec la Communauté d'Ottawa.» Malgré la peine que ne manqua pas de ressentir la Supérieure générale, la séparation s'accomplit bien que le clergé des paroisses franco-américaines de Lowell, d'Ogdensburg et de Haverhill tinrent à ce que leurs couvents et écoles ne soient pas sujets à cette séparation, et ils eurent gain de cause. La nouvelle communauté américaine s'appela «Grey Nuns of the Sacred Heart» et fut naturellement de langue anglaise seulement. La maison mère dut lui céder ce qui avait été son oeuvre depuis soixante ans: le collège de Buffalo, des maisons à Ogdensburg, Lowell, Plattsburg. Les 38 soeurs de langue française qui se trouvaient dans ces maisons revinrent à Ottawa. Presque aussitôt, un mouvement similaire se produisit dans les maisons des Soeurs Grises, à Pembroke et Sault Sainte-Marie. Le Saint-Siège acquiesça à leur demande de séparation; elles prirent le nom de «Grey Sisters of the Immaculate Conception», et reçurent le pensionnat et l'hôpital de Pembroke, l'hôpital de Sault Ste-Marie, le couvent d'Eganville et l'Orphelinat Saint-Patrice d'Ottawa dont les Soeurs avaient la direction depuis 1866.

Ces séparations se firent en 1921. C'était, il va sans dire — mais, Soeur Paul-Émile, charitable archiviste, ne mentionne évidemment pas cela — le coup de pied de la mûle, solidaire de ses congénères lésés dans leurs mauvais dessins. J'ai reçu des confidences à l'effet que, pendant ces années de conflit, de sérieux crépages de chignon firent voler, entre les religieuses françaises et Irlandaises, la capuche de ces bonnes soeurs. L'antagonisme était grand... Cela non plus la bonne soeur Paul-Émile ne le mentionne pas, mais on m'a affirmé qu'il y avait alors eu de telles confrontations.

Comment pouvait-il en être autrement? Dans «Le Droit» de mars 1980, le R.P. Paul Gay a parlé de la jeune institutrice Jeanne Lajoie «l'héroïne de Pembroke». En 1923, elle fut renvoyée de l'école St. John, fréquentée en majorité par des enfants canadiens-français et dont la directrice était Sister Joseph (une religieuse qui devait probablement communier tous les jours, dit le Père Gay). Il y eut une levée de boucliers; «Le Droit», «La Patrie» et «Le Devoir» donnèrent leur appui à la jeune institutrice et des dons nombreux permirent la fondation de l'école bilingue Ste-Jeanne d'Arc qui ouvrit ses portes en 1925, et que refusa de bénir le curé Sloan. . . «O charité irlandaise» commente le critique littéraire du «Droit». Atteinte de tuberculose, Jeanne Lajoie s'alita en 1926 et mourut quatre ans après, le 2 mars 1930.



Le 21 mai 1921, aux Invalides, à Paris, la France se rappelle, après cent ans passés, la mort de Napoléon Bonaparte, empereur des Français, mort en exil à Ste-Hélène. Après les prières prononcées par le cardinal Dubois devant le tombeau de celui qui fit trembler l'Europe, le maréchal Ferdinand Foch, lui aussi grand soldat, «le premier des élèves de l'Empereur» dit Madelin, s'avance, tenant dans ses mains tremblantes le sabre d'Austerlitz. Minutes infiniment émouvantes pour ceux qui assistent à cette cérémonie du souvenir!

Le 11 décembre 1921, Ferdinand Foch, commandant en chef des armées alliées et grand responsable de la victoire qui couronna quatre terribles années de conflit mondial, vient à Ottawa et est reçu avec enthousiasme. À la gare Union, il est salué par le Gouverneur général, le baron Byng et par le Premier ministre Arthur Meighen. Il passe en revue un groupe d'officiers canadiens pendant que la fanfare des Gardes à pied du Gouverneur joue la Marseillaise. Dans la limousine du sénateur Blondin, on le conduit à la cathédrale Notre-Dame où il assiste à la messe de neuf heures et demie. En face de la cathédrale, les cadets de l'Académie de La Salle sont alignés et donnent le salut royal. Les Chevaliers de Colomb reçoivent le visiteur et l'escortent dans la nef tandis que leurs officiers et la Garde Champlain font la haie. Le maréchal est accompagné du comte de Chambrun et du général Destiker. La messe est célébrée par l'abbé J.A. Labelle en présence de Mgr l'Archevêque et de tout son chapitre en plus des curés de toutes les paroisses. Le délégué apostolique occupe son trône. La chorale fait entendre plusieurs pièces de chant, entre autres le Sanctus, extrait de la Messe d'Amédée Tremblay. Pierre Gauthier est à l'orgue. Puis, le distingué visiteur entre au Palais archiépiscopal où l'Archevêque le reçoit et accueille l'état-major français. Pendant que la foule lance des hourras, des «Vive le maréchal», «Vive Foch»,

une charmante surprise attend le grand soldat. M. Ovide Blouin, du 166 Guigues (maison que mon père achètera de lui en 1930), portant dans ses bras son bambin, s'approche de Foch à qui l'enfant présente un bouquet de roses. Né à 3 heures du matin le 10 novembre 1918, le petit garçon avait été prénommé Foch.

Une réception au théâtre Loew's suit la messe à Notre-Dame. Invité du Canadian Club dont M. Desbarats est président et de l'Alliance française (M. Larochelle parlera en français), le maréchal répond aux souhaits de bienvenue avec une grande simplicité et dit: «Quand on a combattu ensemble, on est frères pour toujours». Il rappelle les grandes batailles auxquelles les Canadiens ont pris part. On chante «O Canada» puis l'hon. M. Monty parle au nom du gouvernement du Canada et Mackenzie King, Premier ministre élu, dit aussi quelques mots. Au nom de toutes les femmes canadiennes-françaises de la capitale, Mme P.E. Marchand, présidente générale de la F.F.C.F. présente à Foch une adresse richement enluminée.

L'Université d'Ottawa reçoit ensuite l'illustre soldat. La réception est enthousiaste et on se bouscule pour voir le héros. Les élèves de l'Université forment une garde d'honneur. On joue et on chante «La Marseillaise». Le maréchal est accueilli par le recteur, le R.P. F.X. Marcotte et reçoit la distinction honorifique de docteur en droit. Le R.P. Charlebois lui remet un exemplaire du «Droit» du samedi contenant un article sur lui écrit par Charles Gauthier. Foch repart pour Montréal dans la même journée. Il avait passé ici à peu près trois heures.

Est-ce lors de la visite ici du maréchal Foch que la France offrit au Canada une sculpture de Rodin, en remerciement de l'aide à elle apportée pendant la Première Guerre Mondiale? Elle se trouvait — et se trouve probablement encore — dans le couloir nord allant de la bibliothèque à la Salle du comité des chemins de fer. Près de là, il y a également un buste en bronze d'Agnès McPhail, première femme élue au Parlement canadien. Pendant dix-neuf ans, elle sera la seule femme député. En 1930, la première sénatrice sera nommée: Mme Cairine Wilson.



En ce début des années Vingt, les politiciens semblent avoir la danse de St-Guy; ils entrent dans la vie politique et s'en retirent comme les clowns qui envahissent la piste en sautant, font quelques tours, saluent et puis s'en vont. De fait, le règne d'Arthur Meighen, le plus malheureux certainement des chefs de partis qui défilèrent à cette époque, ne fit pas long feu car, après avoir assisté à la Conférence impériale à Londres, il convoqua des élections et, le 6 décembre, fut battu à plate couture; mais la majorité des Libéraux n'était cependant pas suffisante pour leur permettre de

gouverner sans l'appui des progressistes. Cela devait leur causer, par la suite, bien des ennuis.

Relégué depuis plusieurs années dans sa province, n'ayant à peu près pas de voix dans le gouvernement fédéral, le Québec, cette fois, mit le pied dans l'étrier. Sir Lomer Gouin, Lemieux, Lapointe et d'autres, «héritiers libéraux de Laurier», dit Mason Wade, épaulèrent solidement Mackenzie King et remirent leur province sur la carte du Canada. Mais, la peur du «French power» fit grincer des dents les fanatiques et surtout les Orangistes de Toronto, agacés au suprême degré par leur défaite dans l'affaire du Règlement XVII. Le gouvernement libéral fut bientôt en place avec Mackenzie King comme Premier ministre à la fin de 1921. Raoul Dandurand devint ministre sans portefeuille, Rodolphe Lemieux, président de la Chambre, Gouin à la Justice, Lapointe à la Marine et aux pêcheries. . . cinq ministres du Québec dans un cabinet de dix-neuf membres.

En 1922, le Canada fut encore une fois sollicité d'aider l'Angleterre dans ses démêlés avec les Turcs. Meighen, chef de l'opposition, était en faveur d'une aide, appuyé par quelques journaux mais, dans l'ensemble, les journaux anglais comme français voyaient peu de profit pour le Canada à se lancer avec la mère patrie dans un conflit avec la lointaine Turquie.

On voit donc que, de plus en plus, le Canada se dirige vers l'autonomie et King pousse fortement à la roue. Le nationalisme canadien s'affirme. Avant de délaïsser ce sujet qui, pendant les années qu'il me reste à décrire avant 1926, fut véritablement fascinant, je veux mentionner un seul incident, sérieux celui-là. Les élections d'octobre 1925 avaient permis à King de se maintenir au pouvoir, mais avec l'appui des progressistes. Malheureusement, une enquête sur les douanes qui prouva là-dedans des agissements malhonnêtes, mit le gouvernement en situation précaire et l'appui des congressistes lui fut retiré. King se vit forcé, pour sauver la situation, d'avoir recours à une élection générale. Il demanda au Gouverneur général de dissoudre le Parlement. Byng refusa, alléguant qu'il voulait donner une chance au parti conservateur de former un gouvernement. Meighen, sollicité de le faire, ne réussit pas finalement, et, lui aussi demanda une élection, ce qui lui fut accordé. Chahut général! Byng avait refusé aux Libéraux ce qu'il accordait volontiers aux Conservateurs. Cependant, les élections favorisèrent le parti libéral et King continua son extraordinaire carrière comme Premier ministre, se délectant d'autant plus que les difficultés politiques étaient compliquées davantage.

Au moment où se termine ce tome — en 1926 — Mackenzie King est donc Premier ministre, avec Ernest Lapointe comme solide appui. Dans «Nos chefs à Ottawa» Léopold Richer, qui ne cache pas

son admiration pour Lapointe à la taille de géant, le qualifie d'homme totalement honnête et de bon sens, un remarquable orateur, doté d'une saine logique. «Dans l'esprit de ses compatriotes, Lapointe a succédé à Sir Wilfrid Laurier» dit Richer.

★ ★ ★

En juillet 1921, le duc de Devonshire est donc remplacé par le baron Byng de Vimy; ce titre lui vient du fait qu'il avait commandé une division canadienne à Vimy. Né en 1862, il arriva ici avec sa femme Mary Evelyn épousée en 1902. Son mandat expira en septembre 1926.

★ ★ ★

En vrac, quelques nouvelles: Le Dr et Madame Lorenzo Lamy reviennent au Canada au début de janvier après avoir passé plusieurs mois en Europe. Le Dr Lamy y poursuivait des études spéciales en chirurgie.

En 1921, M. Henri St-Jacques est président général de la Société St-Jean Baptiste et Arthur Paré dirige l'Institut canadien-français. Jules Tremblay donne plusieurs conférences sur l'Hôpital général qui lance une campagne destinée à amasser des fonds pour des améliorations nécessaires, Hector Garneau, petit-fils de l'historien, parle de l'apport des Canadiens français à la vie littéraire du Canada et Paul Ouimet chante dans un récital à l'Institut canadien-français.

Par une lettre reçue du Président de la France, Raymond Poincaré, le Commissaire général du Canada à Paris, M. Roy, est informé que la France voulant contribuer à l'installation de la chapelle du souvenir dans la Tour de la paix du Parlement, fournira la pierre.

CHAPITRE XXIII

1922 Le 19 janvier, Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, meurt à l'âge de 79 ans. Malade depuis 1918, lorsqu'il dut faire un stage à l'Hôpital général, sa santé resta chancelante mais il continua à administrer le diocèse.

Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, chanta le service à la basilique; Mgr Énard, évêque de Valleyfield, prononça l'oraison funèbre en français tandis que le Père Ryan, de Pembroke, parla en anglais. La même année, Mgr Énard, que la population d'Ottawa connaissait bien pour l'avoir entendu prêcher plusieurs fois à la cathédrale, arriva à la gare Union, reçu chaleureusement par la population et escorté jusqu'à la basilique. Le nouvel archevêque était né en 1853; il était docteur en théologie et en droit canon, ayant séjourné trois ans à Rome, orateur remarquable et administrateur de premier ordre.

Pendant le règne de Mgr Énard, le petit séminaire sera fondé. D'autre part, la formation des grands séminaristes, auparavant confiée aux Oblats, passera entre les mains de clergé séculier. En 1926, Mgr Énard fête le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale; de grandes fêtes se déroulent et un banquet a lieu chez les Soeurs de la Charité à la suite de la messe pontificale du 10 juin.

Au sujet de sa nomination au siège archiepiscopal d'Ottawa, il faut noter, comme le rapporte l'historien Robert Choquette dans «Langue et religion», que Mgr Énard avait critiqué l'ACFEO en 1919 dans un rapport à Rome, seul évêque canadien-français à le faire. D'autres gestes auraient pu mettre en doute son entière adhésion aux revendications des nôtres. Cependant, la nomination d'un archevêque canadien-français pour remplacer l'anglophone Mgr Gauthier, était une victoire pour nous et les Canadiens français choisirent de la considérer comme telle, Rome ayant finalement

compris que la survivance de notre langue dépendait de l'importance du français partout dans le diocèse mais surtout dans les écoles bilingues.

Le séjour de Mgr Énard à Ottawa fut d'assez courte durée car il mourut en 1927, remplacé par Mgr G. Forbes.

★ ★ ★

L'année 1922 vit le premier des carnivals d'hiver qui devaient divertir la population pendant de nombreuses années et, de fait, jusqu'à maintenant. Pour un début, ce fut vraiment réussi. Dans le centre de la ville, ce qui s'appelle la Place de la Confédération de nos jours, les autorités municipales avaient placé plusieurs édifices destinés à montrer que l'hiver dans notre région peut être source de joie. Une haute colonne de glace mordorée s'élevait sur un large piédestal, le tout surmonté d'une couronne. On avait aussi érigé un palais de glace, avec fenêtres et grosse tour. Au sud de la Place, une pente de bois recouverte de glace amenait les toboggans et leurs occupants criards mais ravis vers la rivière Ottawa; cette longue et assez raide glissoire se trouvait entre le Château Laurier et l'escalier amenant les usagers des tramways de Hull et d'Aylmer au quai qui longeait les écluses du canal Rideau. Sous le pont interprovincial, on avait installé un grand restaurant en bois: «The official Tea Room». De son côté, le saut de ski de Rockliffe qui datait d'une douzaine d'années et qui avait vu de remarquables performances, le disputait en popularité aux pentes du parc, très douces à certains endroits ce qui permettait aux parents d'y amener les petits pour glisser ou skier.

★ ★ ★

Au début de juin, les instituteurs bilingues de l'Ontario se réunissent en un grand congrès qui a lieu à Ottawa. Mlle Marie-Louise Bourque, présidente de l'Association des instituteurs bilingues d'Ottawa, souhaite la bienvenue aux congressistes. Le sénateur N.A. Belcourt, MM. Samuel Genest, Jules Tremblay, Aurélien Bélanger et d'autres adressent la parole. Samuel Genest résume l'importance de ce congrès en déclarant: «Ceux qui enseignent détiennent la clé du succès». Le 14 avril 1923, Mlle Béatrice Desloges, la brave enseignante des conflits scolaires, fut élue présidente de l'Association des institutrices bilingues.

★ ★ ★

Entre Eastview et Ottawa, on avait construit, vers 1921, un pont plus solide que les précédents; il ne s'appuyait plus sur l'île Cummings mais surplombait la rivière Rideau un peu plus au nord. Un an plus tard, l'île fut achetée par la ville d'Ottawa qui fit démolir

tout ce qui s'y trouvait, y compris le magasin général de la famille Cummings. Ainsi disparaissaient les témoins des débuts de Bytown dans cette partie de la ville.

Aujourd'hui, cette petite île est absolument déserte et laissée à l'abandon.

★ ★ ★

Décès en janvier 1922, du pape Benoît XV, remplacé par le cardinal Ratti qui sera Pie XI. Le Souverain pontife Benoît XV, sollicité de donner son avis sur la question scolaire en Ontario, avait émis, en septembre 1916 une Lettre sur la question; le 7 juin 1918, autre Lettre. Pour la plupart, les historiens ont conclu, après étude du contenu de ces écrits, que Benoît XV exigeait des Franco-Ontariens la soumission au règlement XVII. Le R. P. Paul Gay, dans un article du 9 mai 1981 dans «Le Droit» analyse l'affaire et affirme qu'il faut placer les opinions exprimées par le Pape dans l'atmosphère toute spéciale pendant laquelle elles ont été transmises au clergé canadien. Cependant, il note tout spécialement une phrase malheureuse du Saint-Père: «Le Gouvernement a le droit d'intervenir, en union avec les évêques, pour concilier ces deux choses: l'enseignement complet de la langue anglaise et l'enseignement convenable de la langue française aux enfants franco-canadiens.» Une heure de français par jour paraissait-elle «convenable»? C'était ce que recommandait le Règlement XVII. À mon avis, le pape se préoccupait surtout des écoles catholiques, qu'elles soient anglaises ou fréquentées par de petits Canadiens français. La langue passait en second lieu...

J'ai déjà mentionné d'ailleurs, à propos de la nomination de Mgr Gauthier, anglophone, au siège archiépiscopal d'Ottawa, que Rome considérait la question de l'importance du français tout à fait négligeable en dehors du Québec. Ces Lettres de Benoît XV — Dieu ait son âme! — ne nous font pas changer d'idée.

Pie XI, élu en 1922, comme successeur de Pierre, était un sportif, un alpiniste expérimenté et, qui plus est, fortement intéressé par la Pologne où il passa deux ans à remettre sur pied un pays à la foi intacte malgré le délabrement de son clergé. En lisant la vie de Pie XI par Mgr R. Fontenelle, je vois une affinité remarquable entre le pape d'alors et celui d'aujourd'hui, polonais d'origine celui-là. Mgr Ratti, plus tard cardinal, fut nommé éventuellement Nonce apostolique à Varsovie. Il créa l'Action catholique en 1922, signa l'accord de Latran en 1929 et mourut dix ans plus tard.

★ ★ ★

La paroisse St-Jean Baptiste fête le cinquantenaire de sa fondation. À la page 176 du Tome II, j'ai parlé de la troisième église catholique bilingue fondée à Ottawa par Mgr Guigues, les deux

autres étant Notre-Dame d'Ottawa et l'église St-Joseph. L'église St-Jean Baptiste fut remplacée vers 1880, par une église en pierre qui brûla en 1931; celle qui se dresse maintenant rue Empress date de cette époque.

Lorsque la paroisse des Frères-Prêcheurs fêta son cinquantenaire, les Canadiens français de St-Jean Baptiste étaient plus nombreux, certainement, qu'aujourd'hui, car une étude faite il y a quelques années, démontre que seulement 16% de la population de cette paroisse est maintenant de langue française, ce qui me semble nettement inférieur aux statistiques de 1922.

★ ★ ★

En vrac, quelques nouvelles: Le 2 août, décès de Alexandre Graham Bell, né en 1847, célèbre inventeur, à qui on doit l'usage du téléphone et du gramophone. Il s'intéressa à bien d'autres essais qui, plus tard, devinrent d'usage courant comme l'aéroplane, par exemple. Sa propriété de Baddeck, au Cap-Breton fut une fourmillière de projets qu'il élaborait avec des collaborateurs, et c'est là qu'il mourut en 1922. Son épouse était Mabel Gardiner Hubbard, de la famille à laquelle on doit la fondation de la National Geographic Society, qui a encouragé de grands projets d'exploration, et a mis sur pied depuis de longues années, sa splendide revue qui fait le bonheur des savants, des voyages et des amateurs de photographie.

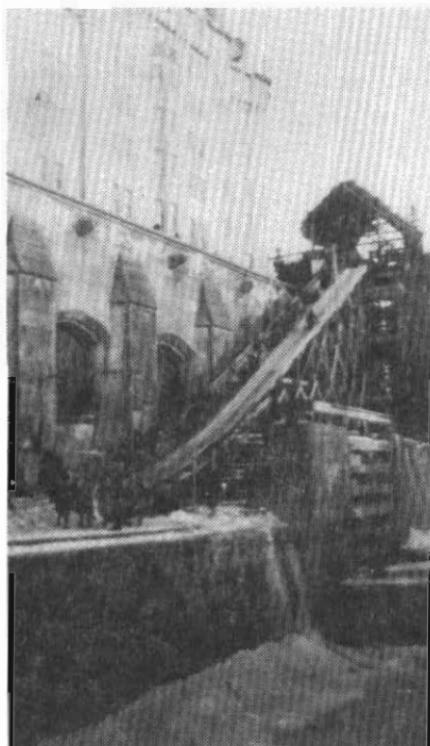
Depuis deux ans, l'ancien organiste de Notre-Dame d'Ottawa, Amédée Tremblay habitait Salt Lake City. Sa fille, Gertrude, pianiste, vient à Ottawa où elle était née, et donne un concert devant les élèves du couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau, son Alma Mater.

Jos. Bouchard, ancien traducteur en chef des Débats français, qui habitait Ottawa (au 393 Rideau) depuis trente-cinq ans, meurt ici à 84 ans.

J'ai déjà mentionné le nom du curé de l'église catholique St-Patrick, le R.P. Whelan que M. Choquette qualifie de «fanatique outré» et qui, pendant nos luttes scolaires fit, sur les revendications des nôtres, des déclarations fracassantes. C'était un Irlandais pure laine, né à Bytown vers 1852, d'un père qui était venu s'établir à Bytown en 1847, employé pendant 47 ans à la «Gilmour Lumber». Le curé Whelan mourut à l'hôpital de la rue Water, à 70 ans, en novembre 1922. Mgr Émard prononça l'absoute.

Décès aussi en 1922 d'André Charlebois, contracteur. Disparaît en cette année 1922 Mme Azilda Woods, 63 ans, veuve d'Auguste Labelle, d'Aylmer. Elle est la soeur de Madame Samuel Genest et du docteur J.J.E. Woods d'Aylmer. Leurs parents étaient John R. Woods et son épouse née Z. Désautels.

— Avec l'invention de la radio, celle des frigidaires date aussi de cette époque. La compagnie Frigidaire produit, en 1922, ses premiers réfrigérateurs qui remplaceront les glacières, meubles en bois dont la partie supérieure contenait de gros blocs de glace coupée de la rivière Ottawa au printemps et gardée dans d'énormes glacières à travers la ville; l'une d'elles se trouvait, rue Guigues, à l'emplacement de l'école Routhier et était la propriété de la poissonnerie Lapointe.



La glissoire et la colonne de glace à Place Connaught.

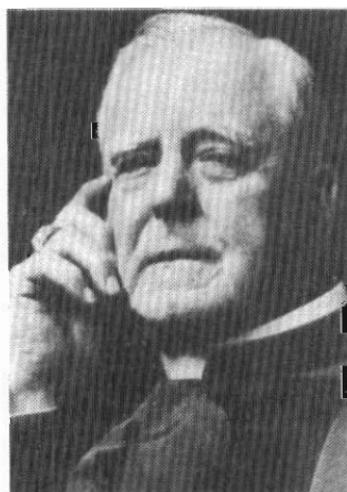
Archives de la famille Lamoureux



Carnaval d'hiver vers 1922.



Église Ste-Anne et salle Ste-Anne



Mgr Myrand, curé de Ste-Anne.

CHAPITRE XXIV

1923 «Le Droit» fête ses dix ans d'existence. Henri St-Jacques est président du Comité des fêtes. Tous les directeurs et employés du journal assistent à la cérémonie religieuse qui a lieu au début de décembre. Le curé Raoul Lapointe, curé de Notre-Dame d'Ottawa, prend pour thème de son sermon: «Si le Seigneur ne garde la cité, inutilement veilleront ses gardiens». Il parle du journal «Le Droit», de son oeuvre, de son avenir. Au théâtre Russell, Henri Bourassa prononce une magistrale conférence; il décrit ce qui est une bonne presse et insiste sur l'importance des journaux dans la vie de chaque citoyen. Le conférencier est présenté par l'abbé L.C. Raymond, curé de Bourget et remercié par Henri St-Jacques. M. Esdras Terrien, président du Syndicat d'Oeuvres sociales transmet les remerciements du journal aux Canadiens français qui ont assisté aux fêtes du dixième anniversaire. Un banquet a lieu le 1er décembre à la Bourse du travail de Hull, présidé par le maire Therrien. Les conférenciers sont MM. Antonio Perrault et Léon Lorrain.

Dans «Nos luttes scolaires» j'ai parlé de la fondation du «Droit» et de ses premières années. Un esprit de famille régnait alors quoique, dit Laurent Tremblay, les fonctions de chacun étaient assez mal définies. Mais, une atmosphère d'entente et de confiance réciproque scindait ensemble toutes ces bonnes volontés.

En 1921, survient un événement qui aurait pu détruire une oeuvre si péniblement mise sur pied. Une grève de plusieurs semaines, causée par l'infiltration des unions neutres dans les imprimeries, met en danger la vie même du journal et vide presque les ateliers. «Le Droit» en a vu d'autres. Sept ou huit hommes, quelques apprentis, le frère Courtemanche, oblat, magicien quant il s'agit de machinerie, de la main d'oeuvre prêtée d'un journal de

St-Hyacinthe et l'aide de «L'Action catholique» de Québec, permettent au journal de se tenir à flot. Victoire pour «Le Droit» qui sort indemne d'une presque catastrophe. En 1921, les employés se grouperont en syndicat catholique, le premier organisé en Ontario.

L'âme du «Droit» reste le Père Charlebois et on verra tour à tour, comme rédacteurs, d'abord M. A.D. Caron, puis Albert Foisy, Thomas Poulin et, en 1921, Charles Gauthier qui restera trente ans au journal. Les collaborateurs seront, pour en mentionner quelques-uns seulement: Harry Bernard, romancier, qui travailla au «Droit» pendant trois ans, Albert Carle, Charles Leclerc, Fulgence Charpentier qui vint y travailler en 1922, et Gilles O. Julien, chroniqueur sportif; c'est en sa mémoire que «Le Droit» attribue chaque année le trophée Julien à un athlète.



Au début de 1923, Henry Watters, pharmacien, est élu maire d'Ottawa et Eastview a, comme premier magistrat, le docteur Desrosiers. Napoléon Champagne est réélu commissaire et les échevins sont Éric Quéry et M. Desjardins dans By, Albert Pinard et Bordeleau dans le quartier Ottawa.



À maintes reprises dans les trois premiers tomes de cette étude sur Ottawa et sa population canadienne-française, j'ai mentionné le nom de Benjamin Sulte, historien, mêlé de près à tous les organismes patriotiques et littéraires. Il sera président général de la Société St-Jean Baptiste, président de l'Institut canadien-français, etc. Né à Trois-Rivières, écrivain et journaliste et, pour un temps, capitaine de milice, il vint à Ottawa comme employé fédéral au début de l'installation des fonctionnaires ici. Il vécut donc à Ottawa près de soixante ans. En plus d'innombrables articles dans des journaux et des revues, autodidacte, il fut un écrivain prolifique. Son «Histoire des Canadiens français» et son «Histoire de Trois-Rivières» sont ses œuvres les plus connues. Il fit, cependant, de la traduction et la bibliothèque de l'Institut canadien-français contient un livre d'imposante dimension, «L'Histoire populaire du Canada — Quatre cents ans des Annales de la Moitié d'un Continent» par J. Castell Hopkins, traduit en français par Benjamin Sulte, et publié en 1901.

Sulte n'avait pas que des amis; j'ai déjà mentionné l'antagonisme qui existait entre lui et Taché. Dans ses «Mémoires», le sénateur Poirier racontait que Sulte l'avait choqué en disant que les Acadiens avaient du sang sauvage dans les veines. De même, il s'était attiré des inimitiés en critiquant, en vers, la réputation de Félix Poutré. Plus grave, fut un incident qui se passa en 1920.

À ce moment-là, l'Institut canadien-français comprenait tout — ou, à peu près — ce que la capitale comptait de littérateurs, traducteurs, gens d'esprit, écrivains, poètes, et autres, mais tous étaient ardemment attachés à leur langue et à sa défense. Ainsi donc, en avril 1902, le journal de Montréal «L'Événement» reproduisait un écrit de l'historien, qui avait paru dans «L'Écho de l'ouest», journal américain. Sulte y parlait de Crémazie comme d'un clown de la littérature, esclave de son attachement pour les Français, que Sulte qualifiait de «exploiteurs du Canada». Commentant cet écrit, «L'Événement» plaçait l'auteur de l'article dans la catégorie des traîtres et des rénégats, et suggérait que le meilleur moyen de lui clouer le bec serait de rapatrier les cendres du poète, mort en France.

Le 11 avril, le journal annonce que sa suggestion a été approuvée par ses lecteurs et que L'École littéraire s'occupera de l'affaire en amassant des fonds. Louis Fréchette envoie aussi son approbation et \$20. Des lettres arrivent au journal, condamnant sans exception la conduite de Sulte et se plaignant de l'ignoble outrage fait à la mémoire de Crémazie.

Une semaine après, sous le titre de «Sulte et Crémazie; une scène à l'Institut canadien d'Ottawa», «L'Événement» rapporte qu'à son assemblée régulière du 18 avril, M. L. Globensky proposa que quiconque compromettant l'honneur et les intérêts de l'Institut, peut être expulsé. Un M. Dufresne, employé au recensement, se mit alors à commenter l'affaire mais il fut violemment pris à partie par M. Sulte lui-même, qui se précipita sur l'homme et voulut lui faire un mauvais parti. On calma le bouillant historien et on réussit à lui faire quitter la salle. Quelques jours après, la motion d'expulsion de Sulte fut retirée. «Le Temps» d'Ottawa rapporta cela et conclut que Sulte avait publié son article comme historien et non pas comme membre de l'Institut mais ce dernier en prit pour son rhume car «L'Événement» le fustigea en déclarant qu'il protégeait «l'insulteur de la France, le traître à sa race et le dénigreur de nos gloires nationales». Vers le même temps, ce journal annonce la parution prochaine d'un livre sur Crémazie par William Chapman d'Ottawa et publie dans ses colonnes un long poème de Chapman à la gloire de Crémazie.

Disons que les choses furent menées rondement. Louis Fréchette, président du comité formé à Montréal pour rapatrier le corps de Crémazie, s'entoura de Louvigny de Montigny, Charles Gill, Arthur Beauchesne, Gustave Comte, Gonzalve Désauniers et Alfred Pelland. Dans l'intervalle, un autre comité avait été fondé à Ottawa dans le même but.

J'ai voulu relater cela pour montrer combien Sulte avait un tempérament vif, mais cela va de pair souvent avec l'énergie,

l'activité débordante d'un homme qui, comme lui, possédait une forte personnalité et s'était fait lui-même à la force des poignets. Cependant, la vie personnelle de l'écrivain ne fut pas plus heureuse à un certain moment de son existence. Il avait épousé, on le sait, Joséphine Parent et le couple n'eut pas d'enfants. J'ignore quelles furent les causes du conflit mais, vers 1914, Mme Sulte ne vivait plus avec son mari, tel qu'indiqué dans les papiers Gérin-Lajoie, consultés aux Archives publiques. Elle s'était réfugiée chez les Chanoinesses de l'Immaculée-Conception qui venaient tout juste d'arriver à Ottawa et habitaient rue Chapel. Pour un temps, elle vécut aux Appartements Westminster, angle Laurier et Metcalfe puis, apparemment, retourna chez les Chanoinesses, du moins son adresse postale est la leur. Son neveu, Gérin-Lajoie, gérât ses affaires. Pendant ces années, Sulte continua-t-il d'habiter sa maison, angle Friel et Wilbrod? Je ne sais. Toujours est-il que l'écrivain mourut le 6 août 1923 à l'âge de 82 ans. Dans le bulletin des Recherches historiques 1926, Francis J. Audet a écrit une belle biographie de Benjamin Sulte.



Je mentionnerai ici le décès d'un homme dont, encore une fois, j'ai abondamment parlé dans les tomes précédents. Il s'agit de C.S.O. Boudreault qui disparaît à 66 ans le 12 mars 1923, à sa demeure du 164 de la rue Guigues.

Le jeune C.S.O. était arrivé à Ottawa vers 1866 avec son père et sa mère, trois frères et deux soeurs: André, Joseph et Achille, Aline et Letizia (plus tard religieuses). La famille Boudreault est remarquable par le nombre de garçons qu'elle comprend. Un exemple: André eut huit fils dont Roméo, père de la famille Boudreault de la rue Ontario, Overbrook. Notons, en passant, que Marie-Ange Boudreault, épouse d'Éric Quéry, de la paroisse Ste-Anne, était la fille d'Achille.

Cette digression m'amènerait trop loin si je la poursuis. J'aurai d'ailleurs l'occasion de reparler dans mon prochain tome, de la famille Boudreault lors du décès de l'épouse de C.S.O., morte à 95 ans, le 24 mai 1952. Revenons à C.S.O. Il épouse donc Victorine Rochon, fille du sculpteur sur bois et de Marie-Louise Bastien. M. Boudreault se mêla à peu près de tout. Conservateur en politique, il tâta de la politique municipale, fut échevin, se présenta comme maire, sans succès. Il s'occupa activement, entre autres, de la St-Jean Baptiste (président général), l'Union St-Joseph, du Monument national (directeur) de l'ACFEO (président), des Forestiers catholiques (à Pembroke, lors d'un congrès, on lui offrit une canne à pommeau d'or en qualité de chef ranger), et du journal «Le Droit». Il était imprimeur de son métier et ses huit fils furent plus ou moins impliqués dans les activités de l'Ottawa Printing Co. dont

C.S.O. était propriétaire, grosse entreprise qui eut à un certain moment une centaine d'employés. À sa mort, qui fut une perte très sensible pour les Canadiens français d'Ottawa, M. Boudreault laissait, outre son épouse, huit fils et une fille: George (son épouse: Alphonsine Brière); Valmore (Éveline Lapointe); Lucien (Moune) (Émilia Dumoulin); Jules, Antonio (Mino), Émery et Jeanne, tous quatre célibataires; Jean (Éva Arial, fille du plombier) et Louis (Émélie Dubé, qui vit encore et habite Hull). Tous les fils de C.S.O. sont maintenant décédés. La maison familiale du 164 de la rue Guigues est passée en d'autres mains.

Mon étude, forcément restreinte, sur cette famille Boudreault m'a confirmé dans le fait qu'au siècle dernier, les Canadiens — comme on les appelait alors — se mariaient la plupart du temps, entre eux, unissant souvent des descendants de pionniers du temps de Bytown à ceux venus ici au tout début de la Confédération. Ainsi, une petite fille de M. et Mme C.S.O. Boudreault, Claire, fille de Valmore, a épousé M. Langlois, arrière-petit-fils de François Langlois et de Marie Gravelle, qui se marièrent à Notre-Dame d'Ottawa quelques années à peine après que le canal Rideau eut été terminé, c'est-à-dire, en 1836.



À plusieurs reprises, j'ai mentionné le nom du jeune Séraphin Marion, étudiant à l'Université d'Ottawa, lequel, dans des pièces musicales, démontrait de grands talents de chanteur. On disait de lui: «Il a une voix délicieuse» et «On vient de découvrir dans la classe de Belles-lettres de l'Université d'Ottawa, une voix de basse admirable dans la personne de Séraphin Marion» etc. Il chantera dans «Le malade malgré lui», opérette de Luigi Bordèse, donnée au Théâtre Russell le 29 avril 1914 par la Société des Débats français. Après l'obtention de son baccalauréat, le jeune homme entra dans la carrière de l'enseignement à l'Université d'Ottawa où il gagnait \$75 par mois. Une chance inouïe lui permit d'aller étudier à la Sorbonne où, en 1923, il obtint son doctorat de l'Université de Paris. Entre-temps, cependant, il avait été et restait professeur au Collège militaire de Kingston. C'est en 1925 qu'il quitta cette charge pour entrer aux Archives où il devait travailler près de trente ans comme Directeur des publications historiques et, en même temps, professeur de littérature à l'Université d'Ottawa. Il commença la publication de «Lettres canadiennes d'autrefois» en 1935 et cette oeuvre en neuf tomes s'échelonna sur vingt ans. J'aurai l'occasion, dans le tome V, de parler longuement de cet homme de lettres qui fit honneur, par la vivacité de son intelligence et la dignité de sa vie laborieuse, à la race canadienne-française à laquelle il était passionnément attaché.



L'Institut canadien-français, dont la popularité s'était maintenue très constante pendant toutes ces années, entreprend maintenant la publication d'une revue mensuelle qui durera jusqu'en mai 1925, et dont le directeur est Maurice Morisset. À ces «Annales» contribueront Alfred DeCelles, fils, Francis J. Audet, Antonin Proulx, D.T. Robichaud, Marius Barbeau, Gustave Lanctôt (qui épouse en 1922 Marie Chauvin d'Ottawa), Régis Roy, Louvigny de Montigny, Arthur Beaugesne et beaucoup d'autres.

On trouve là d'utiles renseignements sur les activités des nôtres à l'époque. On mentionne la création en 1920 de l'Association technologique fondée par Jules Tremblay sous l'égide de l'Institut.

En février 1923, Jobson Paradis donne une conférence. Premier traducteur au Ministère des Mines, M. Paradis avait été, à Paris, camarade d'atelier de Suzor-Côté et d'Henri Beau. Les tableaux de Paradis comprennent, entre autres, «L'automne à Rockcliffe», «Soleil d'automne sur la Rideau» et «Anciennes maisons de Hull». C'est M. de Montigny qui fait l'analyse des oeuvres de Paradis. Cette même année, Arthur Beaugesne écrit dans les «Annales»: «La bonne entente n'existera en réalité que le jour où la minorité canadienne-française de l'Ontario sera traitée avec la même générosité que la minorité protestante de Québec».

Il est toujours intéressant d'apprendre de la bouche même de ceux qui les ont vécu, les impressions qui rappellent le passé de la ville. Ainsi, Régis Roy, expert en héraldique et responsable du dessin des armes de l'Institut, rappelle que, vers les années Soixante-dix, lorsqu'il était enfant, le Parc Major était appelé «la côte du colonel»; c'était un endroit désolé avec trous et bosses partout. Il y avait là les ruines de la maison du colonel By, et à mi-chemin entre la falaise et le canal, une source d'eau limpide. À côté se dressait un arbre décharné et noir où, disait-on, un employé de By s'était pendu. La source et le sentier ont disparu, rapporte Régis Roy, pour faire place à l'entrée des tramways électriques de Hull.

Vers l'automne de 1923, Maurice Morisset se plaint de la paresse des membres. Si «Les Annales» ne manquent pas de collaborateurs, il semblerait que l'assistance aux réunions du Cercle littéraire était peut-être un peu mince. De toutes façons, la revue disparaîtra avec le numéro de mai 1925 mais le Cercle littéraire continuera d'exister, Régis Roy en étant, à ce moment-là, le président. En 1922, le président en était Louis-Joseph de la Durantaye, avocat.

Dans certains numéros des «Annales» que possède le Centre de recherche en civilisation canadienne-française, j'ai trouvé des poésies que je me plais à reproduire ici. Celle de Jules Tremblay se lit comme suit, et est écrite pendant le mois des morts:

Ô Terre, fais silence; une voix solennelle
Dit le mot de l'Abîme, et tu restes charnelle!

Une autre, tirée de la revue, chante le printemps et le temps
des sucres. Elle est de Louis-Joseph Chagnon:

La nature est en fête et les coeurs pleins d'ivresse:
Car le printemps a mis, au jardin de l'avril
Le sourire léger de sa chaude caresse
Et l'arôme grisant de son parfum subtil.

★ ★ ★

Il fut question, en 1922, d'abandonner le canal Rideau car son utilité en tant que transporteur de bois et de charbon diminuait. Les bateaux chargeaient le charbon de provenance américaine, traversaient le lac Ontario et entraient dans le canal à Kingston, déchargeant leur cargaison à Smith Falls. Pendant de longues décennies, le bois fut aussi transporté sur des barges. Cependant, le coût du transport augmentant, il fut jugé plus économique de laisser le charbon dans les wagons de fret qui l'amenait des mines américaines et de mettre ces wagons sur les traversiers qui faisaient régulièrement la navette à travers le St-Laurent. Ainsi, les dernières barges de charbon faisant usage du canal Rideau jusqu'à Smith Falls cessèrent d'exister en 1920. L'amélioration des routes, la popularité et la vitesse du transport par camion ainsi que la commodité des trains de marchandises firent que petit à petit on ne se servit plus du canal pour le commerce bien que, encore aujourd'hui, on y transporte quelquefois du bois et autres matériaux. Mais, le progrès a changé l'utilité du canal; il sert maintenant aux nombreux yachts, bateaux et hors-bord plus modestes qui viennent de partout, paient un droit de passage minime mais apportent à notre pays les bénéfices d'un tourisme accéléré. L'entretien du canal coûte cher mais les autorités réalisèrent les difficultés que présenterait la fermeture d'un canal, ce qui est tout d'abord guère facile, et aussi la détérioration des portes et des facilités si on arrêtait l'entretien, même en hiver. Donc, si vers 1932, pendant le plus fort de la dépression, il y eut de fortes pressions au Parlement pour l'abandon du canal, on le garda et on ne peut que se réjouir de cette sage décision maintenant. Des bateaux pour touristes font de timides apparitions sur le canal ces années-ci (rappelons que à l'automne de 1935, le «Ottawan» fut le dernier navire pour touristes à traverser régulièrement le canal). Espérons que la lente promenade au milieu de rives verdoyantes et d'un paysage plaisant ramènera pour le plaisir de tous, cette période durant laquelle le canal constitua le plus populaire des passe-temps.

★ ★ ★

En 1923, il y a cinquante ans que la première messe a été célébrée dans la nouvelle église St-Patrick pour les catholiques de langue anglaise. La pierre angulaire de cette église construite sur un plan de gothique moderne, avait été bénite par Mgr Guigues en présence de l'Hon. John A. Macdonald, le 6 octobre 1872. Depuis, de nombreuses améliorations ont été apportées à l'intérieur de l'église. Sa très haute et unique tour centrale, d'un dessin original, s'élève toujours aujourd'hui (1984) dans un décor où dominent les gratte-ciel du centre de la ville. On sait que le curé Whelan fut un féroce adversaire des Canadiens français pendant les luttes scolaires et un bon adepte du fameux Mgr Fallon. Cependant, pour compenser, un autre curé de St-Patrick fut un conciliateur remarquable et un homme droit et juste. Ceci compense pour cela!

★ ★ ★

L'Université d'Ottawa fonde l'École de pédagogie qui dura quatre ans et fut la base de l'École normale de 1927.

★ ★ ★

Les funérailles de Sir Wilfrid Laurier avaient été grandioses. Celles du marchand Tertulien Lemay, un des hommes les plus connus de la ville, se déroulèrent aussi avec faste. Comme M. Boudreault, il s'était impliqué, peut-être à un moindre degré, dans les organismes canadiens-français; on avait eu recours à lui pour tirer d'un mauvais pas les finances du Monument national car son sens des affaires était bien connu. Son commerce de la rue Sussex, prospère, lui permit de s'installer avec sa famille dans une belle maison, rue Sussex (page 216, Tome III). Il faut aussi se référer à la page 254 du Tome II pour trouver le nom des enfants que M. Lemay laissait à son décès en 1923.

★ ★ ★

Divers

Le 26 mars 1923, à la place du Châtelet, au théâtre de Sarah Bernhardt, on joue «L'Aiglon» de Rostand. Andrée Pascal, dans son uniforme blanc du duc de Reichstadt, seule en scène, éclate en sanglots. Elle vient d'apprendre la mort de la grande tragédienne, sa patronne; le monde du théâtre pleurera avec elle et Paris fera à la Divine des funérailles presque royales.

Plus tard, Andrée Pascal vint à Ottawa jouer dans «L'Aiglon» mais j'ignore, pour le moment, en quelle année.

— Mort en France de Maurice Barrès, 61 ans, membre de l'Académie française, et député. On lui fera des funérailles d'État.

CHAPITRE XXV

1924 À l'automne, Mgr Énard, archevêque d'Ottawa, décide qu'un hôpital pour incurables est depuis longtemps nécessaire. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Les Soeurs Grises en assumeront la charge.

La communauté achète la maison, inhabitée depuis longtemps, de l'Honorable S.-N. Parent, avenue King Edward, entre les rues Stewart et Daly. Après rénovation, la grande demeure ouvre ses portes fin octobre 1924. Le Père Lajeunesse devient aumônier de la nouvelle institution. Soeur Paul-Émile qui rappelle cette fondation dans son livre «Les Soeurs Grises: 1876-1967» nous informe que Mgr Énard célébra la première messe dans l'ancien salon de la résidence, transformé en chapelle.

Rapidement, les malades affluent mais les fonds s'avèrent vite insuffisants. La ville accorde des subsides, le gouvernement provincial vient aussi en aide à l'hôpital. Déjà, l'espace manque pour accueillir tous ceux qui ont besoin de soins continus. Un grand nombre de malades sont donc dirigés vers la nouvelle aile de l'Hospice Saint-Charles, rue Cathcart; deux étages leur sont réservés.

La Maison St-Vincent dont la première supérieure fut Soeur Marie-Auxiliatrice compte sept autres religieuses. Elle demeurera rue King-Edward pendant huit ans environ, jusqu'à ce que les Soeurs achètent, le 15 juin 1932, l'hôpital de la Miséricorde rue Cambridge. C'est là que se trouve aujourd'hui cet hôpital renommé pour les bons soins qu'on y donne et l'affectueux intérêt que les Soeurs — toujours en charge — portent à chacun de leurs patients. Plusieurs changements eurent lieu au cours des ans à l'Hôpital St-Vincent mais j'en parlerai en temps et lieu. Disons seulement que le groupe des Dames auxiliaires de l'institution fut fondé en janvier 1925 avec, comme présidente, Mlle Anna Faribault

(décédée le 11 juillet 1964). Ces dames sont, encore aujourd'hui, extrêmement dévouées à l'oeuvre fondée il y a soixante ans et le thé annuel constitue un des moyens d'aider cette institution de haut calibre.



«Le Droit», qui ne manque pas d'imagination, demande si, parmi ses lecteurs, des citoyens âgés qui ont des souvenirs précis de leurs jeunes années à Ottawa, voudraient bien se laisser interviewer par le représentant du journal. La réponse est favorable et apparaissent bientôt des articles extrêmement intéressants. J'aurais voulu puiser dans ces mines d'information plus que je ne l'ai fait mais j'ai tout de même noté plusieurs souvenirs de ces anciens. Ainsi, des Canadiens français distingués et possédant une bonne mémoire racontent leurs souvenirs: Maxime Bérichon, Honoré Paquette, Francis Audet, l'ancien marchand Lucippe Richard, André Montsion de Hull, Florimond Brisson de Hull, André Dupuis également de Hull.

Autre initiative du journal «Le Droit» qui possède une première page remplie de nouvelles et écrites par des journalistes que l'on sent maîtres de leur métier. En entrefilet, le journal demande à ses lecteurs qui ont une nombreuse famille, de le lui faire savoir. On publiera les détails. Ainsi, le journal félicite, en mars 1924, M. Thomas Arial et sa femme née Amanda Monette, 187 Cathcart. Leur progéniture comprend quinze enfants. Plusieurs fois, par la suite, on mentionnera les familles nombreuses.



Pour les dames, les robes traînant par terre sont bien choses du passé car les jupes raccourcissent de plus en plus et on montre volontiers ses genoux. Mais, les pantalons pour femmes ne sont pas encore admis et une jeune fille distinguée n'en porte pas. Les sports comme le ski et le tennis devenant de plus en plus à la mode, les jeunes veulent se sentir plus à l'aise et regimbent lorsque les mères froncent les sourcils en voyant leurs filles habillées en garçon. En 1924, le cardinal Bégin défend à ses ouailles de danser le shimmy et «le pas de chameau» — est-ce le charleston? — et aussi il condamne la musique de jazz. En chaire, les curés mettent les jeunes gens en garde contre les jeunes filles qui portent le pantalon. Elles ne feront pas de bonnes mères!



La radio, invention assez récente, se développe. On inaugure en cette année 1924 un nouveau poste dans l'édifice Jackson.

Il y a cinquante ans que le service de distribution par facteurs est gratuit. Ce sera, en 1874, à Montréal puis, l'année suivante, d'autres villes en bénéficieront, dont Ottawa.

Avant 1874, il y avait un tel service dans les grandes villes mais, en plus du timbre payé par l'expéditeur, le destinataire devait verser au facteur deux cents par lettre et un cent par journal.

★ ★ ★

En cette année 1924, une grande amélioration se produit à Hull. J'ai quelquefois mentionné le régime du constitut qui freinait certainement le développement de la ville. Une bonne partie des Hullois ne possédaient pas le terrain sur lequel leur maison était construite. Ce terrain appartenait à la famille Wright. De fortes pressions furent faites auprès du gouvernement du Québec pour que cesse cet état de choses et, en 1924, il fut permis aux propriétaires d'acheter le terrain à condition de payer une certaine somme, une fois et demi l'évaluation de la maison. Si la lenteur du développement de Hull est due au constitut et on s'accorde à dire que tel fut le cas, les citoyens ont dû se réjouir grandement d'être enfin «chez eux».

Du côté du Québec, une très belle maison fut construite, chemin d'Aylmer, en 1924, par un important marchand de bois d'Ottawa, R.L. Blackburn. John Pearson, l'architecte chargé de rebâtir le Parlement d'Ottawa, construisit la maison et la pierre qui servit à l'édifice du centre fut la même que celles qui servirent à élever la grosse maison de pierre, achetée en 1956 par le gouvernement de l'Italie pour y loger son représentant diplomatique. Il paraît que l'architecte Pearson introduisit, dans la maison, quelques motifs et décorations qu'il avait déjà dessinés pour le Parlement. La bibliothèque, tout spécialement, présente une décoration de dessins floraux et une plinthe montrant les animaux du Canada.

★ ★ ★

Divers

— L'affaire Delorme, dans laquelle un prêtre, l'abbé Delorme, est accusé d'avoir tué son frère pour hériter d'une assurance, fait beaucoup parler d'elle.

— L'église de Hawkesbury, bâtie il y a trois ans seulement, est la proie des flammes.

— Giacomo Puccini, illustre compositeur italien, meurt à Bruxelles.

— Le docteur Rodolphe Chevrier est nommé membre de la Commission d'embellissement d'Ottawa.

— Émery Lapointe, poissonnier au marché By, meurt en 1924 à 66 ans. Son épouse, Paméla Lalonde, était décédée en 1902 à 41 ans. Le couple logeait au numéro 161 de la rue Guigues et une fille,

Éveline, épouse Valmore Boudreault, fils de M. et Mme C.S.O. Boudreault qui habitaient en face, au 164 rue Guigues.

— Entre autres dames, Lady Gouin, Lady Taschereau et Lady Caron encouragent un thé donné au Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau.

— En mars, ouverture de la maison Doucet & Cie Limitée, rues Dalhousie et Murray, à l'emplacement de l'ancien magasin Malette. On y vend de la mercerie, des chaussures et des marchandises sèches.

— En mars 1924, des employés de l'Imprimerie nationale sont renvoyés. Sur huit renvois, sept sont des Canadiens français. Il y a protestation. — Cette même année, les Postiers se mettent en grève. «Le Droit» qui ne peut rejoindre ses lecteurs, accepte l'invitation des autorités du chemin de fer Canadien-National qui mettent leur poste CKCH à la disposition du journal pour ses nouvelles.

— L'enseigne rouge est approuvée officiellement et peut flotter dès maintenant, sur les édifices fédéraux. Ce sera, cependant, beaucoup plus tard, que le Canada aura son propre drapeau et nous en reparlerons.

— En 1924, on déplore le fait que les Canadiens s'expatrient aussi rapidement que les immigrants qui arrivent au pays.

CHAPITRE XXVI

1925 Tel que relaté auparavant, le gouvernement King se maintient au pouvoir par la force des poignets. Aux élections fédérales de 1925, le parti libéral remporte 101 sièges tandis que les conservateurs en comptent 116. Cependant, King conserve son poste avec l'appui des 24 députés progressistes. Je ne reprendrai pas ici le conflit qui opposa le Premier ministre au Gouverneur général et qui, finalement, se solda par la victoire des libéraux dans les élections générales déclenchées en 1926. Byng de Vimy qui n'avait pas eu le beau rôle dans cette affaire fut rappelé par le gouvernement impérial et remplacé en octobre 1926 par le vicomte Willingdon. Il s'agissait maintenant, pour le gouvernement en place, de reprendre l'étude des pensions de vieillesse aux personnes âgées de plus de soixante-dix ans.

Dans les prochains mois, le gouvernement canadien aura à étudier la canalisation du St-Laurent, destinée, disent les experts, à assurer le développement de cette partie de l'Amérique. Américains et Canadiens cherchent un terrain d'entente pour réaliser un projet aussi vaste.

Pour la première fois, ou presque, on entend un mot pour décrire une invention qui révolutionnera notre existence à l'heure qu'il est: la télévision. On cite l'événement sensationnel suivant: des savants français de l'Institut du radium, auraient réussi à accrocher à l'appareil du téléphone, un minuscule écran qui permettrait aux usagers de se voir en se parlant. Il est étrange que cet aspect de la télévision n'a jamais été inventé, ou plutôt n'a jamais été commercialisé, tandis que le téléviseur transmettant des images blanc et noir puis plus tard en couleur est entré dans nos mœurs et nos coutumes depuis 1952 environ.



Le 1er octobre, presque sans avis, le fameux hôtel Russell ferme ses portes. Il avait été l'un des endroits les plus populaires de

la capitale, mais le Château Laurier, construit en 1912, avait sonné son glas. Quelques années plus tard, un incendie spectaculaire détruisait l'immeuble qui avait été fermé depuis deux ans et demi.

C'est aux environs de 1925 que la piscine Plant (The Plant Bath) fut ouverte. Si je ne me trompe, celle du Y.M.C.A. existait déjà mais, de toutes façons, Plant est une des plus anciennes. Elle existe encore, renouvée il y a peu d'années.

En 1925, décès de M. A.D. DeCelles, bibliothécaire au Parlement d'Ottawa. Né en 1843 à Montréal, il fut un journaliste remarquable, publia quantité d'articles sur l'histoire et, en 1887, trois ans après son entrée à la Société Royale du Canada, il commença à faire paraître des oeuvres sur les hommes politiques, tels Papineau, Lafontaine, Cartier et, en 1920, «Laurier et son temps». En 1916, «Les patriotes de 1837» constituait une remarquable étude sur cette époque troublée de notre histoire. M. DeCelles fut pendant quarante ans directeur de la bibliothèque du Parlement après avoir été l'assistant de M. Todd pendant quelques années.

M. DeCelles était chevalier de la Légion d'Honneur de France, Compagnon de Saint-Michel et Saint-George et décoré des palmes académiques. En 1876, il avait épousé Eugénie Dorion.

J'ai mentionné sous «Champagne» dans la Seconde partie, la mort du commissaire de la ville d'Ottawa, qui disparut en 1925 également. Aussi, en 1925, décès de Mme J. Charrette, née Cléphire Nantel.

À l'occasion des noces de diamants de M. et Mme Olivier Durocher (lui, avait été maire d'Ottawa), il y a réception au Monument national, une adresse dont l'enluminure est due à Fortunat Champagne, étant lue par Hector Laperrière.

Un incendie détruit complètement les établissements du voiturier et carrossier Dufour, 247-249 rue Rideau.

En mars 1925, un violent séisme secoue Ottawa qui n'est pas habituée à des tremblements de terre. Il n'y a pas de victimes mais seulement une population un peu effrayée ce qui n'empêche pas une partie de hockey de se poursuivre comme si de rien n'était.

Un comité de dames qui appartiennent au Women's Canadian Club fonde le Club Chelsea, résidence pour dames, qui existe toujours rue Metcalfe. Une des fondatrices de ce Chelsea Club fut Mme Charlotte Whitton, plus tard mairesse d'Ottawa.

J.R. Booth, le roi du bois qui, de pauvre qu'il était à son arrivée ici, deviendra millionnaire et mariera sa petite-fille à un prince danois, meurt en 1925. Sa tombe se trouve au cimetière Beechwood où il repose, entouré des membres de sa famille.

J'ai choisi de parler de la paroisse Ste-Anne et de son remarquable curé, Mgr Myrand, à l'occasion de la parution du livre de Jules Tremblay «Sainte-Anne d'Ottawa — un résumé d'histoire» qui fut imprimé en 1925 par la Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Limitée.

Depuis sa fondation en 1873 par Mgr Guigues, la paroisse Ste-Anne s'était développée à un rythme rapide et je pense avoir mentionné, chaque fois que la chose était possible, le dévouement des neuf curés qui la dirigèrent jusqu'à l'arrivée de Joseph-Alfred Myrand le 15 décembre 1903. Rappelons qu'il était né à Ottawa, dans une des petites maisons de bois de la rue St-Patrick, autrefois habitées par les Soeurs Grises. En avril 1866, Mme Myrand, née Williams, épouse du maître de poste au Sénat, donnait naissance à un garçon que l'on prénomma Joseph-Alfred et dont le parrain était Louis Casault (voir page 97, Tome II).

Ayant accédé à la prêtrise en 1892, il fut quelque temps vicaire à Ste-Anne, puis curé à Saint-Thomas d'Aquin, de Billings Bridge. Les vingt-cinq ans de prêtrise de Mgr Myrand donnèrent l'occasion à ses paroissiens de rappeler le dévouement, l'esprit d'initiative et l'énergie tout à fait remarquables de ce prêtre qui fut aussi un champion de la cause nationale, représentée, ces années-là, par la résistance passive et sans violence, mais déterminée et tendue vers un but unique: la survivance du français dans les écoles primaires de la province. Pour ce faire, le curé avait protégé les institutions où se groupaient les nôtres, car l'union fait la force: la Caisse populaire, le Cercle social, l'A.C.J.C., l'Union St-Joseph du Canada, la Société Saint-Jean-Baptiste, la F.F.C.F. et, naturellement, l'A.C.F.E.O. Le curé Myrand avait le don de rallier les bonnes volontés et tous emboîtaient le pas avec vigueur.

Peu de temps avant les noces d'or de Ste-Anne, les paroissiens avaient assisté à l'inauguration d'un nouveau presbytère, remplaçant celui, bien modeste, érigé du temps de Messire Alleau, premier curé. Ce presbytère de 1922, qui existe encore rue Myrand et qui est maintenant la propriété des Filles de la Sagesse, avait un aspect imposant et on l'apparentait presque à un château tant il dépassait de beaucoup en apparence les presbytères du diocèse. De même, pour le cinquantenaire de Ste-Anne, l'église avait reçu une toilette neuve. «Le magasin» du curé Alleau avait disparu mais la belle chaire à large dôme s'élevait toujours à gauche de la nef. Un grand Christ était adossé à la colonne entourant, à droite, le pourtour du chœur. En présence de Mgr Énard, la chorale sous la direction de M. Vermette, interpréta la messe en si bémol de J.V. Lemmens, et Mgr Laberge, curé de St-Jean Baptiste de Québec, prononça le sermon de circonstances. À l'occasion de ce cinquantenaire, le curé de Ste-Anne fut nommé chanoine

honoraire du chapitre diocésain. Plusieurs paroissiens qui ont connu le curé Myrand n'ont parlé de lui; tous ont mentionné son caractère entier, orgueilleux et énergique. Il aimait paraître, s'habillait sans fausse modestie pour impressionner et n'hésitait pas à se servir de son prestige pour obtenir ce qu'il voulait. On m'a raconté qu'ayant décidé d'aider un de ses paroissiens menacé de perdre sa place de fonctionnaire, le curé s'était présenté chez le patron de son protégé, avec, dans le vêtement, toute la pompe permise par son titre de chanoine honoraire: grande cape, accessoires écarlates, souliers à boucles, canne à la main avec toute la morgue d'un prince de l'église. Le chef de bureau avait été ébloui par tant de grandeur et le pauvre fonctionnaire avait gardé sa place. Quelquefois, m'a-t-on dit, son aide était plus discrète. Combien de jeunes lui doivent l'instruction payée par lui? La bourse du curé était bien garnie car il était excellent administrateur, prudent dans ses placements, avec un grand sens des affaires.

Au moment où se termine ce tome IV, c'est-à-dire 1926, le curé Myrand et sa paroisse constituent le centre d'une ruche bourdonnante d'activités. Il faut lire l'oeuvre de Jules Tremblay (1925) et celle de Lucien Brault, enfant de la paroisse, écrite en 1973, pour suivre les multiples réalisations, dans des champs aussi variés que la culture dont le théâtre et la musique, le sport, les sociétés de secours mutuel et les associations patriotiques, pour en nommer quelques-unes seulement.



Divers

— La ville balnéaire de Miami est presque entièrement détruite par un raz-de-marée qui cause près de 400 morts et des milliers de blessés.

— Le grand écrivain Paul Claudel dont les oeuvres ont été souvent jouées au Canada, est nommé Ambassadeur de France aux États-Unis. Il était auparavant représentant de son pays au Japon.

— «Canada House», ouvre ses portes à Londres. George V préside à l'inauguration de cette maison destinée à abriter la représentation diplomatique du Canada auprès du gouvernement anglais. Cette même année, la reine douairière Alexandra, veuve d'Édouard VII, dont j'ai relaté la visite à Ottawa quelque vingt ans auparavant, meurt en Angleterre.

— Après des années de recherches ardues, une tombe de pharaon enfouie sous la terre d'Égypte, révèle des trésors fabuleux. Le jeune roi Tout-an-Kamon reposait depuis des milliers d'années dans une tombe qui, elle, n'avait pas été violée et c'est ainsi que le monde entier put admirer des objets d'une très grande beauté.

Une partie en fut exposée à la Galerie nationale d'Ottawa il y a quelques années. J'ai moi-même vu, au Musée du Caire, la collection entière y compris la momie recouverte de feuilles d'or, du jeune roi.

— On ne savait au juste à qui appartenait le Labrador: au Québec ou à Terre-Neuve? La question n'était pas encore tranchée mais, en 1925, Terre-Neuve offrit au Québec de lui abandonner le Labrador pour une somme de trente millions. L'offre fut refusée. Deux ans plus tard, le Conseil Privé britannique passa un jugement à l'effet que le Labrador appartenait à Terre-Neuve.

— Le cardinal Mercier, qu'Ottawa avait reçu avant tant d'enthousiasme quelques années auparavant, meurt en 1926.

— L'usage du téléphone s'intensifie. De 1915 à 1925, le nombre d'appareils téléphoniques au Canada a doublé. En 1925, plus de 13% des Canadiens se servent de l'invention de Bell.

— Les députés votent pour accorder des pensions aux vieillards, mais le Sénat rejette le bill.

CHAPITRE XXVII

1926 Une malheureuse affaire mit aux prises, en cette année 1926, l'Académie de La Salle et l'Université d'Ottawa. Rappelons que l'Académie, institution indépendante, n'avait pas été menacée par l'implantation du Règlement XVII; les luttes qu'avaient menées, depuis tant d'années, des hommes d'un entier dévouement tels Samuel Genest et N.A. Belcourt, ne touchaient pas l'institution des Frères. Il faut rappeler, toutefois, que plusieurs élèves du cours secondaire de l'Académie bénéficiaient de subventions payées par la Commission des écoles séparées d'Ottawa dont M. Genest était le président.

Toujours est-il que l'Académie demanda à l'Université d'accepter le diplôme qu'elle décernait à ses étudiants afin de leur permettre de poursuivre leurs études au degré universitaire, sinon d'accorder à l'Académie une forme d'affiliation existant déjà avec le couvent du Sacré-Coeur, par exemple. Ces démarches se révélèrent un échec.

L'Académie décida donc de demander une reconnaissance officielle au ministère de l'éducation de Toronto. La Commission des écoles séparées s'opposa au geste qu'avaient posé les Frères. Demander à Toronto une telle reconnaissance constituait une affiliation, à son avis, à la Commission des Écoles secondaires publiques d'Ottawa.

La Commission retira de l'Académie une partie des élèves pour lesquels elle payait l'enseignement et, un an plus tard, toutes les subventions furent retirées aux Frères. De plus, elle ouvrit les portes de l'Université d'Ottawa à ceux qui désiraient poursuivre leurs études au niveau secondaire, mettant ainsi en concurrence l'Université d'Ottawa et l'Académie de La Salle. C'était une triste situation qui ne pouvait que nuire au bien des élèves, tiraillés entre l'une ou l'autre institution. «Le Droit» prit fortement position pour la Commission scolaire des Écoles séparées, ce qui n'arrangeait pas les choses.

L'Association des Anciens de l'Académie de La Salle fut, naturellement, mêlée de près au conflit, avec son président J. Albert Boyer. Dans son histoire de l'Académie, le Frère Dufour déplore le fait qu'une brochure «Lumière et Justice» publiée par les Anciens, ait mis l'accent sur le côté politique des divergences d'opinion, et ait conseillé à ses lecteurs de ne pas voter pour les membres de la Commission fortement opposés à l'Académie. Si bien que lors des élections de 1931, on retira la présidence à Samuel Genest et l'hon. N.A. Belcourt ne fut plus conseiller juridique. Ils furent remplacés par M. D. Robichaud et Me Waldo Guertin.



Je n'ai pas beaucoup parlé de la mode féminine et pourtant durant la période que je viens d'étudier les changements furent profonds entre l'apparence de la femme de 1900 et celle de 1926. Au début du siècle, il était de bon ton de commander d'après le fameux catalogue Eaton des robes qui pouvaient être faites sur mesure. En voici, reproduites du catalogue de 1902.

La taille est extrêmement fine car le corset enserre la belle dans un étau, quitte à lui causer toutes sortes d'ennuis de santé. À l'époque, les femmes étaient traditionnellement pâles et faibles. Quantité de pilules, de cordials et de vins, étaient recommandés, dans les journaux, pour les remettre d'aplomb. On n'aurait jamais osé reconnaître que cette santé chancelante pourrait être due à des naissances trop nombreuses que certaines ne pouvaient supporter. On blâme donc le fameux corset, trop serré et qui cause «des vapeurs». Les romans de l'époque sont pleins d'évanouissements causés par l'émotion, un courant d'air trop chargé de romantisme ou la présence d'un amoureux trop ardent.

La jupe traîne à terre pendant cette période de début du siècle. La femme du peuple porte la jupe de serge foncé avec une blouse de coton, de linon, quelquefois agrémentée de dentelles. La soie, le taffetas et le satin sont réservés aux belles sorties. À la maison, elles portent une «matinée», sorte de longue blouse ample et confortable. Pour la femme élégante, la robe de jour enserre le cou mais la robe du soir est largement échancrée. Le chapeau sera, jusqu'aux années de guerre, une pyramide en équilibre instable, décoré d'un voile ou de fleurs ou de boucles de ruban avec, quelquefois, de petits plumets coquets. Les plumes d'autruche qu'un marchand nettoyait, frisait et teignait auparavant, ne semblent plus tellement à la mode.

La mode est, à mon avis, infiniment séduisante, très féminine et propre à inspirer aux hommes des désirs de galanteries tout à fait dans le goût de l'époque, à écrire des vers, chanter les charmes de la belle, etc.

1902



Cloche

Mariage en 1900



Mais, les femmes font du sport. La bicyclette inspire aux couturiers la jupe longue mais pas aussi large que pour la rue. elles portent aussi quelquefois le «bloomer» qui, à la vérité, est si large qu'il semble une jupe. Pour ce sport, la veste d'une allure un peu masculine, enserre le buste et les manches sont du genre gigot. Il faut toujours porter un chapeau. Il s'agit alors d'un petit canotier aux bords étroits avec une fleur ou une boucle. Les cheveux forment des coques profondes des deux côtés de la tête ou bien sont rassemblés sur le haut du crâne en un chignon. Ainsi apparaissent des jeunes filles qui font de la natation au début du siècle. Il va sans dire que le costume est pudique, fait de tissu ne collant pas, à culotte bouffante allant à mi-mollet. Le costume de bain est quelquefois agrémenté d'un grand col matelot, pour faire plus marin sans doute. D'ailleurs, ces grands cols matelot resteront à la mode assez longtemps et des petits garçons en seront affublés jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se vêtir «en homme».

C'est la guerre qui, en obligeant les femmes à des économies, en les plaçant dans les usines, en les mettant à la place des hommes dans les magasins et les industries, modifie la silhouette féminine. Les jupes commencent à raccourcir, on montre ses chevilles. Le chapeau restera encore large et encombrant pour quelques années mais vers 1920 ce sera l'avènement de la cloche, de la jupe très courte, du charleston, des cheveux à la garçonne, du rouge à lèvres éclatant. La barrière des sexes s'est écroulée. Le chaperon n'existe plus et la jeune fille sort seule ou avec des amies, fréquente le cinéma ou le théâtre, travaille et se débrouille car la guerre a décimé de grandes quantités de fiancés possibles. À Ottawa, la population féminine sera infiniment supérieure à la population masculine. Il y a aussi relâchement des liens familiaux puisque la femme voit s'ouvrir devant elle le monde du travail et doit s'y tailler une place. Sa vocation ne sera pas exclusivement celle tant souhaitée auparavant: celle de femme mariée. Elle fréquente les salons de beauté, se fait faire des accroche-cœur au-dessus de chaque oreille et adopte les cheveux coupés au rasoir. Elle n'a plus ni seins, ni hanches ni arrière-train. La robe-chemise est droite mais, comme compensation, on porte beaucoup d'attention au tissu dont on se vêt et les bijoux prennent une importance certaine. On porte des chaînes ou des colliers très longs, des bracelets aux avant-bras et au bout des doigts un fume-cigarette long et mince. On poudre abondamment ses joues et on maquille ses yeux.

Voici la femme de 1926. Un quart de siècle a suffi pour effectuer une transformation aussi spectaculaire.

Du côté des hommes, on ne porte plus la canne, le haut de forme et la barbe, ou presque plus. S'il y a une moustache, elle est petite. Pour dormir, les hommes ne mettent plus la chemise de

nuit, mais le pyjama, mode qu'adopteront les femmes un peu plus tard. Cependant, le costume masculin ne subira pas de transformation aussi nette que l'accoutrement de la femme et il n'y a pas tellement de différence entre l'apparence de l'homme de 1900 et celui de 1926.



Décès, le 26 décembre 1926, du chanoine Jean-Antoine Plantin de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa.

Né à Béage, dans l'Ardèche, en 1849, dans une famille de douze enfants, il avait été d'abord Sulpicien puis vint au Canada en 1877, occupa diverses charges à l'église Notre-Dame de Montréal jusqu'en 1884 lorsqu'il vint à Ottawa, prêtre séculier et vicaire à la cathédrale Notre-Dame, Mgr T. Duhamel étant archevêque à ce moment-là. Chanoine en 1889, il passa quarante ans de sa vie à desservir les fidèles de la paroisse mais aussi comme aumônier de l'Académie de La Salle, du Monastère du Précieux Sang et de l'Hôpital général, entre autres. Il fut pendant trente ans secrétaire général des conférences ecclésiastiques, chargé dès 1914 de l'Institut Jeanne d'Arc, directeur de la Fraternité du Tiers-Ordre, etc.

C'était un homme de petite taille, bon, doux, effacé, distrait et très pieux. D'aucuns se souviennent de l'avoir vu revenir de l'hôpital vers l'archevêché, marchant au beau milieu de la rue, tout à fait inconscient de la circulation. Il lisait son bréviaire. Pendant quarante ans, il fut chaque jour à son confessionnal entre trois et quatre heures de l'après-midi. Sa surdité était très avancée et il entendait bien mal les confidences déversées dans son oreille. Il sommeillait quelquefois mais s'éveillait pour bénir et dire: «Allez en paix, mon enfant». Il avait donc de nombreux clients satisfaits à son confessionnal. On m'a dit qu'il ne parlait vraiment qu'une fois par année, le jeudi saint, je crois. Lorsqu'il fit un tel sermon, toujours assez ennuyeux, le chaire étant, à ce moment-là, située très haut à droite de la nef, le bon chanoine perdit son dentier qu'il rattrapa à la volée avant qu'il ne tombe sur la tête des fidèles surpris mais non ravis.

Le chanoine Plantin mourut de graves troubles d'estomac dont il avait souffert à peu près toute sa vie mais dont il ne parlait jamais. Son médecin était le docteur J.A. Lemay qui était à son chevet lorsqu'il mourut à l'Hôpital général le 26 décembre. Il avait été administré par Mgr Campeau. Le corps fut porté de l'hôpital à la cathédrale par Mgr Lebeau, chancelier, le chanoine Lapointe, curé, les abbés Hébert, Gagnon, Bélisle et Labrosse, et fut placé en chapelle ardente dans le salon de l'archevêché. Le 29, Mgr   mard chantait le service funèbre. La chorale, sous la direction de M.

Fortunat Champagne, chanta la très belle messe de requiem de Lorenzo Perosi, de même qu'un Dies Irae d'Amédée Tremblay. Les solistes étaient Émile Boucher, A. Lacroix, G. Gosselin et H. Giroux. À l'orgue, Wilfrid Charrette, élève de M. Tremblay, avait remplacé depuis 1922 M. Pierre Gauthier.

En 1926, quatre cents membres de La Survivance française, habitant l'ouest du Canada, viennent visiter leurs compatriotes de l'est du pays. La réception ici est organisée par l'ACFEO et son président, le sénateur N.A. Belcourt, ainsi que la St-Jean Baptiste dont le président est M. Hector Ménard. Une belle réception a lieu au Monument national. Le groupe est reçu également au Parlement où l'Hon. Ernest Lapointe lui souhaite la bienvenue.

★ ★ ★

Divers

— Fondation de l'Association canadienne-française de l'Alberta, dont le premier Secrétaire général est M. J.A. Rioux.

— Le 23 avril, l'acteur de cinéma aux beaux yeux langoureux, Rudolph Valentino, le sheik, dont toutes les femmes raffolaient, meurt à 31 ans. On dit qu'après presque soixante ans, son nom reste vivant comme le symbole même de l'acteur adulé et même vénéré comme un être à part. Je crois bien que, depuis ce temps, aucun autre acteur a suscité chez les amateurs de cinéma, une adoration de ce calibre.

★ ★ ★

Il me faut terminer ici cette histoire d'Ottawa qui se voudrait beaucoup plus complète, mais il reste encore toute la partie de ce tome qui se rapporte aux familles canadiennes-françaises habitant la capitale de 1900 à 1926 et dont je n'ai pas encore parlé dans des tomes précédents. Les journées n'ayant que vingt-quatre heures et une page de livre ne contenant, en somme, qu'un certain nombre de lignes, je suis forcée de remettre au Tome V la description des fêtes qui marqueront ici en 1926 le centenaire de la fondation de notre ville. Ces fêtes serviront de remarquable début d'une ère nouvelle mais, déjà, on peut s'émerveiller que le misérable village de Bytown soit devenu une capitale d'environ 122,000 habitants dont 40,000 de langue française, au moment où je mets le point final à ce livre. À mes fidèles lecteurs, je donne donc rendez-vous dans deux ans d'aujourd'hui pour la sortie du cinquième volume sur cette histoire d'Ottawa qui m'aura demandé bien des heures de travail mais aussi qui m'aura donné, en compensation, les joies de la découverte.

DEUXIÈME PARTIE

FAMILLES CANADIENNES-FRANÇAISES À OTTAWA, de 1900 à 1926

AUCLAIR — Il m'a été impossible de trouver d'autres détails sur la famille Auclair qui habitait le Commissariat, et mentionnée brièvement dans le Tome III, sinon qu'une fille de cette famille s'appelait Antoinette, était née vers 1902 et étudiait chez les Soeurs Grises, rue Water.

Une autre famille de ce nom habitait Ottawa au début du siècle. M. Théodule Auclair était employé au Ministère des Pêcheries; il élevait des poissons, les traitait avec des produits chimiques pour leur conserver leur beauté originale, puis les préparait pour les expositions. Son laboratoire était situé à l'angle des rues Sussex et George. M. et Mme Théodule Auclair (née Ida Brisebois) demeuraient à 60 rue Bolton et eurent cinq enfants: Cécile (Lionel Gauthier, mar. 1932) décédée en 1977, George (Isabelle McKenzie), Madeleine (Maurice Dupont), Fernande (Normand Lafrance) et Maurice, joueur de hockey, qui se joignit à la Marine pendant la Deuxième Grande Guerre et mourut à 29 ans. Les trois filles de Lionel et Cécile Gauthier furent Lucette (Mme Alan Tassie), Lise (Mme Guy St-Louis) et Marie-Claire (Mme Norman Crampton). M. et Mme Normand Lafrance eurent trois fils: Jean (Lise Gingras), Marc (Lorraine Sarrazin) et Denis. M. et Mme Maurice Dupont eurent deux enfants: Robert (Nicole Gendron) et Monique (Jean-Claude Demers).

BARRETTE — T.G. Barrette était comptable en chef à l'Imprimerie nationale et habitait, avec sa famille de treize enfants rue Cumberland, étant paroissien de l'église du Sacré-Coeur. Il fut un des premiers à lancer l'idée d'un Monument national; il fut deux fois candidat à l'échevinage. C'était un excellent homme d'affaires. Lorsqu'il mourut de la fièvre typhoïde à la fin de février 1907, il était président de l'Institut canadien-français. Les anciens présidents de l'Institut suivaient en nombre imposant avec une grande quantité d'amis désolés de cette perte le cercueil de celui qui n'avait que 44 ans à sa mort et laissait une épouse et une nombreuse famille.

Il fut remplacé à l'Institut par Rodolphe Girard.

BEAULNE — Venu au Canada avec le régiment de Carignan en 1665, Jean Beaulne épousait, peu après, Madeleine Bourgery. Il était probablement trafiquant de fourrures.

Un de ses descendants, forgeron, était installé aux environs de Ste-Scholastique vers le milieu du siècle dernier et c'est là que naquit un fils Joseph, forgeron lui aussi, qui, en 1885, épousa Émilie Fortier. À la suite d'un pénible accident qui endommagea fortement sa main droite, il dut délaissé son métier, vint à Ottawa avec sa femme et ses fils Antonin et Léonard, et fut peintre en bâtiment, habitant rue Clarence. Plus tard, la famille déménagea sur la Côte de sable. Son épouse, Émilie, mourut le 24 juin 1924 et lui-même décéda à la fin de 1943. Il habitait alors chez son fils Léonard au numéro 676 de la rue King-Edward.

Léonard était né à Belle-Rivière, Ste-Scholastique, le 8 août 1887. De son père, qui était un homme fort, dur pour lui-même, il hérita d'une solide charpente. Il était doué pour l'athlétisme et avait des dispositions pour le rugby, la crosse et la lutte.

Après la venue de sa famille à Ottawa en 1901, il suivit les cours commerciaux à l'École secondaire de l'Université d'Ottawa, acquit un goût très prononcé pour le théâtre, goût qu'il partageait avec son ami Hector Laperrière. C'est avec lui qu'il fonda, en 1905, le Cercle Crémazie.

À maintes reprises, j'ai mentionné l'emprise du théâtre sur la population d'Ottawa et le plaisir qu'elle prenait aux nombreuses représentations qui se donnaient dans la capitale. Le nom de Léonard Beaulne a été cité souvent. J'ai voulu donner ici quelques précisions sur sa vie, informations qui m'ont été aimablement transmises par son fils, Jean-Pierre.

Bien avant qu'il épouse, à l'église du Sacré-Coeur, Yvonne Daoust, en 1916, Léonard s'était impliqué dans la vie du

théâtre; il devait y briller dans des rôles de composition et des interprétations comiques puisque son physique ne le disposait pas à jouer les jeunes premiers romantiques. Il semblerait que la première pièce à laquelle il contribua fut «L'Expiation», dans le sous-bassement de l'église de Hintonburg. Dans la nouvelle salle du Monument national, qui ouvrait ses portes vers cette époque-là, il joua dans «Vengeance et Justice». Dans l'intervalle, il avait participé, en 1906, à Rockland, à une grande soirée pour amasser des fonds afin de procurer des bras artificiels à un grand athlète Ed. Lafleur. Il y eut alors soirée de lutte entre Léonard Beaulne et Léon Fink ainsi qu'un discours comique par le premier.

L'association de M. Beaulne avec le Cercle St-Jean, dirigé par le talentueux Ernest St-Jean, commença en 1911 et fut longue et fructueuse; un peu plus tard, Wilfrid Sanche, directeur artistique, René Provost, Charles Marchand et d'autres qui laissèrent leur marque dans le théâtre, jouèrent dans des pièces avec Léonard Beaulne; peu après son mariage avec le comédien, Mme Beaulne, que l'on disait très jolie, fut de la distribution (Voir sous Daoust).

Plus tard, aussi directeur artistique d'un groupe formé des Anciens des Débats français de l'Université d'Ottawa, Léonard Beaulne aura sa propre troupe. En plus d'être comédien, il possédait un beau talent de caricaturiste; on pouvait s'en rendre compte lors des élections lorsque «Le Droit» affichait les résultats sur un immense tableau devant ses bureaux. Léonard accompagnait ces projections de caricatures fort amusantes. Il fonda aussi une école de diction pour former les comédiens, réalisant ainsi un rêve nourri depuis de longues années.

Au moment où se termine ce Tome IV, c'est-à-dire en 1926, la troupe Beaulne groupe une pléiade de bons acteurs dont C.H. Glaude, Émile Colonnier, Lionel Baril, Albert Boucher et aussi Lorenzo Lafleur, père de Louise, épouse de Jean-Pierre Beaulne.

Dans le Tome V, j'aurai l'occasion de parler des divertissements qui prennent une autre tournure. La Rampe fait son apparition. Oscar Auger, sa femme et bien d'autres deviennent la coqueluche des amateurs de la scène. Mais, cela dépasse le cadre de mon présent travail. Contentons-nous de dire que le nom de Léonard Beaulne reste indubitablement attaché à notre meilleur théâtre, Sa contribution à la vie artistique demeure son plus beau titre de gloire.

Léonard Beaulne mourut à Ottawa le 10 octobre 1947 à l'âge de 60 ans. Son épouse, née Yvonne Daoust s'éteignit trop

jeune à l'âge de 47 ans, le 27 mars 1943. Elle fut présidente de la section Sacré-Coeur de la F.F.C.F. et s'intéressait à la vie tant littéraire qu'artistique de la région. Elle laissait quatre enfants : Yvon, Guy, Paulette et Jean-Pierre. Ses fils, bien qu'encore jeunes, avaient joué dans des pièces avec leurs parents et c'est surtout Guy qui a repris la tradition. Yvon a choisi la diplomatie et fut, en fin de carrière, notre Ambassadeur auprès du Saint-Siège. Jean-Pierre est juge et c'est lui qui a feuilleté pour nous un spicilège qui contient une richesse de documentation sur les réalisations à Ottawa et Hull du théâtre pendant plusieurs décennies.

BÉDARD — Né en 1893 du mariage d'Olivier Bédard, cultivateur, et de Vitaline Potvin¹, André Bédard vint à Ottawa avec ses parents vers 1910. La famille habita pour un temps les nos 71 à 73 de la rue Bolton. Olivier mourut en 1919.

Après divers séjours à Montréal et au Sault-Ste-Marie, André s'établit définitivement en 1927 dans la paroisse de St-François d'Assise, mettant sur pied une quincaillerie, commerce que son expérience passée lui permettait de mener à bien. Cet établissement, situé au 1109 rue Wellington, à l'angle de Sterling, dura trente ans.

M. Bédard épousa, en premières noces, Rhéa Poitras (1900-1970), fille du capitaine Joseph Poitras² et de sa femme Élodie Perras-Mondoux, de Thurso. Neuf garçons et une fille naquirent de cette union. En 1966, M. André Bédard prenait sa retraite; après la mort de sa femme en 1973, il se remaria avec Émilienne Parent, veuve d'Hector Hubert.

À l'honneur de la famille de M. Bédard, on doit dire que les neuf garçons, tous ayant reçu une solide instruction à St-Alexandre de Limbour, se sont mariés avec des jeunes filles de langue française, la seule fille épousant Gérard Proulx, d'Ottawa. Mais, il est regrettable que la majorité des fils se soit installés dans la province de Québec. Cependant, l'un des fils, Hubert, né à Ottawa en 1933, s'est consacré à un art vieillot et charmant, celui de la restauration des instruments anciens et de la fabrication de clavecins. Vivant en France, à Maintenon, Hubert a acquis une belle réputation; dans «Les Cahiers

¹ Vitaline était la soeur d'Éléonore Potvin, fondatrice avec l'abbé Mangin, des Servantes de Jésus-Marie. Le frère de Vitaline, Camille, épousa, pour sa part, Emma Bédard. Camille Potvin, mort jeune, fut le père, entre autres enfants, de Rose et de Thérèse, cette dernière très bien connue pour son dévouement aux oeuvres canadiennes-françaises de la capitale.

² Joseph Poitras, capitaine de bateaux, habitait une maison qui, longtemps, fut au bord de la rivière des Outaouais, un peu au sud du pont Interprovincial. Père de Théa et d'Aimé, le capitaine faisait la navette entre Ottawa et Montréal, traînant des barges et des billots.

canadiens de musique (Printemps-été 1974)», Thérèse Conquer, fille de M. et Mme Louis Charbonneau, a consacré un article fort documenté à l'art unique que pratique le canadien Hubert Bédard.

L'aîné des fils Bédard, Louis, né en 1924, fut le fondateur, à Ottawa, du Théâtre du Pont-Neuf. Il a joué, m'a-t-il confié, avec Les Compagnons de St-Laurent.

BÉLANGER, Jean-Amable — Notaire, né à Rivière Ouelle, P.Q. en 1832. Il fut fonctionnaire à partir de 1854. Il mourut dans la capitale fédérale en 1913 après y avoir vécu pendant cinquante-neuf ans. Il composa un recueil de poèmes intitulé «Mes vers» (1882).

BÉLANGER, Jeannine — Poétesse, née à Hull, P.Q. en 1915. Elle étudia à l'Université d'Ottawa et à l'Université de Montréal. Pendant dix ans, elle fut traductrice parlementaire à Ottawa. Quelques-uns de ses écrits ont paru dans la revue de La Société royale du Canada sous le nom de plume «Magnanarelle». Elle est l'auteur de trois recueils de vers: «Stances à l'éternel absent» (1941), «Courtisane imparfaite» (1977) et «Suite pour l'inconnu» (1980).

BÉLANGER, Aurélien — Descendant de François Bélanger, arrivé à Québec en 1637, Aurélien Bélanger naquit à Ste-Scholastique le 18 mars 1878 et vint à Ottawa peu après. Il étudia à l'école Brébeuf puis suit les cours commercial et classique à l'Université d'Ottawa. Il passe deux ans au Juniorat du Sacré-Coeur. Il obtient successivement son baccalauréat en philosophie, sa licence en philosophie en 1897 et son baccalauréat-ès-Arts avec mention maxima cum laude. Il est le seul élève de langue française dans la classe des gradués. Il avait mérité la médaille de littérature anglaise avancée, mais il l'abandonna volontairement à un condisciple de langue anglaise sur les instances du professeur, le R.P. Fallon. En 1897 et 1898, il suit un cours privé de pédagogie à l'école normale d'Ottawa. En 1902, il est maître-ès-Arts. Cette même année, il épouse Alida Rochon, fille de Téléphore Rochon.

Il avait déjà plusieurs années d'études du droit à Osgoode Hall lorsque, à la demande de Mgr Duhamel, il abandonne cette carrière et devient inspecteur des écoles bilingues de l'est de l'Ontario. Et c'est là qu'il constate la rapide anglicisation des élèves canadiens-français; il en fait part à ses amis et la fondation de l'ACFEO suivra de près. Il donne sa démission comme inspecteur après le Règlement 17. Il sera

chargé par l'ACFEO de la première assemblée de résistance à Hawkesbury et l'Association lui confiera la tâche, des centaines de fois, de convaincre les Canadiens français de la province, du bien-fondé des revendications en cours.

Pendant une assemblée à Toronto en 1922, il expose avec force le problème bilingue. La fondation de la «Unity League» ne tardera pas à ébranler l'antagonisme des dirigeants ontariens.

Après avoir aidé à la fondation de l'école normale de l'Université d'Ottawa, M. Bélanger décide de se lancer dans l'arène politique. En 1923, il se présente et est élu député de Russell à Toronto. Il sera battu en 1929, sera réélu pour le comté de Prescott en 1934, 1943 et 1945.

Après une vie si remplie, M. Bélanger se retire en 1948 et meurt à 74 ans le 16 février 1953. Ses funérailles, suivies par un grand concours de parents, d'amis et d'admirateurs ont lieu à l'église St-Charles car il avait longtemps habité cette paroisse; lors de son décès, il demeurait au 114 rue Barrette. Depuis 1927, il avait habité le 56 de la rue St-Charles et c'est là que sa mère, Mme Bélanger-Doré, mourut en 1939 à 86 ans.

Outre son épouse (décédée en 1958), M. Bélanger laissait trois fils: le R.P. Jean-Marcel Bélanger o.m.i., Louis-Robert de Philadelphie, et Roger, de Winnipeg; trois filles: Mme Roméo Delcourt (Jeannine) de Montréal, Mme W.A. Mennie (Andrée) d'Ottawa et Yolande (Mme Chaussebourg) d'Ottawa.

M. Bélanger était entièrement dévoué au sort des Canadiens français de l'Ontario. Il s'impliqua dans tous les mouvements pour aider les nôtres et par ses interventions à la Législature de Toronto (en 1925, il parle pendant cinq heures sur nos justes revendications), il contribua fortement aux changements qui s'opérèrent dans l'attitude du gouvernement envers les Franco-ontariens.

À sa mort, «Le Droit» l'a qualifié de «grand apôtre de la survivance française». Il fut probablement l'un de nos défenseurs les plus sincères, les plus ardents et, par sa brillante intelligence, contribua à éliminer le fameux Règlement 17.

BELCOURT — Napoléon Belcourt naquit le 15 septembre 1860 à Toronto, fils de F.N. Belcourt et de son épouse Marie-Anne Clair, tous deux Canadiens français. Lorsque les édifices fédéraux furent prêts à Ottawa et que les fonctionnaires y déménagèrent, M. Belcourt vint ici avec sa famille pour y être maître de poste, fonctions qu'il remplissait également lorsque

le gouvernement siégeait à Québec avant 1865. M. F.N. Belcourt travailla pendant quelques années, prenant sa retraite en 1872 pour être remplacé par le jeune Pascal Poirier, plus tard, sénateur.

Le jeune Belcourt étudia au séminaire de Trois-Rivières et à l'Université Laval où il fit son droit. Il fut admis au barreau du Québec en juillet 1882. Dès 1891, il faisait partie de la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa. Élu représentant libéral d'Ottawa à la Chambre des communes en 1896, il y fut réélu en 1900 et 1904. Ce fut Sir Wilfrid Laurier qui le remplaça comme député d'Ottawa en septembre 1904. Belcourt fut du Conseil Privé en 1905 et fut nommé sénateur en 1907.

Entre-temps, il avait épousé, en 1889, Hectorine Shehyn, fille de l'honorable Shehyn, de Québec. À sa mort à New-York en 1901, Mme Belcourt laissait trois filles dont l'aînée avait dix ans. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur, à partir de la rue Maria où habitait la famille à ce moment-là.

En 1903, N.A. Belcourt se remariait avec Mary Margaret Haycock d'Ottawa. De ce second mariage, trois fils naquirent: Wilfrid (Hope McMann) qui habite Montréal, Paul, décédé (Maud Holland) et Victor, décédé (Mlle Hyndman). Les filles nées du premier mariage furent Béatrice, Gabrielle (Mme Paul Leduc, mar. 1916) et Jeanne (1) R. Delaute et (2) C. Hessel.

Le sénateur Belcourt mourut le 7 août 1932 à Blue Sea Lake; à ce moment-là, la famille habitait le 27 de la rue Goulburn, à Ottawa.

N.A. Belcourt avait été président de la Chambre des communes en 1904 et 1905; un magnifique fauteuil en chêne sculpté se trouve au Musée Bytown. C'était celui de Belcourt lorsqu'il était président. À l'époque, il semble que le fauteuil de l'orateur lui appartenait en propre; ses descendants en firent cadeau au Musée. On voit également son tricorne et la boîte qui le contenait.

C'est naturellement à titre de défenseur des droits des Canadiens-français pendant les années qui entourèrent l'implantation du fameux Règlement 17 que N.A. Belcourt a droit à notre reconnaissance. Je parle de lui constamment dans le chapitre intitulé «Nos luttes scolaires» et on pourra s'y référer pour voir la part énorme que cet excellent catholique et patriote prit au conflit.

On sait qu'il fut le premier président de l'ACFEO et président honoraire de la Société St-Jean Baptiste mais on sait moins qu'en 1912, il est nommé président de la compagnie qui publie le journal «Le Temps», qui annonce cette nouvelle dans

ses colonnes. À ce moment-là, ce journal était d'appartenance libérale, mais il ne tardera pas à tourner au bleu, et c'est apparemment ce qui causera sa perte. Cette même année 1912, E.R.E. Chevrier se joint à la raison légale Belcourt & Ritchie.

BISSON — Pour M. Jean-Bernard Bisson, le R.P. Gérard Provencher a fait la généalogie de cette famille dont l'ancêtre, Gervais, marié en France en 1640, à Marie Lereau, arriva au Canada vers 1652. Gervais fils naquit à Québec en 1664. À la 8ième génération, Philippe Bisson épouse Hélène Beudet à Hull en 1888. Peu après son mariage, le couple s'installe rue LeBreton, près de Mme Philomène Lafontaine née Beudet. Pour votre plaisir et le mien, j'ai reproduit dans ces pages, la photo de mariage de M. et Mme Philippe Bisson (page 267). À remarquer la ravissante petite mariée et sa très élégante toilette.

Plusieurs enfants naissent de ce mariage (onze en dix-huit ans). Ils seront tous baptisés dans l'église St-Jean Baptiste. Voici leurs noms:

- Raoul 1889-1894.
- Rodolphe 1890-1975 (Alice Vary) 16 enfants.
- Philippe 1892-1918.
- Fernando 1894-1955 (Claudia Landry) 3 enfants.
- Lorenzo 1894-1895.
- Bella 1896- (Clément Tissot) dix enfants.
- Mélina 1898-1963 (Arthur Day).
- Blanche 1900- (Conrad Nezan) neuf enfants.
- Germaine 1902- .
- Thérèse 1904- (Harry Peaker).
- René 1906 (Gertrude Langton) sept enfants.

À partir de 1891, la famille Bisson habita le 340 de la rue Preston, près de Young. Tout d'abord, comprenant une petite épicerie, le commerce grandit rapidement et devint un important magasin général, entreprise familiale prospère à laquelle contribuèrent plusieurs enfants.

J'ai eu l'occasion de feuilleter un journal tenu par un membre de cette famille et j'y ai trouvé de nombreux détails sur l'existence des Canadiens français pendant les premières décennies du 20ième siècle; j'ai puisé là un aperçu de la vie quotidienne des gens de ce temps-là. Ainsi, la terrible catastrophe de cette époque fut le grand feu de 1900 qui détruisit les installations des plaines LeBreton, autrement dit le Flatt, y compris le magasin de Philippe Bisson, que l'on reconstruisit aussitôt d'ailleurs, avec l'aide des secours

financiers qui affluèrent de toutes parts. La Première Grande Guerre fut aussi cause de graves soucis pour cette famille qui comptait des jeunes gens en âge de combattre. Plus tard, en octobre 1918, deux enfants furent atteints de la grippe espagnole et Philippe fils en mourut à 26 ans.

Mais, tout n'était pas que tristesse. Au chalet que la famille occupait l'été au-delà de Britannia et qui, selon la coutume, avait été béni par le R.P. Thériault, dominicain, on s'amusait ferme. On se baignait dans le lac Deschênes. On arborait le fameux costume de bain de l'époque; fait à la main par la maman, il consistait en une large culotte plissée à la jambe sous une robe à manches courtes. Portant une ceinture à la taille, le costume était en alpaca «pour ne pas coller».

La rigidité n'était pas seulement dans les moeurs. Le journal raconte ce qui suit: un ami de Rodolphe, le jeune Donat Pelletier, distingué et doué de grandes qualités, s'était enrôlé pour faire la guerre dès 1914. Il disait à son ami: «Tu sais, Rodolphe, je ne suis pas un orphelin comme les autres. Je suis illégitime. Alors, quelle jeune fille voudrait d'un mari tel que moi? C'est la raison pour laquelle je m'enrôle et j'espère ne plus revenir». Il n'en revint pas, en effet, et mourut la même année sur les champs de bataille de l'Europe.

En 1925, Philippe Bisson quitta les affaires et Rodolphe prit le commerce en mains; après lui, son fils Armand. En 1975, un incendie détruisit l'établissement et mit fin ainsi à une entreprise familiale qui avait duré quatre-vingt-quatorze ans.

Des onze enfants de Philippe (mort en 1938 à 73 ans) et d'Hélène (décédée en 1957 à 89 ans), quatre filles et un fils survivent. Depuis 1938, M. et Mme Clément Tissot habitent Maniwaki. Blanche, qui avait épousé le français Conrad Nezan, Germaine et Thérèse vivent à Ottawa ainsi que René et sa femme.

BLANCHET — «J'avais environ douze ans lorsque, avec des camarades, j'allais chez les bouchers de la rue St-André. Une courte rue, qui commençait à l'église Ste-Anne et allait vers le monastère du Bon-Pasteur, s'appelait «Parliament street» que nous appelions naturellement «la rue du Parlement». Dans cette partie de la rue St-André avoisinant la rue du Parlement, il y avait plusieurs bouchers, dont Robillard, Ouellet, Dandelin et d'autres, John Boyle étant, lui, installé rue St-Patrick. C'est souvent dans des remises au fond de leur cour que les bouchers de la rue St-André tuaient les bêtes. Un de ces bouchers, grand et très fort, recueillait le sang de la vache fraîchement tuée, le mettait dans un verre, y ajoutait du sel, et

le buvait, disant qu'il donnait de la force. Les enfants, qui regardaient avec une sorte de fascination couler le sang rouge sur le menton de cet homme, en ont gardé un souvenir «coloré» c'est le cas de le dire».

Ceci m'a été raconté par M. Wilfrid Blanchet qui, gosse vers les années Vingt, rappelle pour moi des souvenirs que je recueille précieusement. Il sort de sa mémoire d'autres anecdotes. Ainsi, dans la rue des bouchers, les marchands de bestiaux nettoyaient les peaux, laissant le plancher couvert de poils de vache. Les jeunes recueillaient ces poils et les vendaient aux plâtriers qui les mettaient dans le mortier pour consolider ce matériau. Les garçons de ce temps-là avaient de l'imagination et de l'entregent. Aussi, ne se contentaient-ils pas de vendre les ossements trouvés dans la terre près de Cobourg, ancien cimetière, mais une partie de la rue Murray, à l'est de King, que l'on appelait «la petite Jérusalem» et où il y avait plusieurs «guénilloux», leur permettait également de gagner quelques sous. Le samedi, jour du sabbat, les Juifs pouvaient préparer le bois pour se chauffer, mais leurs croyances ne leur permettaient pas d'allumer le poêle. Les jeunes se chargeaient de cette petite corvée contre rémunération.

M. Blanchet m'a informé que, pendant les années Vingt, il y avait le couvre-feu et, entendant le sifflet venant du château d'eau, les enfants devaient rentrer à la maison.

Il m'a parlé aussi du curieux nom que portait, à l'époque, le boulevard St-Laurent d'aujourd'hui. Du chemin de Montréal vers le nord, la rue, plutôt un chemin non pavé et boueux, s'appelait «Malakoff». Du chemin de Montréal en s'éloignant vers le sud, cette voie avait nom «La montée des sauvages». Un important jardinier, M. Xavier Leduc, y avait de grands terrains et sa maison était située à côté d'une caserne de pompiers, rue Clark.

De cette foison d'anecdotes, je retiens que le docteur Rufus Parent, qui était paroissien de Ste-Anne puisqu'il habitait rue Wurtemberg (à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les appartements Seigniory), avait fait cadeau à son église d'un superbe catafalque, imposant mais très pesant. Pour les funérailles d'importance, on s'en servait; prêtres et enfants de chœur, devaient s'atteler à la tâche de pousser et de tirer le lourd catafalque jusqu'à la porte de l'église pour y recevoir le cercueil ou pour le reconduire.

Nous avons abordé ensemble, il va sans dire, la question des luttes scolaires. Il se rappela que l'une de gardiennes de

l'école fut Madame Joseph Marquis, mère des libraires de la rue Dalhousie, près de Murray.

Monsieur Wilfrid Blanchet, mon interlocuteur, était le fils de Téléphore Blanchet (1864-1947) qui arriva à Ottawa au siècle dernier puisque, en 1899, il épousait, devant Mgr Routhier, Agnès Larocque née à South Indian (Limoges) vers 1867; elle habitait ici depuis 1877 environ. Le couple eut six enfants: René (Alida Thérien, de Rockland); Alice (Mme Laurier Carrière); Blanche (Raoul Whelan, fils d'un marchand de fourrures); Laurette (Paul Sabourin, de Cornwall); Reina (Lionel Labelle) et Wilfrid (Lucienne Lafontaine).

Sellier, Téléphore Blanchet travailla d'abord chez Borbridge puis chez Carson pendant 53 ans. La famille habitait une maison en bois au numéro 523 de la rue St-Patrick, auparavant l'école où les Soeurs enseignaient et où Mme Blanchet avait été à l'école.

Pour sa part, M. Wilfrid Blanchet a travaillé de longues années au Château Cheese, propriété de M. Labarge. En 1945, il se maria à la Pointe-Gatineau, avec Lucienne Lafontaine.

BOUTET — Edgar Boutet, journaliste et écrivain, est né à Ottawa vers 1891. Il était le fils d'Antoine Boutet, arpenteur, et d'Elzire Smith (1854-1947). Edgar épousa, en premières noces, une Miss Bambridge et, en secondes noces, Rose Nadeau, venant des environs de Kamouraska.

Antoine Boutet qui naquit en 1851 et mourut en 1923, messenger personnel du Président du Sénat, fut longtemps membre de la chorale Notre-Dame d'Ottawa. Son épouse, Elzire, peintre de talent, écrivit plusieurs livres dont «À travers mes souvenirs» en 1929, «La canne d'ivoire» un roman qui parut en 1933, «La statue du désespoir», «Guth» et d'autres.

Bernardin, fils d'Antoine, et sa femme Marie-Thérèse Mercier moururent tous deux de la grippe espagnole en 1918. Les autres enfants d'Antoine, en plus d'Edgar, furent Alice (Mme Philibert Dugas), longtemps secrétaire de députés à la Chambre des communes, et Madame John Reilly qui mourut subitement en 1981.

M. et Mme Phil. Dugas eurent une fille, Lucile (Mme Lawrence Finsten).

Edgar Boutet étudia à l'Université d'Ottawa, habita Aylmer, travailla pour Alexandre Taché puis pour le Ministre Sauvé, tous deux conservateurs, comme on sait. Il fut percepteur de taxes de vente à Hull, sous Duplessis. Journaliste

à la pige, il habita plus tard Notre-Dame-du-Portage. Duplessis lui avait offert le poste d'adjoint au greffier au Parlement de Québec. C'est dans cette ville qu'il mourut le 24 février 1973. Pendant son séjour dans la région outaouaise, Boutet avait été Président de la Galerie de la Presse.

Ce fut après son départ de Hull qu'il écrivit sa «Petite histoire de Hull» publiée par l'éditeur Gauvin, imprimeur de Hull. En trois volumes, elle fut publiée sous l'égide de la Société d'histoire de l'ouest du Québec.

J'ai noté en parcourant «À travers mes souvenirs», que Mme Antoine Boutet parle de son père comme un des pionniers de la vallée de la Matapédia. Il s'appelait Félix Smith et son épouse était «la belle Julie».

BRAULT, Lucien — Né à Ottawa en 1904, il perdit son père très tôt et dut gagner sa vie dès la troisième année de ce qui s'appelait, à l'époque, l'immatriculation. Il étudia d'abord à l'école Brébeuf puis l'Académie de La Salle. Très jeune, il est employé au bureau de traduction du Ministère de l'Agriculture, puis aux Archives publiques où il fera carrière. Il étudia le soir par correspondance à l'Université Queen's puis à l'Université d'Ottawa. Obtient son baccalauréat avec mention Magna cum laude. Suit les cours du samedi après-midi du docteur Séraphin Marion en littérature canadienne et du Dr Gustave Lanctôt, en histoire du Canada. Obtient une maîtrise. Sa thèse: Le premier chemin de fer au Canada. Puis, c'est une thèse de doctorat: «Ottawa, de son origine à nos jours» (1942). Quatre ans plus tard, ce sera une histoire d'Ottawa en anglais. Est nommé Historien honoraire de la cité d'Ottawa et gagne le prix David. Professeur d'histoire du Canada, remplaçant le Dr Lanctôt à l'Université. Il démissionne des Archives et passe trois ans au Département d'histoire du Collège militaire de Kingston. Prend sa retraite en 1970.

Ce qui précède est une esquisse seulement du travail intense que fournit Lucien Brault et je veux mentionner ici quelques-uns de ses ouvrages en plus de ceux cités plus haut: «Historical Gaspé», Gaspé depuis Cartier, Histoire de la Pointe-Gatineau, Histoire de Hull, Le Canada au vingtième siècle, Un siècle d'administration scolaire à Hull, Histoire des comtés unis de Prescott et Russell, L'enseignement bilingue au Canada, L'histoire de la paroisse Ste-Anne (1973) et L'histoire d'Aylmer (en anglais et en français).

Le docteur Brault et son épouse, née Harwood, habitent les environs d'Aylmer, passent l'été au lac Meach et ont eu deux enfants.



M. et Mme Philippe Bisson. Mariage 1888.

Archives de famille

BRAY — Ce nom de famille, bien que d'apparence anglaise, est porté par des Canadiens français.

André Bray, capitaine de bateau, et sa femme Louise Séguin, vivaient à St-Zotique lorsque leur fils Joseph-André plus souvent appelé Ulysse, vint au monde. Né dans une famille nombreuse mais dont cinq enfants seulement survécurent, Ulysse vint avec sa famille à Hull; celle-ci vécut dans une maison de la rue Laurier dite, plus tard, maison

Burger où un restaurant avait été installé. Les enfants comprenaient, outre le garçon déjà nommé, Euclide (qui travailla aux Travaux Publics), Marie-Louise, Rose, excellente musicienne et Augustine, religieuse.

À la fin du siècle dernier, Ulysse travaille pour le compte des Travaux Publics dans le nord, au Yukon, comme dessinateur commercial. Revenu dans notre région, il épousa Herméline Pauzé, de Renfrew. Le couple habita le 634 de la rue MacLaren, dans la paroisse St-Jean Baptiste. Monsieur Bray fut au service des Travaux publics pendant cinquante-cinq ans, et se retira à 72 ans. Il mourut en 1948 et son épouse le suivit dans la tombe deux ans après. Il s'était impliqué dans maintes oeuvres patriotiques et paroissiales, s'occupa d'Action catholique, fut commissaire d'écoles, etc.

Les enfants d'Ulysse Bray et d'Herméline Pauzé furent: Béatrice (Mme A. Campeau), Isabelle (Mme Markland Smith), Mgr Wilfrid Bray, de la paroisse St-Gabriel et Louise maintenant décédée (Mme Rémy Beaudet).

Au dévouement d'Ulysse Bray pour la cause des écoles, Jos. Goulet, employé au «Droit» dès les débuts et devenu gérant de l'entreprise plus tard, a rendu un vibrant hommage. «J'ai consacré le reste de ma vie à la cause de nos écoles, dit M. Goulet, avec Sam Genest et Ulysse Bray, un champion, un opiniâtre, un second Père Charles, celui-là».

BOULAY-BEAUDOIN, MME — J'ai peu de détails sur les mamans qui, inquiètent de l'avenir scolaire de leurs enfants, se firent «gardiennes» à l'école St-Jean Baptiste. Cependant, un descendant de l'une d'elles m'a donné des informations sur sa grand-mère, Madame Boulay-Beaudoin.

Née Emma Lilois dit Couillard, elle naquit dans la région de Montréal en 1861, épousa Isidore Boulay en 1887 et donna naissance à trois enfants: Oscar, Estelle et Albert. Veuve, elle se remaria en 1897, à Ste-Cécile de Masham, avec Joseph Beaudoin dont elle eut également trois enfants: Olivier, Dominique et Jacques. Ce dernier, adolescent, fréquentait l'école St-Jean Baptiste et c'est probablement pour cette raison que Madame Boulay-Beaudoin se fit gardienne de l'école pendant la crise du Règlement 17.

Il est intéressant de noter qu'Olivier (1898-1974) et Dominique (1902-1974) devinrent tous deux Frères des Écoles chrétiennes, chacun donnant quelques années de sa vie à l'enseignement à l'Académie de La Salle à Ottawa, Olivier sous le nom de Mérule-Olivier et Dominique sous le nom de Maur-



Souvenir du mariage de Joseph Beaudoin et Emma Lilois le 1er mars 1897

Gracieuseté de M. Alex Lacroix

Alphonse. Ce dernier enseigna à l'Académie de 1941 à 1944 tandis qu'Olivier y passait dix ans à partir de 1931, et trois autres années: de 1943 à 1946.

Ces renseignements m'ont été donnés par Alexandre Lacroix dont la mère, Estelle (1884-1956), épouse de Laurent Lacroix (1884-1978) était issue du premier mariage d'Emma Lilois.

Je n'ai pu résister au plaisir de faire reproduire ici la photo du mariage, à la fin du siècle dernier, d'Emma avec Joseph Beaudoin. La toilette de la minuscule mariée, avec ses énormes manches gigot, la taille étroitement enfermée dans le rigide corset et le mignon chapeau à coques de rubans en équilibre

sur les cheveux tirés, sont caractéristiques des modes de l'époque. Voyez, en médaillon, le visage de Madame Boulay-Beaudoin, vers sa soixantième année, lorsque la vie a marqué le petit visage autrefois juvénile.

CHAMPAGNE — Fortunat. Je me contenterai de donner ici quelques informations sur celui qui fut, pendant de longues années, maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Il était né à Joliette en 1882 et était déjà remarquable enlumineur lorsqu'il arriva ici en 1906 pour travailler au gouvernement fédéral comme calligraphe et enlumineur.

Je compte parler plus longuement de cet homme doué dans le Tome V, de même que le prochain ouvrage mentionnera également Charles Marchand des Troubadours de Bytown, beau-frère de Fortunat Champagne.

CHAPMAN, William — Le regretté poète Jean Ménard a écrit, pour la Collection des classiques canadiens, un petit livre sur William Chapman, poète, contestataire, journaliste, libraire et, finalement, traducteur. Voici quelques notes biographiques sur cette homme qui vécut à Ottawa une vingtaine d'années et y mourut.

Le 13 septembre 1850, un enfant naît au couple George William Chapman et Caroline Angers. Le père était marchand général à St-François de Beauce. Il était anglais et anglican.

Le jeune William fréquenta le collège de Lévis et fut, en mai 1879, soldat dans le bataillon de la Beauce, luttant contre les Fénians. Par après, il suivit des cours de droit à l'Université Laval.

À 26 ans, William Chapman publie son premier recueil de poèmes: *Les Québécoises*. Puis, quelques années plus tard *«Mines d'or de la Beauce»*, traitant de prospection, métier que William avait exercé quelque temps. Il devient journaliste à *«La Patrie»* et continue à publier, dont *«Guide et souvenir de la St-Jean Baptiste»* en 1884. L'état pécuniaire de ses finances le pousse à changer souvent de travail et de milieu. Il est même victime, à un certain moment donné, d'une saisie-arrêt. Il va faire un court séjour aux USA dans le but de se caser, revient, tâte encore du journalisme mais par intermittence. Il attaque sans cesse les écrivains de son temps, tels Fréchette, sir James LeMoine et sir Adolphe-Basile Routhier. Il se pourrait que pour un temps il soit fonctionnaire mais les détails sur ces années de misère sont assez vagues. Cependant, en 1889, Chapman veut publier un second recueil de poèmes *«Les feuilles d'érable»* et envoie des lettres à travers la province afin

de recueillir des fonds. Finalement, Herménégilde Godin, plus tard président et gérant de «La Presse» lui prête de l'argent, lui permettant de publier ces poèmes.

Chapman vient à Ottawa en 1898 et ouvre une librairie au 50 de la rue Rideau. Il ne cesse de faire paraître dans «Le Temps» une quantité impressionnante de longs poèmes sur des événements marquants et des personnages importants. Il voyage en France avec l'aide d'amis, fait publier là-bas «Les aspirations». La France et les littérateurs l'accueillent avec bienveillance et lui font fête. On peut dire que son talent est beaucoup plus apprécié en France que dans son propre pays. Il gagne le prix Archon-Despéruses de l'Académie française.

Le temps est aux déclarations patriotiques et à la défense de la belle langue française. Chapman est tout à fait dans le vent, ses poèmes sont empreints de ferveur et d'admiration pour les prouesses des Canadiens français.

Depuis 1902, Chapman est traducteur au Sénat. Il le restera jusqu'à sa mort. Enfin casé, il ne reprendra pas sa vie errante. Il la consacrera à la publication de nombreuses oeuvres, mais son ambition d'obtenir le prix Nobel, ne se réalisera jamais bien qu'il y pensera toute sa vie. En 1905, «Aux bretons» voit le jour, puis c'est «Comme nos pères» à un concours d'hymne national. Plus tard, il publiera à Paris «Fleurs de givre», l'Université d'Ottawa lui accordera un doctorat en lettres honorifique. Entre-temps, il s'était marié, le 28 septembre 1909, à l'église du Sacré-Coeur, avec Madame Emma Gingras, veuve de Louis Coursolles. Le couple part pour la France qui l'accueille avec chaleur mais Chapman boit tellement qu'il doit faire un séjour à l'hôpital. Il publie, cependant, «Les rayons du Nord», et donne une conférence intitulée «La poésie canadienne».

Chapman déserte le foyer conjugal après le retour du couple à Ottawa, y retourne, essaye de rétablir une santé défaillante et passe des vacances en Gaspésie. Sa femme lui intente un procès pour obtenir une pension et gagne. Son mari habite maintenant chez un ami, M. Alfred St-Laurent, 521 King Edward. Et, c'est là que le poète est exposé lorsqu'il meurt subitement à Ottawa le 23 février 1917 à 67 ans. Dans le Droit, l'annonce du décès de Chapman après trois courtes journées de maladie, ignore complètement le fait qu'il laisse une épouse. On ne mentionne qu'un cousin à Montréal, Sir Auguste Angers. Le lendemain du décès, dans la page éditoriale du «Droit» paraît un article de A.D. DeCelles consacré à Chapman «excellent camarade, très serviable, spirituel à ses heures, un ami sur lequel on pouvait compter»

dit-il. Il ajoute: «c'était un poète de grande valeur, auteur de vers harmonieux».

Le service eut lieu au Sacré-Coeur, chanté par le R.P. Villeneuve assisté des RR. PP. Paquette et Martel. La chorale était dirigée par Henri Lefebvre et l'orgue tenu par Paul Ouimet. L'inhumation a eu lieu à Montréal, au cimetière de la Côte des Neiges.

Madame Chapman s'éteindra le 5 juin 1934.

Les vers de Chapman sont restés dans la mémoire des élèves d'Ottawa car ses poèmes étaient au programme de français. Qui ne se rappelle avoir étudié, par coeur,

«Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères
Et faite pour chanter les gloires d'autrefois
Elle a puisé son souffle au refrain des trouvères...

CHARLEBOIS — La famille du cultivateur Hyacinthe Charlebois et de son épouse née Émérance Chartier comprenait quatorze enfants dont trois Oblats, deux prêtres séculiers et deux religieuses.

Ovide, o.m.i., né en 1862, étudia à l'Université d'Ottawa, fut ordonné prêtre à Ottawa et oeuvra surtout dans les missions indiennes. Il fonda un journal «Le Patriote de l'Ouest» et, en 1910, devint évêque, premier vicaire apostolique du Keewatin. Son vicariat était vaste; il le parcourut en son entier et envoya les premiers missionnaires à la Baie d'Hudson en 1912. Il mourut à Le Pas, au Manitoba, le 20 novembre 1933.

Guillaume, o.m.i., né en 1864 fut professeur, économiste, et remplit maintes fonctions à l'Université d'Ottawa jusqu'à ce qu'il soit nommé provincial de l'Est du Canada. Il fut maître des novices, supérieur du juniorat à Chambly-Bassin et c'est à Chambly qu'il mourut le 24 octobre 1939. En 1900, il avait fondé la paroisse de Ste-Famille, fondation dont j'ai déjà parlé ailleurs.

Charles-Borommée, lui aussi oblat, naquit le 4 novembre 1871 à Ste-Marguerite-du-Lac-Masson, P.Q. Il étudia au Collège de l'Assomption et au Juniorat d'Ottawa. Ordonné prêtre par Mgr Thomas Duhamel en 1895, il fut professeur, vicaire à Mattawa, économiste à St-Paul-Des-Métis, Alberta, et fut le premier curé de la paroisse Ste-Famille. Le nom du Père Charles a été mentionné à plusieurs reprises dans les années qui ont précédé et suivi la naissance du journal «Le Droit». Après avoir mis son enthousiasme et son entier dévouement en 1913, à cette fondation d'un journal défenseur de nos droits

scolaires, le Père Charles s'impliqua à fond dans les activités de l'ACFEO.

Dans «Entre deux livraisons», Laurent Tremblay a très souvent mentionné l'énergie inlassable et l'ardeur au travail de cet Oblat qui apparaît, entouré de jeunes enfants, sur la fresque qui décore le palier entre les deux étages de l'édifice du journal «Le Droit», rue Rideau.

Le Père se rendit à Rome en compagnie de Mgr Latulipe, en octobre 1915, pour exposer au Saint-Père le conflit scolaire qui sévissait alors en Ontario et surtout à Ottawa. Mais, ce fut dans son minuscule bureau du journal que son activité fut débordante. Afin de pallier à la pauvreté des moyens financiers du journal, il suscita presque des miracles, et inspira à tous et à chacun des actes de générosité et d'abnégation sans pareils.

Après avoir travaillé et combattu sans relâche pour la bonne presse, le Père Charles démissionna de son poste en 1934. Pourquoi? J'ai consulté les dossiers que possède le Centre de recherche en civilisation canadienne-française à ce sujet. On y laisse entendre que le bon Père avait des ennemis acharnés à le faire quitter son poste, mais la correspondance du principal intéressé est muette à ce sujet.

Le Père Charles est chargé par ses supérieurs d'installer à Ste-Agathe-des-Monts, une grande maison, un scholasticat pour les étudiants faibles de santé et un sanatorium pour les prêtres malades. Il remplira cette charge jusqu'à sa mort le 8 octobre 1945 à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Dans «Le Droit», Charles Gauthier lui rend alors un vibrant hommage.

Après une cérémonie à l'église St-Pierre de Montréal, la dépouille est transportée à Ottawa et exposée à l'Université d'Ottawa. Le service est chanté à l'église du Sacré-Coeur. Mgr Stéphane Côté, curé de Sturgeon Falls, prononce l'oraison funèbre et décrit le défunt comme doué d'une grande humilité et d'une édifiante piété. L'officiant est assisté du R.P. Scheffer, curé de Notre-Dame de Hull, de l'abbé William Scantland, de Ste-Anne, et du R.P. Lajeunesse, neveu du Père Charles. Presque tous les employés du journal «Le Droit» assistent au dernier départ de celui qui fut l'inspiration du journal et prient pour celui à qui ils doivent leur pain quotidien.

De 1917 à 1934, le Père Charles avait résidé à Notre-Dame de Hull et il fut enterré dans le cimetière de cette ville.

CHARLEBOIS — À la mort de son mari, le notaire Charlebois, de Vaudreuil, un des héros de 1837, Mme Charlebois vint habiter la capitale avec ses enfants et demeura jusqu'à sa mort à l'étage supérieur du magasin tenu par la famille, à l'angle nord-est des rues Dalhousie et St-Patrick.

Les enfants étaient Joseph-Ovide, Nelson, L.-Napoléon, Céline, Azélie, Alida et Clarisse.

Joseph-Ovide, qui avait la charge du commerce d'épicerie, de liqueurs et de glace, était très jeune lorsqu'il arriva à Ottawa avec sa famille. Il étudia au Collège de Bytown en même temps que le futur Mgr Duhamel. Après avoir passé quelque temps en dehors de la ville, il revint ici en 1871 et c'est probablement vers cette époque qu'il ouvrit son commerce. Il mourut en 1902. Il avait été l'un des fondateurs du club libéral canadien-français d'Ottawa.

Nelson, nommé ainsi en l'honneur du Dr Wilfred Nelson, était décédé lorsque son frère L.-Napoléon mourut en 1909 à l'âge de 72 ans. Lorsque le dernier des fils Charlebois s'éteignit, une autre épicerie s'installa à cet endroit: celle de Prime Lamoureux, mon oncle.

Céline demeura célibataire et, du temps du commerce, s'occupait activement du côté financier de l'entreprise familiale.

Azélie épousa A. Chagnon-Larose, propriétaire d'un magasin rue Rideau. Leur fille épousa Arthur A. Rivard, parents d'une fille unique, Annette (voir Tome III, page 246).

Alida fut la seconde épouse, en 1897, de l'écrivain Rémi Tremblay (Tome III, p.256).

Clarisse se maria avec le musicien Louis D'Auray, à cette époque organiste de l'église Ste-Brigitte, rue St-Patrick.

CINQ-MARS, Ernest E. — Né à St-Edouard de Lotbinière en 1873, Cinq-Mars n'avait que 17 ans lorsque, après des études commerciales, il visita l'Europe. De retour au Canada, il se lança dans le journalisme, travailla au journal «L'Événement» et vint à Montréal à l'emploi du «Monde». Il représenta le «Herald» puis «La Patrie» et, enfin, «La Presse» à la galerie de la presse au gouvernement provincial.

En 1905, il arriva dans notre région pour être, au Parlement, représentant de «La Presse». Il écrivit une «Histoire de Hull» trois ans plus tard et la même année, après en avoir été le rédacteur, il se rendait acquéreur de l'hebdo. hullois «Le spectateur» qui avait été fondé en 1889.

Imprimeur du Roi à Québec en 1912, il quitta bientôt le pays pour faire la guerre. «Le Droit» du 18 décembre 1918, montre une photo du capitaine E.E. Cinq-Mars, «autrefois éditeur d'un journal à Hull». Croix de guerre avec étoile de bronze, le capitaine Cinq-Mars a été, pendant quelques jours, Gouverneur de la ville de Mons en Belgique. La vie des tranchées avait porté atteinte à sa santé. Lors de son retour au Canada en 1919, il fut de nouveau correspondant de «La Presse» à la galerie de la Presse à Ottawa. Souffrant de tuberculose, il fut hospitalisé à Ste-Anne de Bellevue et mourut à Québec en décembre 1924 à l'âge de 51 ans.

CLAPIN — Je viens de lire avec un intérêt compréhensible une nouvelle intitulée «L'amour triomphant» des «Contes et Nouvelles» de Silva Clapin, auteur d'un «Dictionnaire canadien-français» publié en 1894 et ré-imprimé en 1974.

Né à St-Hyacinthe en 1853, il vint à Ottawa en 1900 comme libraire d'abord puis comme traducteur à la Chambre des communes, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1921. Sa mort surviendra en 1928, ses funérailles ayant lieu à l'église Ste-Anne.

Le premier paragraphe de la nouvelle mentionnée plus haut se lit ainsi: «La désaffectation du vieux cimetière protestant d'Ottawa faisant face à la rue Wurtemberg, est chose décidée. On doit en faire un parc public». Puis, l'auteur parle des vieilles pierres tombales qui s'y trouvent y compris deux d'entre elles qui portent les inscriptions suivantes:

Au très chéri Benjamin Moore, parti de ce monde le 28 octobre 1810, sa compagne dévouée Priscilla fait édifier cette pierre, et attend avec confiance l'instant où elle sera de nouveau réunie à lui.

À ma très douce mère Priscilla Moore, trépassée le 10 mai 1828, sa fille Mildred a consacré ce souvenir, etc.

Si peu d'oeuvres d'imagination ont été écrites sur le Bytown ancien, que je me suis intéressée à l'oeuvre de Clapin. Voici ce dont il s'agit et les âmes sensibles y trouveront de quoi alimenter leur goût pour le tendre: Priscilla Moore était aveugle de naissance et la nouvelle décrit l'amour qu'elle portait à son mari, un homme affreusement défiguré dans un incendie. Parce qu'elle sait que Benjamin souffrira lorsque sa femme se pliera à une opération aux yeux, qui risque fort de lui faire recouvrer la vue, elle prend une cruelle décision. Se sacrifiant, la jeune femme, par une imprudence lors de l'opération, perd volontairement ses chances de sortir de l'obscurité.

Clapin situe la maison de pierre des Moore, pendant la première décennie du 19^{ième} siècle, au bord de la rivière Rideau, sur une pointe de la Côte de sable. Cependant, en 1810, il n'y avait absolument aucune habitation dans cette région. Je l'ai bien dit, dans «Bytown»: le premier habitant de nos rives, Honeywell, y vint vers 1812 et installa sa cabane de billes où se trouve Woodroffe aujourd'hui, donc bien loin de la Côte de sable, véritable forêt silencieuse et déserte alors. Mais, les romanciers ne sont pas fatalement des historiens et les dates des événements qu'ils décrivent ne leur semblent pas de si grande importance. C'est ce qui fait leur charme.

CONSTANTINEAU — Le nom du Juge Constantineau apparaissant à maintes reprises dans les réunions du Comité qui organisa à partir de 1909 le congrès réunissant les Canadiens français intéressés à l'éducation, j'ai fait quelques recherches sur cet homme au Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Nous avons là une mine de renseignements, bien classés et que vont nous trouver avec une amabilité et une dextérité remarquables, les jeunes femmes préposées à ce service.

Né à Saint-Eugène (Prescott) en 1866, Albert Constantineau fils de Georges Constantineau et de Joséphine Roy, étudia d'abord au Collège de Bourget, Rigaud; puis à Osgoode Hall, Toronto. Reçu avocat en 1890, il fut nommé Juge du Comté de Prescott dix ans plus tard et, en 1919, Juge du district de Carleton, avec juridiction sur Ottawa.

En 1891, il avait été président général de la Société St-Jean Baptiste du comté de Prescott. Il avait été directeur de «L'Interprète» de l'Original (1895).

Il fut directeur du festival dramatique du Canada, président de l'Alliance Française et président de la Société dramatique canadienne-française de «La Rampe».

Comme je l'ai mentionné sous l'année 1910, il eut beaucoup à faire dans la fondation de l'ACFEO dont il fut, par après, membre ex-officio.

D'appartenance libérale en politique, le Juge Constantineau était un homme d'une grande distinction et d'une vive intelligence.

Il avait épousé, en premières noces, Alice McLaughlin, médecin. En secondes noces, il se maria en 1937 avec Imelda Charron, fille du Dr Alphonse T. Charron, sous-ministre adjoint au Ministère de l'Agriculture.

À sa mort qui survint à l'âge de 78 ans, la famille habitait 485 King Edward.

DAOUST — Charles-Roger Daoust vécut plusieurs années à Ottawa, après avoir fait du journalisme. Sa femme s'appelait Emma Montmarquet et était née aux U.S.A. vers 1866. C'est à Lowell qu'elle rencontra son futur mari et l'épousa en 1893.

La mère de Charles-Roger était Angèle Doutre, soeur de Joseph Doutre qui fut mêlé de très près à l'affaire Guibord.

Charles-Roger, en plus d'être un journaliste plein de talent — il relata avec esprit la campagne du Nord-Ouest contre Riel à laquelle il participa comme correspondant — était aussi poète et contribua, à Ottawa, à un journal humoristique «Le perroquet» dont j'ai déjà parlé. Il fut traducteur aux Débats de la Chambre des communes, mourut ici le 17 novembre 1924 et fut inhumé à Montréal. Son épouse, Emma, femme remarquable, écrivait des billets dans les journaux sous un pseudonyme. Elle mourut à Ottawa en 1940.

Le couple eut cinq enfants: Yvonne (Mme Léonard Beaulne), Jeanne, Charlotte, Esther et Jean-Charles. Je parlerai de ce dernier dans le Tome V car, collaborateur du journal «Le Droit» où il était à la fois chroniqueur parlementaire et rédacteur sportif, il fut un des hommes les plus populaires du monde du journalisme.

GARNEAU — Alfred Garneau, historien et poète, représentait la huitième génération de sa famille au Canada. Le fils aîné de Louis Garneau avait épousé, en 1639, Louise Gareau. De ce mariage était né, en 1696, François, plus tard époux de Marie Quentin ou Cantin.

Fils de l'historien François-Xavier Garneau et d'Esther Bilodeau, Alfred, né à la Canardière en 1838, sur la côte de Beaupré, était déjà marié à Élodie Globensky lorsqu'il vint à Ottawa l'année même de la Confédération. Il est possible qu'il vint ici en provenance de Québec où le Parlement siégeait à l'époque, et qu'il était déjà traducteur dans la vieille capitale.

Sept ans plus tôt, il avait été reçu avocat, profession qu'il ne pratiqua guère. Fonctionnaire fédéral pendant quelques années, il fut nommé traducteur en chef au Sénat, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1904. À Ottawa, Alfred Garneau se mêla à tous les mouvements littéraires, nombreux à l'époque. La famille habitait le 288 de la rue Nelson.

Dans un intéressant article, paru dans «La revue moderne» d'août 1924, Madame Donat Brodeur, nièce de Garneau (Mme

Brodeur était la fille de J. Marmette et de Joséphine Garneau) décrit, avec beaucoup d'esprit, les activités du Cercle des dix dont son père faisait partie. Elle décrit Garneau, aussi membre de ce Cercle, comme timide, très spirituel, sosie d'Édouard VII, parfait linguiste et chercheur infatigable. Elle dit qu'il avait écrit «Frontenac et son temps», ouvrage qui n'a jamais été publié.

Vivant dans l'admiration de l'oeuvre de son père, doué d'une culture variée et profonde, Alfred Garneau ne publia presque rien de son vivant à part quelques articles. Après sa mort, son fils Hector fit paraître «Fleurs d'outre-mer», un recueil de vers. Une photo au début de ce volume montre un poète d'apparence solide et portant une épaisse barbe.

Après avoir travaillé pour le gouvernement fédéral pendant environ quarante ans, Alfred Garneau mourut à Montréal où il habitait depuis quelque temps. La mort survint le 3 mars 1904; il était âgé de 65 ans et laissait outre son épouse cinq fils et deux filles: Hector, Léon, Alfred, Paul, Édouard, Mme Archer et Mlle Eugénie. Les funérailles eurent lieu à l'église du Gesù au milieu d'un concours imposant d'amis. D'Ottawa, MM. DeCelles, A.A. Taillon, Achille Fréchette et le docteur Coyteux-Prévost, entre autres, apportèrent l'hommage du Cercle des Dix dont tous faisaient partie avec Garneau.

Le décès de Mme Garneau survint environ vingt-trois ans après la mort de son mari. Elle était alors très âgée, étant née en 1837. Napoléon Bourassa a fait d'elle un beau portrait qui la montre avec d'épais cheveux noirs en bandeaux encadrant un visage aux traits doux.

GAUDET — Placide Gaudet naquit en 1850 à Dupuis-Corner, près de Shédiac, au Nouveau-Brunswick. Tout d'abord instituteur, il vint travailler aux Archives nationales à Ottawa et y vécut de 1900 à 1924, occupé à la Section des Archives acadiennes. «Les papiers Gaudet» sur l'histoire de l'Acadie forment une précieuse source de renseignements. Au moment où je l'ai vue, elle n'était pas classée ce qui rendait son étude assez ardue mais, telle quelle, cette documentation est importante, venant d'un historien bien renseigné et d'un généalogiste sérieux.

Placide Gaudet prit sa retraite en 1924 et mourut à Shédiac en 1930. Pendant son séjour ici, lui et sa femme habitèrent le numéro 85 de la rue Water où, le 18 avril 1914, leur fille Évangéline, mourut à l'âge de dix ans.

GENEST — En 1983, il y avait cent vingt ans qu'était né à Trois-Rivières Samuel Genest, l'un des plus ardents défenseurs de nos droits durant les années troublées des deux premières décennies du vingtième siècle.

Né en 1863 d'un ancien magistrat de la région de la Mauricie, Samuel était-il déjà marié lorsqu'il vint travailler ici? De ce mariage avec Charlotte MacCallum, naquit une fille, plus tard Mme Mildred Sullivan. Genest se remaria avec Emma Woods d'Aylmer dont il eut deux fils: le docteur Laurent Genest (1887-1955) chirurgien à Ville-Marie puis à Hull, et Jean Genest (1898-1952), avocat puis juge.

Le docteur Genest et sa femme n'eurent pas d'enfants. Après la mort de son père, Jean qui, de 1908 à 1910, fut président de l'Institut canadien-français, continua d'habiter la maison familiale au 252 de la rue Wilbrod avec sa femme née Marie Reinbolt dont plusieurs anciennes élèves du Couvent de la rue Rideau se souviennent car elle y fit ses études. Nommé Juge à la Cour supérieure de l'Ontario, Jean Genest alla habiter Toronto avec sa famille.

Élu président de l'Institut canadien-français en 1905, Samuel Genest fit partie de la Commission scolaire dès 1909 et en fut le président en 1913 pendant de longues années.

Mentionner ici toutes les phases des démêlés qui suivirent les menaces d'implantation du Règlement 17 m'amènerait trop loin car j'ai déjà écrit sur le conflit scolaire dans un chapitre consacré à la résistance des Canadiens français. Je veux surtout ici souligner «la vie féconde» comme dit Victor Barrette, de l'homme énergique que fut M. Genest. Ni les difficultés rencontrées le long d'un sentier ardu, ni les querelles inévitables et malheureuses entre compatriotes, ni les conflits de personnalités ni, surtout, les multiples anathèmes que lança contre lui le gouvernement provincial, n'arrêtèrent son élan. Après l'injonction Mackell qui défendait à la Commission scolaire de payer les instituteurs récalcitrants, Samuel Genest les paya quand même et s'attira les foudres des autorités. Il alla en cour plusieurs fois, toujours défendu par un autre vaillant champion de nos droits, l'hon. Belcourt. Jamais, il ne flancha dans sa détermination de forcer l'Ontario à mettre sous le boisseau, un règlement injuste pour notre jeunesse étudiante. Lorsque, en 1919, il fut nommé président de l'ACFEO, les menaces proférées par nos ennemis avaient commencé à mettre une sourdine à leur voix.

Des activités autres que scolaires jalonnèrent la vie de Samuel Genest. Il fut président général de la Société St-Jean

Baptiste d'Ottawa, officier honoraire de l'Union St-Joseph, etc. L'université d'Ottawa lui décerna un doctorat en droit en 1917 et la France reconnut ses mérites en le décorant du titre d'Officier de l'Instruction publique.

En 1933, une grande manifestation d'admiration et d'affection eut lieu au Château Laurier; à cette occasion, on présenta un buste en bronze de Samuel Genest, oeuvre du sculpteur Alonzo Cinq-Mars.

À la fin d'avril 1937, à l'âge de 71 ans, Samuel Genest s'éteignait. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur le mercredi 27 avril. Elles furent suivies par tout ce qu'Ottawa comptait de Canadiens attachés à leur langue et à leur foi. Toutes les sociétés consacrant leurs activités à l'avancement des nôtres y envoyèrent les membres de leur bureau de direction. Il était infiniment émouvant de voir, formant une haie d'honneur, les élèves des écoles Guigues, Garneau et Brébeuf, entre autres, rendre hommage à celui qui s'était battu si ardemment pour garder leurs écoles. Des écoliers et leurs instituteurs étaient venus de Cornwall, de Clarence Creek, de Bourget, d'Alfred, de North Bay et autres centres de l'Ontario.

Mgr Myrand, seul survivant de la délégation qui s'était rendue, en 1916, auprès du Premier ministre Borden pour plaider notre cause, et qui avait annoncé en chaire d'une voix chargée d'émotion la mort de son vieil ami, chanta le service funèbre. L'archevêque d'Ottawa, Mgr Forbes, assistait au sanctuaire et présida l'absoute. Mgr Myrand était assisté des Révérends Pères Scheffer et Louis-Philippe Pelletier.

Samuel Genest est enterré dans le cimetière de la ville d'Aylmer, berceau de la famille de sa femme; on trouve la tombe de ses deux fils au cimetière Notre-Dame, chemin de Montréal.

En 1930, dans la paroisse St-Charles, domaine du célèbre curé Barrette, une école était fondée, à laquelle on donna le nom de Genest. Elle se trouvait rue Genest, aujourd'hui Ivy. Elle sert maintenant d'entrepôt mais une excellente institution privée de langue française, chemin Smyth, Le Collège catholique Samuel-Genest, a repris le nom et le porte avec bonheur.

GRAZIADEI — Pendant la période qui nous intéresse, il existait à Ottawa, un excellent orchestre dirigé par un Italien, Rocco Antonio Graziadei, et je me plais à relater ici les incidents d'une vie entièrement consacrée à la musique, tel que relaté par le petit-fils de Rocco, Sylvio.

Né à Laurenzana, en Italie, le 16 février 1859, le petit Rocco étudia la harpe et, avec son père, donna une série de concerts à travers l'Europe, jouant du violon, du violoncelle, de la flûte et de la harpe. Éventuellement, Rocco émigra en Amérique, gagna sa vie comme musicien et épousa sa cousine et amie d'enfance Carmella Nicolini. Le jeune couple vint s'installer à Ottawa où il donna naissance à dix enfants: cinq garçons: Sylvio, Dominic, Joseph, Michael et John et cinq filles, Annie, Rosie, Matilda, Stella et Lena.

Les enfants étaient tous doués pour la musique et, bientôt, ils formèrent un orchestre connu et apprécié, en grande demande pour les événements sociaux de la capitale. L'orchestre jouait aussi sur les bateaux faisant les croisières de la rivière Ottawa, à la salle à dîner de l'hôtel Russell, aux clubs de golf et de canot. Vers le début du siècle, les Graziadei jouèrent sur les bateaux de touristes faisant la navette aux Mille Îles pendant l'été. Un des enfants, John, n'avait que huit ans, mais jouait avec ses frères.

En 1907, Rocco fut nommé par le Consul général d'Italie, agent pour tous les Italiens d'Ottawa. Il devait s'occuper de leurs besoins et voir aux immigrants. Il s'acquitta de cette charge jusqu'en 1929.

Au début, les Italiens entendaient la messe dans la chapelle de la rue Murray, incendiée il y a quelques années seulement. Le Père Fortunato, capucin, récemment arrivé à Ottawa, persuada les Italiens de construire leur propre église et, en 1910, l'église St-Anthony fut installée rue Booth avec l'aide de bazars, d'encans et des argents amassés dans des concerts par les Graziadei.

En 1915, Rocco fut chargé de recruter des volontaires pour combattre pour l'Italie, travail difficile car la publicité qui circulait n'encourageait guère le recrutement.

Les enfants Graziadei, devenus adultes, (les fils étant tous employés comme fonctionnaires) continuèrent leur carrière de musiciens. Sylvio, harpiste, épousa Lena Viniello de New-York. Dominic, violoniste, épousa Hectorine Aubé. Joe, le flûtiste, se maria avec Grace Graziadei, de Port Huron. Il joua dans l'orchestre philharmonique d'Ottawa et dans les fanfares de la ville. Le plus jeune fils, John, jouait le tambour dans le 38ième bataillon.

Sylvio A. Graziadei m'a aussi parlé de la Société de culture italienne avec son propre drapeau: une feuille d'érable à fond vert sur le drapeau blanc et rouge de son pays d'adoption. La Société procurait à ses membres une salle de lecture, une

bibliothèque et des conférenciers. En 1924, le Premier ministre Mackenzie King parla à l'inauguration des Filles de l'Italie.

Les Italiens tenaient souvent des magasins de fruits: les Mandia, Chiocha, la famille Imbro, excellent restaurant, Nicola Surto, Calderone, Paul Bova et beaucoup d'autres.

Lorsque Rocco Graziadei mourut en 1935, il laissait 26 petits-enfants.

GUERTIN — En 1916, l'Université d'Ottawa engageait comme professeur d'Histoire du Canada, un Oblat déjà bien connu pour son zèle missionnaire et sa popularité dans ses fonctions comme supérieur des Oblats à Hull en même temps que curé de Notre-Dame-de-Grâces de Hull. C'était le père Arthur Guertin dont toute une génération d'élèves des cours secondaires à Ottawa étudia les notes sur l'histoire du Canada.

La vie de cet homme d'une vaste culture et d'un patriotisme ardent, a été publiée, en 1942, aux Éditions de l'Université d'Ottawa, par le Père Henri Morisseau, o.m.i.

Arthur, fils de David Guertin et de Marguerite Robert dit Lafontaine qui s'étaient mariés à Beloeil, naquit le 2 mai 1868. Il avait de nombreux frères et sœurs dont plusieurs embrassèrent soit le sacerdoce soit la vie religieuse. Arthur devint Oblat, était déjà venu à Ottawa au scholasticat en 1886. Missionnaire en 1892, il prêcha de nombreuses retraites. De fait, on compte plus de 260 retraites paroissiales à son crédit. Il vécut durant une période où la survivance de la langue constituait un combat de chaque jour dans la province d'Ontario. Ayant assisté au congrès de la langue française à Québec en 1912, il en revint convaincu plus que jamais du bien-fondé des luttes que devraient mener les francophones pour garder leur langue, synonyme à ce moment-là de la religion catholique.

Édgar Boutet, dans son livre «Le bon vieux temps à Hull» mentionne, à plusieurs reprises, l'association ouvrière de Hull. Avec le chanoine J.A. Carrière, le R.P. Guertin prodigua ses conseils à ce mouvement ouvrier dont M. Achille Morin était l'animateur et qui prit, en 1914, le nom d'Association ouvrière catholique de Hull, s'éloignant quelque peu des objectifs des Chevaliers du Travail qui existaient depuis plusieurs décennies au Québec. C'est le Père Guertin qui proposa à l'Association la nomination d'un aumônier et qui, après acceptation de cette idée, nomma le R.P. Laniel, o.m.i. à cette charge.

Âgé de 48 ans lorsqu'il devint professeur d'histoire, cet Oblat mit tout son cœur à transmettre son savoir à ses élèves et

il écrivit lui-même des leçons que les professeurs francophones des écoles secondaires enseignaient à leurs élèves à partir de feuilles miméographiées. Il disait: «L'histoire enrichit l'intelligence d'une foule de connaissances qui sont une préparation éloignée à l'exercice de tous les talents». Il eut une profonde influence sur ses élèves.

Atteint d'un cancer d'intestins, il mourut le 23 juillet 1932 et fut enterré dans le cimetière Notre-Dame de Hull où, pendant six ans, il avait joui intensément de son travail apostolique.

Grâce à l'obligeance des Pères Arcade Guindon et Harel, j'ai pu parcourir les pages miméographiées — jamais publiées, cependant — des leçons d'histoire du Canada dont j'ai parlé précédemment. Ces leçons consistent en questions brèves pour situer le sujet, et en réponses explicatives et détaillées.

On y parle assez peu du Canada sous le régime français quoique l'instruction publique d'alors, dirigée par les prêtres et les communautés de femmes et d'hommes, soit décrite comme éclairée en même temps qu'excellente. Le Père Guertin s'attache surtout à décrire les années qui suivirent la conquête. Il étudie longuement les différentes implications du Traité de Paris du 10 février 1763. Un seul article a trait au Canada. Bref et imprécis, le traité ne parle ni de nos écoles, ni de nos lois; il mentionne la seule question religieuse. «Les nouveaux sujets catholiques romains pourront professer leur religion suivant les rites de l'église romaine «en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne». «In caude venenum» conclut le Père Guertin. L'Angleterre, protestante et anglicane, ne pouvait donner, par conséquent, aux Canadiens le libre exercice de leur religion. Il énumère de constantes vexations à l'égard des nôtres, une assimilation lente mais quasi certaine. L'Acte de Québec (1774) adoucissait les rigueurs du Traité de Paris, abolissait le serment du test, permettait la dîme et la pratique du culte mais les restrictions étaient encore très nombreuses. Bref, nos pères avaient toutes les raisons du monde de se montrer sceptiques et de garder de forts doutes quant à la générosité de l'Angleterre. Cependant, les Canadiens ayant prêté le serment d'allégeance, se devaient d'être loyaux, déclare le Père Guertin. Il défend l'attitude des seigneurs et du clergé qui, à part quelques exceptions, soutinrent l'Angleterre dans les conflits avec nos voisins du sud, pendant les efforts des Américains pour se libérer du joug d'Albion et aussi pendant les menaces d'invasion de 1812.

Le Père Guertin blâme la population canadienne-française de son inertie et de son indifférence à défendre

l'Angleterre dans le conflit en rapport avec l'indépendance américaine. En cela, je me permets de ne pas être d'accord avec l'historien. Comment pouvait-on exiger des nôtres une ardeur à combattre pour le conquérant dont ils étaient les sujets depuis un peu plus de dix ans seulement et dont ils avaient déjà à subir des vexations sans nombre? C'est déjà bien pour les Canadiens de n'avoir pas manifesté quelque peu leur mécontentement dans les circonstances. Que leur demander de plus?

Il m'a semblé que d'autres questions prêtent moins à controverse. Par exemple, sous Lord Dorchester (1789), on présenta un projet de loi pour l'installation d'institutions mixtes, tous les principaux participants étant de langue anglaise, la religion catholique étant du même coup négligée. Le projet fut abandonné car le clergé s'y opposa fortement. La première tentative pour nous assimiler par l'école avait avortée.

L'institution royale qui dura de 1801 à 1838, établissait des écoles gratuites, soustraites à l'influence des institutions religieuses. Pour contre-balancer, le clergé et les institutions religieuses se dévouèrent pour enseigner en français aux enfants. Le Père Guertin parle du rapport Durham et analyse avec beaucoup de lucidité le caractère de cet homme intelligent, violent, dépourvu de tact et de mesure. Il voulait angliciser les Canadiens «afin d'améliorer le sort de ces ignorants».

Le Père Guertin parle longuement de la conduite des patriotes de 37, comprend pourquoi ils se défendaient «chez eux» contre d'injustes et dangereux agresseurs. Cependant, les patriotes de 38 ont voulu renverser le pouvoir établi et, là, l'historien des blâme fortement. Aucun d'eux cependant n'a été excommunié dit-il, bien que certains patriotes aient été privés de la sculpture ecclésiastique «car ils étaient morts les armes à la main». Encore ici, on peut s'interroger. Quoiqu'il en soit, le rapport Durham fut suivi de l'Acte d'Union qui, d'après le Père Guertin, fut d'une injustice révoltante pour les nôtres car il bannissait la langue française de la nouvelle législature et montrait clairement qu'il fallait angliciser le pays coûte que coûte et le plus vite possible. Le docteur Séraphin Marion a souventes fois, dans ses fascinantes conférences, démontré l'injustice de la «rep. by pop.» Le père Guertin renchérit sur cela et c'est sur des réflexions sur ce bill qui ne nous accordait pas la responsabilité ministérielle et le contrôle des subsides, que se terminent ses notes.

GUIBORD — Le 11 décembre 1937, mourait Onésime Guibord, premier président du Syndicat d'Oeuvres sociales, à l'origine de la fondation du journal «Le Droit» en mars 1913.

Né à St-Rémi en 1858, M. Guibord s'établit à Clarence Creek en 1882 où il enseigna à l'école du village. Puis, il fonda un établissement de commerce de détail qu'il dirigea pendant plus de 32 ans. Il épousa, en 1883, Mlle S. Paiement, décédée en 1916. En secondes noces, il se maria avec Mlle Georges-Anna Paiement.

En 1898, Onésime Guibord fut député de Russell à Toronto jusqu'en 1905. Cinq ans plus tard, il était élu président du Conseil des comtés unis de Prescott et Russell. Il fut maire de Clarence Creek en 1914 et aussi maître de chapelle.

Catholique fervent et patriote ardent, il était loyal et désintéressé, dit l'éditorialiste du «Droit», et possédait un jugement solide et un coeur généreux. Cette générosité, Laurent Tremblay dans son ouvrage «Entre deux livraisons» nous la fait voir, Onésime Guibord endossant pour le journal un billet personnel pour \$20,000 parce que l'emprunt avait été refusé, «Le Droit» étant «insolvable», déclarait le gérant de la banque en question.

Onésime Guibord mourut en 1937 chez sa fille, Madame Alexandre Leblanc, rue York. Outre son épouse, il laissait quatre fils: Rodolphe, commissaire d'écoles, l'abbé Raoul, professeur à l'Université d'Ottawa et bibliothécaire de la Société des Débats français, Achille d'Ottawa et Eudore de Détroit, ainsi que trois filles: Mme Alex. Leblanc, Mme Bruno Levaque et Mlle Blanche. Il laissait aussi sept belles-soeurs dont la Révérende Mère St-Bruno, Supérieure générale des Soeurs de la Charité d'Ottawa, de 1928 à 1938.

Antoine Guibord, originaire de l'Auvergne, naquit en 1656. Il est l'ancêtre de tous les Guibord du Canada. La généalogie de cette famille a été faite par le Frère Thomas (Alphonse Guibord) des Frères des Écoles chrétiennes.

GUINDON — Du mariage de Joseph Guindon (1859-1925) et d'Alexina Perron (1865-1946) naquirent dix-sept enfants. Quatre des huit fils et des neuf filles vivent encore en 1984: Pascal, Alda, Elphèbe et Arcade. Appartenait à cette belle famille, feu le chanoine Roméo Guindon, fondateur de la paroisse St-Jean Vianney de Hawkesbury.

Le second fils de Joseph, Aldéric (1889-1951) épousa Germaine Morisset (1899-1942) en 1919 à Ville-Marie, P.Q. Ce sont les parents du R.P. Roger Guindon o.m.i. recteur de l'Université d'Ottawa de 1964 à 1984.

En 1983, le R.P. Arcade o.m.i. a publié «en hommage à notre doyen Pascal, 92 ans», un Répertoire de famille, ouvrage remarquable avec de nombreux détails sur les descendants de la famille de chacun des enfants, détails amusants accompagnés de pittoresques photos qui rendent cette généalogie vivante et fascinante. Le Père Cad, comme on l'appelle, habite la maison des Oblats, rue Nelson, jouissant d'une retraite bien méritée. À l'occasion du centième anniversaire de l'Association des Anciens de l'Université, on lui a rendu hommage car c'est lui qui a été pendant de longues années l'âme et le soutien de cette association.

LACELLE — Le 5 mars 1834, le curé Cullen baptisait dans l'église St-Jacques de Bytown, un enfant qui avait 90 ans en 1924. François-Xavier Lacelle naquit à la Pointe-Gatineau, dépourvue d'église à cette époque. Il était le fils du français Charles Lacelle et de sa femme Marguerite Monette.

Après avoir travaillé quelque temps dans les forêts du nord de l'Outaouais, Charles alla s'établir à Ste-Scholastique où le petit François-Xavier alla à l'école. Lors de la révolte de 1837, Charles fut témoin de l'arrivée des «habits rouges». Il s'empressa d'aller avertir les révoltés de la venue des troupes. Quatre enfants naquirent de l'union de Charles et Marguerite.

Âgé d'à peine treize ans, le petit François-Xavier travailla pour un tanneur nommé Valois; sa journée s'échelonnait de 5 heures du matin à 7 heures du soir. Il était payé \$3. par semaine. Trois ans plus tard, il «montait» dans les chantiers de l'Outaouais. Âgé de dix-sept ans et demi, il épousa Marie Dagenais qui lui donna 21 enfants. Vers 1876, M. Lacelle vint s'établir à Ottawa Est et y vécut le reste de sa longue vie. Grand marcheur, il attribua sa verte vieillesse à l'exercice et, surtout, au travail. Le 8 mars 1924, M. Lacelle accordait une entrevue au «Droit» et les renseignements suivants en sont tirés.

À l'époque où il s'installa à Ottawa Est, les Oblats y avaient une ferme où se trouvait, en 1924, le scholasticat. Il y avait là une modeste «maison blanche», qui fut la première école. Vers 1901, le Père Guillaume Charlebois vint y dire la messe. La maison blanche devint chapelle. Deux ans plus tard, une «vraie» chapelle fut construite à laquelle M. Lacelle et ses quatre fils travaillèrent de même que de nombreux paroissiens. Le R.P. Charles Charlebois, frère de Guillaume, fut le premier curé, remplacé par le Père Robert, puis par le curé Chabot en 1924.

LACERTE — Emma-Angèle Bourgeois naquit à St-Hyacinthe, le 5 juin 1870. Son père était le juge J.-B. Bourgeois et sa mère

Francis Gilson. Elle étudia chez les Ursulines de Trois-Rivières et au couvent d'Hochelaga, Montréal.

En 1891, elle épouse Alcide B. Lacerte et vient habiter Ottawa où elle vivra jusqu'à son décès le 22 mai 1935. On verra tout au long des années décrites dans ce tome, que Mme Lacerte est d'une activité débordante, abordant tour à tour des genres différents; à partir de 1908, elle écrit des contes pour enfants lesquels, pour la plupart, voit le jour à l'Imprimerie Beauregard d'Ottawa. Elle écrit des romans qui paraissent quelquefois en feuilleton dans «Le Droit», compose des opérettes et aussi des morceaux pour piano. En 1920, Mme Lacerte présente un drame «Jeanne d'Arc» et «La Belge aux gants noirs» en trois actes, histoire d'un enfant belge multilé.

Mme Lacerte donne des conférences dont «Comment on s'instruit en se récréant», au Monument national le 25 avril 1915.

«Contes et légendes», avec une préface de Gaétane de Montreuil contenait des dessins exécutés par Corinne Woods d'Ottawa, paru en 1915 à l'Imprimerie Beauregard. Ses derniers ouvrages furent, l'année même de sa mort, «Le vieux Lion Rex», «Fées et lutins», «Les lys aux blanches corolles» et «le Moribond», publiés aux éditions Beauchemin de Montréal.

Plusieurs se souviennent de cette femme douée, musicienne et écrivain, qui arborait une remarquable chevelure, très longue, un peu désordonnée. Elle passait pour assez excentrique mais sa charité était grande car, par exemple, directrice du Cercle dramatique des débutantes, elle avait envoyé, vers 1922, au nom du Cercle, des layettes aux sinistrés du nord-ontarien.

LANDRY — De descendance acadienne, Louis-Philippe Landry, qui devait travailler avec acharnement pour les droits scolaires des Canadiens français de l'Ontario, naquit à Québec en 1846. Après des études classiques à l'Université Laval, suivies de cours à l'École d'agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière, il s'intéressa de très près à l'agriculture, écrivit maints articles sur ce sujet, et fut membre de plusieurs conseils agricoles. Pour un temps, Landry fut député conservateur du comté de Montmagny à la législature du Québec, puis vint à Ottawa comme représentant de son comté de 1878 à 1887. Soldat, il s'était signalé lors de l'invasion des Fénéens; dans la milice, il gravit les échelons, fut lieutenant-colonel, aide de camp honoraire de Lord Aberdeen, puis colonel en 1907. En 1892, il avait été nommé sénateur; il devint président du Sénat en 1911.

Il avait épousé Wilhelmine Couture qui lui donna deux enfants, et mourut en 1905. Veuf, le sénateur se remaria avec Madame Edmond Taschereau née Marie-Claire Dionne.

Lorsque le règlement 17, de triste mémoire, menaçait d'angliciser les enfants canadiens-français de l'Ontario, plusieurs sénateurs prirent la part de leurs compatriotes et la Chambre haute entendit de remarquables discours sur la question scolaire. Les choses s'envenimèrent, progressant de concert avec les énormes difficultés subies par les nôtres. Le sénateur Landry, devant l'opposition des membres anglais et de certains Conservateurs de langue française au règlement de la question scolaire dans l'esprit de la constitution, donna sa démission comme président. Afin de justifier cette démission, il déclara alors: «Pour accomplir ce devoir (de président) sans m'exposer à l'accusation de vous causer d'inutiles embarras en me servant indûment d'un prestige que je vous dois, il faut, les convenances l'exigent, que je descende du fauteuil présidentiel que j'occupe au Sénat. Je vous prie d'accepter ma démission... Je la donne pour me consacrer... à la défense d'une noble cause que je veux tenir au-dessus des mesquins intérêts des partis politiques».

À la même époque, le sénateur Landry devenait président de l'ACFEO et, à partir de ce moment (1915), sa vie se confond avec les luttes sur la question scolaire en Ontario. Son nom est souvent mentionné dans le chapitre traitant de nos luttes scolaires.

Sur le plan personnel, et dès ses premières déclarations d'appui à la résistance, Landry ressentit les effets de sa prise de position. Son fils, Philippe, haut placé dans la hiérarchie de la milice, eut alors à subir des vexations de la part des militaires en place. Disons qu'il avait épousé la fille du sénateur Lacoste, président du Sénat en 1891, et qu'il mourut en 1926.

Le sénateur Landry mourut le 18 décembre 1919. À l'anniversaire de sa mort, le 18 décembre 1920, Samuel Genest, président de la Commission scolaire, lui rendit un vibrant hommage dans le «Droit».

Une peinture à l'huile, montrant le sénateur Landry, orne les murs du Centre de Recherches en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Cette peinture, oeuvre de Hamel, montre Landry avec de longues moustaches tombantes et un air décidé. Laurier, qui appréciait la force de son caractère disait, néanmoins, qu'il avait des approches trop brutales.

Landry écrivit un nombre impressionnant de volumes. On peut en avoir la liste à la page 156 du Bulletin des Recherches

historiques de 1926 et aussi dans le Dictionnaire du Père Le Jeune.

LAPOINTE — Moïse. Frappé d'apoplexie à la fin de mars 1901, il meurt à 57 ans. Né à Lorraine, P.Q., en 1844, il vint à Ottawa à l'époque de la Confédération car la poissonnerie Lapointe, qui porte encore ce nom au marché by, se glorifie de sa date de fondation: 1867.

Sa femme s'appelait Melvina Roy (je ne sais où eut lieu le mariage). Moïse et Malvina eurent neuf enfants, dont Moïse fils, Albert, Raoul, René, Ovila, J.H. (plus tard médecin).

Les frères de Moïse, père, furent Émery Lapointe, échevin, Frederick (Bureau des douanes du Pacifique) et M. Lapointe, barbier, rue Bank, qui vinrent également à Ottawa avant le début de ce siècle.

L'annuaire de la ville d'Ottawa de 1876 donne l'adresse de Moses? Lapointe, propriétaire de la poissonnerie très connue du marché By, comme 444 rue Sussex.

Les funérailles de Moïse Lapointe, père, que l'on disait un des Canadiens français les plus fortunés d'Ottawa, eurent lieu à la basilique Notre-Dame, et furent grandioses. Devant plus de 1,500 personnes, Mgr Thomas Duhamel présida à la cérémonie, dans une cathédrale entièrement tendue de noir pour la circonstance, le cercueil étant placé sur un haut et imposant catafalque. Les coins du poêle étaient tenus par Lucien Fortier, Sam Ruel, Édmond Chevrier, le docteur Valade, Louis Gravel et D. Chartrand. La chorale de Notre-Dame, à laquelle s'étaient joints Auguste Comte (directeur de la chorale du Sacré-Coeur) et Henri Lefebvre (directeur à l'église Ste-Anne) exécuta la Messe funèbre de Borduas. Frs. et Cyprien Breton chantèrent «Le crucifix» de Faure. Mme Moïse Lapointe vivait encore en 1931.

Après la mort de son père en 1901, Moïse fils fut gérant de la poissonnerie. Il habitait à l'époque le 122 de la rue Daly mais il sembla qu'il se dirigea plus tard vers Montréal car aux funérailles de son frère Raoul en 1931, il est mentionné comme habitant cette ville.

Dans «Coups d'oeil et Coups de plume» publié en 1883, Alphonse Lusignan mentionne Moïse Lapointe, marchand de poissons, comme **une des personnalités** de la capitale.

Albert, qui travaillait à la Commission des Chemins de fer, était un sportif et fut secrétaire du club de baseball «Le National».

Ovila s'installa à Détroit et Oscar alla habiter Los Angeles.

Raoul Lapointe, curé de Notre-Dame d'Ottawa mourut à 49 ans en 1931. Il avait été curé de la cathédrale pendant six ans. En 1929, il se retira à cause de sa mauvaise santé et, à sa mort, il était chapelain de l'Hospice St-Charles. Il souffrait de diabète et le Dr Valin avait dû lui amputer la jambe droite, suite aux ravages de cette maladie.

Le chanoine Lapointe, fils de Moïse, avait fait ses études à Ottawa et avait été le dernier prêtre à être ordonné par Mgr Duhamel avant la mort de l'archevêque d'Ottawa. Ce fut pendant le règne du curé Lapointe que l'on rénova l'intérieur de la cathédrale.

À son chevet, lorsqu'il mourut en 1931, se tenaient ses quatre frères: le docteur J.H. Lapointe, Moïse fils, Albert et René, et ses deux soeurs Mlle Albertine Lapointe et Madame A. Marcil, de Central Falls. Le corps fut exposé à l'Hospice St-Charles puis en chapelle ardente à la cathédrale. Mgr Forbes officiait au service funèbre, assisté de Mgr Charbonneau, de Mgr Chartrand, de Mgr Campeau, Corbeil, etc. À l'époque, le curé de la cathédrale était le chanoine Lalonde.

LECOMPTE — Encore ici, l'entrevue que Albert Lecompte, pionnier de Billings Bridge, a accordé au «Droit» en 1924, m'a aidée à situer sa contribution à la fondation de la paroisse.

Albert naquit à Billings Bridge en 1851, fils de Paul Lecompte, équarrisseur de bois, qui était arrivé à Bytown avec sa famille trois ans auparavant en provenance de Montréal.

Le village de Bytown venait d'être déclaré cité et le diocèse, dirigé par Mgr Guigues, en était encore à ses débuts. La rue Bank n'était alors qu'un sentier.

À l'époque, Billings Bridge constituait une petite agglomération dans le canton de Gloucester. Il y avait là des terres, une forge tenue par Billings, un petit magasin et peu d'autres constructions. La famille Lecompte fut la première famille canadienne-française à s'y établir. Albert fréquenta une petite école, simple construction en billots, où enseignait, en anglais seulement, Charles Billings, fils du pionnier.

Les catholiques de Billings Bridge relevaient de la paroisse St-Joseph (fondée en 1856) et on voit la distance qu'ils devaient parcourir pour venir à leur église. Un peu plus tard, il y eut un prêtre résidant à Cyrville, qui venait dire la messe soit chez un M. O'Connor soit chez M. Nelligan. En 1879, M. Magnan établit une mission régulière à Billings et une messe fut dite chaque mois dans l'école publique de River Road.

Ce fut sous le règne de Mgr Duhamel qu'une église, consacrée en 1886, fut construite par l'entrepreneur Charlebois d'Ottawa, sur la propriété de M. Lecompte qui fut très actif dans la fondation de la paroisse. Eugène Barry fut le premier curé. Après le cyclone qui renversa l'église en 1888, M. Michel Boisseau fut curé, suivi de l'abbé Myrand, plus tard curé de la paroisse Ste-Anne.

Paul Lecompte et son fils obtinrent le contrat de la latte lorsque les édifices de la colline du Parlement furent construits à partir de 1859.

En 1875, Paul avait épousé Marie-Rose Sabourin. Pendant vingt ans, il fut à l'emploi de la ville d'Ottawa, comme entrepreneur de plantation d'arbres et de nivellage.

LEFEBVRE — Henri Lefebvre, né à Laprairie en 1875, vivait déjà à Ottawa au début du siècle puisque, en 1900, il fut pour un court temps maître de chapelle à l'église Ste-Anne. Plus tard, il remplira les mêmes fonctions — et cela pendant vingt-cinq ans — à l'église du Sacré-Coeur.

Il épousa Adèle Brosseau, née en 1878, de Brosseau Station (maintenant Brossard). La famille habita la capitale continuellement à partir de 1905 et, pendant quarante-six ans, occupa le numéro 70 de la rue Sweetland, maison construite par Henri lui-même avec l'aide de ses frères, dont un, employé à l'Imprimerie nationale, Hyacinthe, épousa Eugénie Groulx d'Ottawa.

Plusieurs enfants naquirent: Germaine, née à Montréal et décédée à Ottawa en 1983; Paul-Henri, mort jeune; Paul-Albert; Marcel née en 1914, époux de Jocelyne Charlebois de Maniwaki et Henriette (Mme R. Desrochers). Seule, Henriette survit des enfants d'Henri Lefebvre. Elle et son mari habitent Vanier.

À la mort de sa femme en 1953, Henri Lefebvre, retraité, vécut à Montréal où il mourut à 90 ans.

Ingénieur civil de profession, M. Lefebvre travailla de longues années à la Section des cartes au Musée Victoria. En plus, il était sculpteur sur bois, peintre et, à ses heures, poète, en plus d'être musicien. Il était aussi professeur de sculpture sur bois à l'École technique de Hull et à Limbour. L'ancienne église du Sacré-Coeur, détruite par un incendie en novembre 1978, lui devait la construction des fonts baptismaux et la chapelle des Pères du St-Esprit à Limbour conserve des panneaux sculptés avec les bois entourant le monastère. La famille garde aussi précieusement de nombreuses pièces de

lui: une horloge grand-père, des miroirs- consoles, des phonographes, des tables et des lampes.

Henri Lefebvre avait été l'organisateur, vers les années trente, d'un opéra présenté au Théâtre Russell, intitulé «Le paradis perdu» (Voir année 1909).

On sait que Marcel, fils d'Henri, avait aussi un beau talent de sculpteur sur bois. Marcel, qui habitait Lucerne, est décédé en 1978 à l'âge de 64 ans.

LEMAY — Je dois faire ici des corrections à ce que j'ai écrit à la page 255 du Tome II. Des recherches sur cette famille, avec la collaboration de Mme Françoise Jacques née Lemay, m'ont révélé que le marchand Tertulien Lemay était le fils d'Ambroise Lemay et de Françoise Pérusse, de Ste-Anne-de-la-Pérade, qui ne vinrent pas s'installer à Ottawa, mais quatre de leurs enfants arrivèrent ici après la Confédération: Tertulien, Augustin, Octave et Délima.

Tertulien (ainé). Ses enfants sont tels que je les ai mentionnés au Tome II.

Augustin (1855-1928), marié (1) en 1873 à Philomène Durocher et (2) à Odile Guénette, veuve Joncas et (3) à une personne dont j'ignore le nom. Les enfants du premier mariage d'Augustin furent:

Télesphore 1876-1902. Ses épouses furent (1) Virginie Alma Noël et (2) Marie-Antoinette Hurteau. De ces deux mariages, il eut six enfants. Il mourut à l'âge de 26 ans le 28 septembre 1902. Il était membre de la Garde Champlain et travaillait au Département des Postes.

Victorin (Victor) qui eut deux garçons et mourut jeune comme son frère.

Alfred (1891-1928), professeur de violon, photographe, gérant de banque. Son épouse était Aldéa Roy, aussi musicienne, fille de Georges Roy, entrepreneur en construction et d'Angéline Foisy. Les enfants d'Alfred et d'Aldéa furent: Rodrigue (G. Racine); Alfred (T. Roy); Marguerite (J. Drucker); Françoise (R. Jacques); Jean-Bernard (R. Marengère); Hector (R. Hedelston) et Richard (Y. Hébert).

Joseph. Son épouse fut Maria Sauriol et leurs enfants sont Émile (Mlle Champagne) et Antoinette (Lucien Boivin).

Ernestine, mariée au lieutenant-colonel Gareau.

Octave se marie avec Julia Bourque en 1869. Pour ajouter à la confusion créée par tous les «Tertulien», un fils d'Octave porte

ce prénom tout comme son oncle et ses cousins. Ce Tertulien, fils d'Octave, naquit en 1883 et mourut en 1958. Il était forgeron. Il avait épousé Amanda Renaud. Les autres enfants d'Octave et de Julia furent Priscilla (J. Levasseur) et Dorilda (O. Dufour).

Délîma épouse, en 1877, François Duhamel.

McNICOLL — Cette famille descend de Duncan McNicoll de Glasgow, qui vint au Canada après la conquête. Un des fils de Duncan et de sa femme Catherine, fut Archibald, père de Thomas.

À différents intervalles, trois frères McNicoll d'une famille de la région du lac St-Jean, vinrent à Ottawa.

Thomas McNicoll, né en 1861, arriva dans notre ville dans les années quatre-vingt-dix. Peut-être travailla-t-il, à l'époque, pour un barbier du nom de Carrière, qui tenait boutique rue Rideau (plus tard, l'emplacement du magasin pour hommes Jos Feller). À la mort de M. Carrière¹, Thomas épousa sa veuve, Mélina Trottier, née en 1869.

De nos jours, le métier de barbier n'a que peu de ressemblance avec celui qu'exerçaient les figaros du siècle dernier. Paul McNicoll m'a raconté que, sur de longues tablettes qui décoraient l'établissement de son père, s'allongeaient des pots à barbe, des blaireaux, des savons, etc., tous étiquetés au nom des clients réguliers. Sir Wilfrid Laurier était du nombre. Conscients d'une hygiène de bon ton, ces clients n'étaient barbichés, savonnés et lavés qu'avec des instruments leur appartenant en propre. À l'époque, on payait .05¢ pour se faire faire la barbe.

De ses deux mariages, Mme McNicoll eut dix-huit enfants dont cinq survécurent, une fille du premier mariage ayant été adoptée. Du deuxième mariage: Jeanne (P. Cuillerier); Armand, célibataire; Léda (A. Parisien); Lucienne (L. Trépanier) et Paul (1. Rita Rosa 2. Annette Leblanc). Seul, Paul survit aujourd'hui. Le dévouement de Paul McNicoll à la cause du scoutisme dont il a fait partie dès la fondation de cet organisme à Ottawa le 29 mars 1918 — le jeune Paul avait douze ans à l'époque — a toujours fait l'admiration de ceux qui ont à coeur la protection de la jeunesse et son harmonieux développement. Rappelons que c'est en 1910 que le scoutisme avait été fondé au Canada, deux ans après que Baden-Powell eut mis ce mouvement en branle en Angleterre.

¹ Ce M. Carrière, cousin germain de son épouse Mélina, était le grand-oncle de M. Percy Carrière qui fut un populaire marchand d'automobiles du chemin de Montréal.

Thomas McNicoll mourut en 1910. Son épouse, femme énergique, appelée à élever seule maintenant une famille nombreuse, se mit à l'oeuvre, fit ce qu'on appelait, à l'époque, «les bureaux du gouvernement», ouvrit rue St. Patrick un petit magasin et se tira très bien d'affaires à force de courage. À l'âge de 76 ans, Mme McNicoll eut le bras droit coupé, à la suite d'une gangrène. Comme c'était l'usage, me dit Paul qui m'a parlé de sa famille, ce bras fut enterré dans le lot McNicoll au cimetière Notre-Dame. Le corps de Mme McNicoll alla rejoindre ce membre au moment de son décès en 1957, à l'âge de 88 ans.

Le frère de Thomas, Achille, fut pendant plusieurs années Frère des Écoles chrétiennes sous le nom de Ozoaldis. Il sortit de communauté, vint à Ottawa, travailla à l'Union St-Joseph et fut, pour un temps, secrétaire de la Commission des écoles séparées. Il mourut en décembre 1910. Lui et son épouse née Clara Côté eurent quatre enfants: Yvonne, René qui fut gérant de la Caisse populaire Notre-Dame (il épousa en premières noces Thérèse Duhaime et en secondes noces Berthe Renaud), Roland (homme de théâtre) qui se maria avec Jeanne Girard, et Léon (Berthe Racine) dont les fils sont Yvon (en charge du Service de sécurité de l'Université d'Ottawa), André qui est écrivain, et Denise, épouse de Pierre Samson.

L'animateur très connu de la Société Radio-Canada, Pierre, est le fils de René McNicoll et de Berthe Renaud qui ont eu aussi Bernard, et Françoise de la Congrégation des Filles de la Sagesse.

Le troisième frère McNicoll venu à Ottawa, fut David, en provenance du Lac des Iles. Marié et père d'une dizaine d'enfants, dont deux Soeurs Grises, c'était un homme fort qui, dit-on, avait eu raison de Louis Cyr au jeu du poignet, pas un mince exploit. Ce David était un homme fort original. Pour faire honneur à ses origines, il s'adressait quelquefois à ses auditeurs dans la langue galloise mais reprenait le français en voyant l'expression quelque peu étonnée de ses vis-à-vis.

Une réunion groupant tous les McNicoll a été prévue pour 1984, à La Malbaie, Charlevoix, à l'occasion du deuxième centenaire de l'arrivée au Canada de l'ancêtre Duncan.

MAJOR (voir aussi Tome III, page 129) — Tel que promis, la couverture de ce tome montre des têtes de femmes; l'une d'elles est Madame S.F. Major, femme d'affaires.

La famille Major dit Boutron ou Beautron descend du Français Étienne, venu au Canada en provenance de Besançon.



Mme S.J. Major, femme d'affaires et ses petits-fils Robert et Paul. Photo prise vers 1917.

Courtoisie Robert Major

Il se marie avec Angélique Proteau à Québec en 1706. A la sixième génération, on trouve Luc Major, voiturier, et sa femme Émilie Masson. La famille habite Orléans, Province d'Ontario.

Luc et Émilie eurent plusieurs enfants, tous nés à Orléans. Voici leurs noms et je les mentionne ici car plusieurs d'entre eux vinrent habiter la capitale: *Aglaé*, née en 1844; *Joseph*, né en 1845, époux de Diane Vanier. Leur fils, Eugène, fut le père d'Adèle, de Louis-Hormidas, du docteur Émile Major, de Marie-Jeanne (Mme Lafleur) et d'une religieuse. *Alphonse* (1847), *Toussaint* (1849), *Édouard-Luc* (1848); *Arthur* 1851-1933, dont l'épouse était Élodie Lafleur. Éventuellement, ce couple vint habiter le 80 de la rue Water à Ottawa. Leur fils Mazenod fut employé à l'hôtel de ville d'Ottawa, et Édmond fut comptable en chef chez A.J. Major Ltée. *Marie-Rose Zoroïde* (1852); *Eugénie* (1854), *Zéphyr-Athanase* (1856), *Hormidas-Louis* (1858) et *Sylvanie J.* (S.J.)né en 1859.

Robert, petit-fils de S.J. Major a eu l'amabilité de me laisser feuilleter un précieux album de famille, relié avec art par Louis Forest. J'y ai trouvé des détails intéressants sur le développement d'un commerce qui commença modestement à Orléans par une petite épicerie installée là en 1879 par Sylvanie J. Ce dernier épousa, à Ottawa, le 25 janvier 1883, Corinne Lebel, fille d'un notaire de St-Hermas, anciennement de Hull.

J'ai relaté, dans le Tome III, l'arrivée ici vers 1890 de S.J. Major et l'installation de son commerce d'épicerie, de liqueurs et de provisions, à l'angle des rues Murray et Dalhousie, puis son déménagement en 1899 au 18 rue York, dans ce qui avait été l'immeuble occupé par l'Institut canadien-français. Les affaires progressent rapidement; M. et Mme Major font un beau voyage en Europe en 1901 sur le paquebot «La Gascogne». Munis d'une lettre de Mgr T. Duhamel, archevêque d'Ottawa, M. et Mme Major, voient le Saint-Père pendant leur séjour à Rome. Grands moments dans la vie de ce couple industriel! Mais, le malheur frappe vite. Le 5 juin 1903, S.J. Major meurt. Il n'a que 44 ans et son fils unique Ascanio J. n'a encore que quinze ans. Que faire? Que deviendra l'entreprise familiale? L'énergique Madame S.J. Major prend les affaires en mains et dirigera la Maison jusqu'à ce que son fils ait l'âge d'en assumer les responsabilités.

Le testament de S.J. Major dont les détails parurent à l'époque dans les journaux, mentionnait sa fortune comme étant de \$175,000 dont un tiers devait aller à son épouse et deux-tiers à son fils Ascanio lorsqu'il atteindrait l'âge de 25 ans.

Au siècle dernier, les seules carrières qu'une femme pouvait embrasser à part celles d'épouse et de mère, se rapportaient à celles d'infirmière, d'institutrice et de domestique, exception faite de la vocation religieuse à laquelle se rattachent les noms prestigieux de Mère Bruyère et de Soeur Thibodeau.

J'ai cherché en vain le nom d'une femme qui, à Ottawa, pendant les années allant de la fondation de Bytown jusqu'à 1900, serait sortie des rangs pour s'affirmer dans une voie autre que celles mentionnées plus haut. Je n'en ai point trouvé. Peu après 1900, cependant, une Canadienne française prit la relève à la mort de son mari et mena à bien une carrière de femme d'affaires. Ce fut Madame S.J. Major. Elle réussit merveilleusement bien à maintenir l'entreprise en vie et même elle améliora fortement son importance. Pendant ces années, Ascanio J. Major vieillit et prendra bientôt la direction de S.J. Major Ltée. Il se marie avec Corinne Parent, fille de l'honorable Siméon Parent, ancien maire de la ville de Québec, puis Premier ministre de la province jusqu'à l'arrivée de Lomer Gouin en 1904. Plus tard, S.N. Parent sera président de la Commission de construction du pont de Québec. A.J. Major et sa femme auront plusieurs enfants dont je parlerai plus loin.

En 1914, au 541 de l'avenue Acacia à Rockcliffe, le jeune architecte Allan Keefer construit une belle maison de pierre pour M. et Mme A.J. Major, qui y vécurent jusqu'en 1925. La maison fut vendue à Sir George Perley dont le dernier poste fut celui de Ministre sans portefeuille dans le cabinet Bennett. Sir George avait acheté cette maison pour sa fille, Mrs Perley-Robertson qui donna à la belle demeure le nom de Stornoway, du nom d'un port des îles Hébrides où se trouvait la maison ancestrale de son clan. La princesse Juliana des Pays-Bas habita la maison pendant la guerre. C'est le chef de l'opposition qui l'habite aujourd'hui.

Les activités de A.J. Major furent multiples. Il fut directeur et membre du Conseil d'administration de la maison National Grocers Limitée, vers 1931 le plus important magasin en gros de l'empire britannique, avec vingt-neuf succursales en Ontario. Il fut président du «Board of Trade», consul honoraire de Belgique au Canada, président de l'Alliance française (1938) Commandant de l'Ordre de St-Grégoire le Grand, Chevalier de l'Ordre souverain et militaire de Malte (1954). Il fut aussi membre de la Commission de la capitale nationale, Docteur en droit honoris causa de l'Université d'Ottawa (1946), membre du Conseil d'administration de la Banque Canadienne Nationale, Président de l'Allumière Ltée de Hull, et j'en passe.

Depuis 1948, la famille Major habitait le 175 de la rue Wilbrod. Madame S.J. Major mourut le 7 juin 1947, rue Wilbrod. Au moment de son décès, il ne lui restait qu'une soeur, Mme Antonia Parent. Sa mère, Mme S.N. Parent, née Gendron, mourut à l'âge de 75 ans à sa résidence du 117 Stewart. A.J. Major mourut en 1968 à 80 ans. Son épouse lui survécut cinq ans.

Les enfants de Ascanio J. Major et de Corinne Parent furent: *Paul*, avocat, époux de Lucile Prud'homme, de Westmount, Montréal qui, après la mort de son mari, épousa G. Hamilton. Chargé de l'organisation de la division canadienne-française de la marine à Montréal, le lieutenant de marine *Paul* Major disparut dans le torpillage du destroyer *St-Croix* en 1943. Il était père de trois enfants: Francine, Robert et Guy P. (Marion Bourgeois); *Robert*, époux de Georgette Vien, fille du lieutenant-colonel Vien d'Outremont. Mariage le 7 octobre 1939. Après avoir habité Ottawa, cette famille a maintenant élu domicile à St-Sauveur, P.Q.; *Wilfrid*, né en 1917, époux de Marcelle-Andrée Champagne, d'Outremont (17 octobre 1942). Il fut capitaine puis, vers 1963, Directeur général de la Compagnie Provinces Unies (Ancienne Mutuelle). *Wilfrid* fut le filleul de Sir *Wilfrid* et *Lady Laurier*. L'album dont j'ai parlé plus avant montre une carte avec une note «une couverture tricotée, envoyée par sa vieille aveugle de marraine en décembre 1918 à *Wilfrid* Major, fils de *Corinne Parent*».

J'ai parlé longuement de cette famille Major car elle fut extrêmement importante, une des plus dynamiques parmi les familles canadiennes-françaises de la capitale. Son chef d'abord, S.J., disparu si jeune y installa une compagnie dont les ramifications s'étendirent jusqu'à la mort de son fils unique, Ascanio J. Les enfants de ce dernier n'habitent plus la capitale mais la terre du cimetière Notre-Dame conserve les restes de leurs parents, le mausolée Major, en bordure du chemin de Montréal, rappelant par son aspect imposant, la présence parmi nous d'une famille si estimée.

MARCHAND — La tête de Madame Paul-Eugène Marchand paraît sur la couverture de ce Tome IV. J'ai ainsi voulu rendre hommage à une pionnière des organismes féminins qui s'impliqua depuis trois-quart de siècle, dans la vie paroissiale mais aussi le côté patriotique et culturel de la communauté canadienne-française.

Madame Paul-Eugène Marchand, née Almanda Walker, née à Québec, de John Walker et d'Aimée-Eugénie Stanford.

Elle étudia chez les Dames de la congrégation à St-Roch, puis à Montréal. Elle vint à Ottawa en 1891 et épousa Paul-Eugène Marchand l'année suivante. C'était un ingénieur électricien. Il mourut en 1933.

Pendant la Première Grande Guerre, un groupe de dames se réunissait pour travailler pour les soldats, tricotant et cousant pour eux. Petit à petit, après la guerre, les fonctions du groupe changèrent et prirent une allure patriotique et paroissiale, étant souvent le pilier de l'église où se trouvait chaque section. Car, après avoir obtenu une charte, la Fédération des Femmes canadiennes-françaises étendit le rayon de son action bien au-delà d'Ottawa, de la province et, finalement, du Canada. Madame Marchand fut l'âme dirigeante du mouvement et en fut la présidente générale pendant de nombreuses années. Elle reçut plusieurs décorations: Pro Ecclesia à Pontifice, l'Ordre de l'Empire britannique, la Médaille commémorative de Belgique, l'Ordre du Mérite maternel. Pleine de tact, d'une activité sans borne, veillant à tout, respectée et aimée, Madame Marchand mourut à 80 ans le 4 janvier 1949. La famille habitait le 54 du Range Road.

En rapportant la mort de Mme Marchand, «Le Droit» disait que c'était une des femmes les plus éminentes du Canada. Ses funérailles, le vendredi 7 janvier, furent imposantes. Il va sans dire que les présidentes des sections de la FFCF du Sacré-Coeur, de St-Jean Baptiste, de Ste-Famille, de St-François d'Assise, de Ste-Anne et d'Eastview, ainsi que celles de Pembroke et de Sudbury étaient au premier rang. Toutes les associations patriotiques et culturelles de la ville avaient envoyé des représentants. Au cimetière, le R.P. Louis-Philippe Pelletier récita les dernières prières.

Madame Marchand laissait, à son décès, quatre fils: G.C. Marchand, E.F. Marchand, J. Félix Marchand et Paul S., ainsi que trois filles: Mme J.A. Gagnon, Mlles Louise et Bernadette.

MICHAUD — Charles Michaud, né à St-Barthélémy, près de Trois-Rivières, vers 1895, d'une famille de cultivateurs qui eut douze enfants — dix garçons et deux filles — étudia à Joliette en vue de la prêtrise qu'il délaissa pour enseigner au Collège de Rigaud et, finalement, travailler comme journaliste au journal «Le Droit».

Il épousa Aline Hurteau, à peine âgée de dix-neuf ans, en 1923, à Hull. Devenu traducteur au gouvernement fédéral, Charles Michaud perdit son emploi, amena sa famille à Cornwall où il fonda un journal «Avenir» qui dura peu, revint à

Ottawa et y vécut jusqu'à sa mort récente. Membre actif de l'Institut canadien-français, il en fut le directeur des activités culturelles pendant quelques années.

Madame Charles Michaud, très active dans des domaines aussi variés que la Société d'étude et de conférences et la Fédération des femmes canadiennes-française, fonda, en 1948, un groupe missionnaire pour aider financièrement l'ancien curé du Sacré-Coeur, le R.P. Voyer, nommé provincial des Oblats au Chili. Après la mort de Mme Michaud il y a quelques années, la relève fut assurée par Yvette Tremblay; le groupe n'existe plus maintenant.

Rappelons qu'Aline Michaud née Hurteau était la fille de David Hurteau, employé à la compagnie d'assurance Metropolitain et de son épouse Rose Tremblay qui arrivèrent à Ottawa au début du siècle en provenance de Cornwall, avec deux enfants dont l'un épousa, en 1923, Marie-Antoinette St-Laurent, une descendante du pionnier Louis Grison (voir Bytown). Aline naquit à Ottawa en 1904, future Madame Charles Michaud.

PAQUETTE — Le 20 novembre 1905. Ludovic Paquette, né vers 1890, menuisier, épousait Corinne Savard. Neuf enfants: Aurélien, Jeannette, Germaine, Lucien, Léo, Irène, Carmen, Ludovic, Aline. Lucien (1913-1983) épousa Marguerite Mantha (1916-1983). Leurs enfants sont: Marcel, d'Aylmer, Léo, André qui habite l'Ouest et Richard d'Ottawa. Léo Paquette (qui travaille au Conseil scolaire des écoles séparées d'Ottawa) et dont j'ai déjà parlé puisqu'il prépare une histoire de sa paroisse, St-Charles, épousa Pierrette Charbonneau en 1958 et le couple a cinq enfants: Daniel (1964), Sylvain (1966), Pierre (1968), Céline (1969) et Lucie (1978).

La grand-mère de Léo Paquette, Madame Amanda Mantha, vieille dame décédée à 89 ans en 1983, avait écrit, il y a une vingtaine d'années, toute une série de petits poèmes, souvent dédiés à des personnages connus (le grand poète Chapman faisait de même) et chantant les charmes de sa ville, comme celui-ci: «Grande ville où j'ai passé ma jeunesse. Mes ancêtres en furent les pionniers. Bytown était plein de promesses. Déjà Mère Bruyère soignait ses protégés.»

Les parents de Mme Mantha étaient nés à Ottawa et ses grands-parents vécurent ici du temps de Bytown (Voir sous Monette). Dans son souvenir revenait l'image de Montferrand, tel que raconté par son grand-père qui avait connu le colosse de six pieds, doué d'une grande force. Montferrand ne commençait jamais une bataille, disait-il, mais

ne reculait pas devant une attaque. Cernés par les «fainéants» irlandais, lui et sa cousine durent se défendre, Jos en saisissant quatre par les pieds et les mains et les jetant par dessus bord dans la rivière.

MONETTE — J'ai mentionné ailleurs les articles parus, en 1924, dans «Le Droit»; il s'agissait des souvenirs relatés au journaliste par des personnes âgées d'Ottawa. J'ai remarqué, entre autres, l'entrevue accordée par Mme Arthur Perrin née Monette.

Caroline Monette naquit à Ottawa en 1848, rue St-André, fille de Paul Monette, cordonnier, et d'Adéline Champagne, soeur du curé de Pointe-Gatineau. La maison de la rue St-André, à cette époque à peine peuplée, était en bois équarri et existait encore en 1924, habitée par le frère de Caroline, Georges.

Pendant la jeunesse de Mme Perrin, on s'éclairait à la chandelle et on se chauffait avec des billots ramassés le long de la rivière. Plusieurs portaient encore des sabots de bois et les bottines de cuir étaient réservées pour «sortir» et aller à l'église.

Caroline étudia chez les Soeurs Grises dans une école angle Murray et Cumberland, puis à la maison mère rue Sussex. Son frère Georges, né en 1856, fut un des premiers élèves des Frères vers 1864; auparavant il avait étudié à l'école de la rue Murray où se trouva plus tard l'école Guigues. M. Louis Tassé, père d'Émanuel Tassé, et M. Piché, frère de Mme Xavier St-Jacques, y enseignaient.

Caroline Monette épousa Arthur Perrin le 24 juillet 1872. Arthur était le fils de Félix Perrin qui, après avoir habité Ottawa, mourut à Pembroke en 1922 à cent ans. Le mariage de noces de Caroline et d'Arthur se fit dans un tramway à chevaux.

Les souvenirs de Mme Perrin remontent aux années dix-huit cent soixante lorsqu'une terrible conflagration réduisit en cendres tout un pâté de maisons rue Murray. Elle et son frère Georges se souvenaient aussi de la fanfare fondée par Paul Favreau qui prenait part à toutes les manifestations; elle comprenait, entre autres, J.B. Turgeon (futur maire), Joseph Lespérance, hôtelier, Louis Tassé, instituteur, M. Riel, etc. Georges se souvenait avoir vu des acrobates traverser au-dessus des chutes de la Chaudière sur un fil de fer.

M. et Mme Perrin eurent plusieurs enfants: Arthur, Adrien, Georges et Joseph. Par Adrien et sa fille (Mme L. Legault), Mme Perrin voyait, en 1924, sa quatrième descendance avec la petite Jeannine Legault. Georges

Monette et sa femme Adèle Charrette ont eu, à la première génération, Mme Dolphis Larocque, à la suivante, Mme Arthur Carrière, et à la quatrième génération: Claire Carrière et Roland Carrière.

PAYMENT — Thomas Payment travailla pendant quelques années dans la boutique de forge du fils du pionnier Billings. Cette famille habitait donc le sud de la ville, dans l'agglomération de Billings Bridge. Son épouse mourut en 1900 d'un choc causé par le grand feu de Hull et d'Ottawa; j'ai relaté cela sous l'année 1900.

Thomas Payment, fils, était maire de la ville d'Ottawa au moment où sa mère mourut de si tragique façon. Il était né à Moatick, Carleton, en 1863, étudia la pharmacie à l'Université de Toronto et exerça sa profession à Ottawa à partir de 1893 environ. Il fut propriétaire de deux pharmacies: l'une à l'angle des rues Clarence et Dalhousie, l'autre, au coin des rues Guigues et Dalhousie. Vers 1901, Payment acheta le fonds de commerce pharmaceutique de C.S. Culbert, coin Cumberland et Rideau, mais je ne sais s'il garda ce commerce longtemps.

Thomas avait été conseiller municipal de 1895 à 1898 lorsqu'il fut élu maire de la ville pour 1899 et 1900 et, par après, il fut échevin pendant plusieurs années.

Il avait épousé Marie-Louise Chevrier, la fille de l'hôtelier, propriétaire de l'hôtel «Castor» rue Sussex.

M. Payment mourut le 13 janvier 1920 à l'âge de 55 ans. Ses funérailles eurent lieu à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Le deuil était conduit par quatre fils du défunt: Albert, Aurélien (qui périt plus tard, noyé), Raoul et Maurice, par son frère P. Payment, son gendre René Fortier et ses beaux-frères Chevrier. La chorale était sous la direction de M. Fortunat Champagne qui dirigea la messe de Perosi. Amédée Tremblay touchait l'orgue.

En plus des quatre fils mentionnés plus avant, Thomas Payment laissait, en 1920, Rhéa, qui avait épousé (1) le pharmacien Boulay et (2) M. Fortier, concierge des écoles, et Béatrice, qui se maria avec le pharmacien Pagé, de Hawkesbury.

Il semblerait que Mme Payment continua à s'occuper de la pharmacie de la rue Clarence jusqu'à ce que Horace Desjardins l'achète quelques années plus tard, probablement vers 1922. La famille Desjardins est toujours, à l'heure qu'il est, propriétaire de cette pharmacie dont on pourrait dater la fondation à cent ans environ, et probablement davantage.

POIRIER — La première génération des Poirier prend son origine à Martaizé, département de la Vienne, en France, Johan Poirier étant arrivé en Acadie vers 1649 en compagnie de son beau-frère Guillaume Blanchard. À la quatrième génération, lors de la dispersion des Acadiens, les membres de la famille Poirier s'établirent à Bonaventure et à Carleton, à la Baie-des-Chaleurs et en Gaspésie. C'est à Caplan, près de Bonaventure, que naquit Charles-Napoléon Poirier.

Le sénateur Pascal Poirier, Acadien pure laine, dont j'ai parlé dans le Tome II, encourageait ses compatriotes à se diriger vers la capitale et cela se faisait chaque fois que le dynamique sénateur allait se retremper aux sources. Au moins dans un cas, il eut du succès. Charles-Napoléon Poirier, sa femme née Antoinette Langis et leur sept enfants quittèrent Caplan, vers 1890, pour venir vers Ottawa où le père de famille travailla éventuellement au gouvernement fédéral comme secrétaire.

Les enfants étaient Adélarde (Agnès Poirier) de Maniwaki, Antoine (Améliana Pelletier), Théophile, Elzéar, Élixa et Anna (André Charlebois), institutrice, ainsi que le petit Philippe, alors âgé de sept ans.

Chose incroyable, le trajet se fit à pied, probablement parce que le prix du voyage d'une famille si nombreuse se serait révélé trop onéreux. On peut difficilement s'imaginer une odyssée pareille, mais les gens de l'époque étaient durs pour eux-mêmes, indifférents à ce que nous considérons maintenant comme indispensable à notre confort.

Toujours est-il que M. Charles-Napoléon Poirier n'en raccourcit pas sa vie d'autant et mourut en 1925 à l'âge vénérable de 90 ans.

Le petit Philippe, né à Caplan vers 1885, épousa à Ottawa Eugénie Loyer, fille d'Alfred Loyer et de Joséphine Archambault. Il mourut en 1964 mais sa femme, âgée de 99 ans, vit encore, à l'hôpital St-Vincent. Elle est la mère d'Adrienne, décédée en 1984, de Simone (Mme Adrien Beauchamp), du R.P. Jean-Paul Poirier, curé de la paroisse Ste-Famille d'Ottawa en 1956 lorsque le clergé séculier prit la relève des Oblats, du R.P. Aurèle Poirier, curé de Cyrville et de Marie-Thérèse (Mme Aubry).

ROBERT — Le mariage de Pierre Robert et de Mary Riley eut lieu le 23 septembre 1845, probablement à Ottawa, ou plutôt à Bytown, dans la petite chapelle St-Jacques, transportée depuis 1842 de l'autre côté de la rue Sussex pendant que se construisait la grande église de pierre.

On ignore quand Pierre Robert, dont les descendants savent qu'il était sacristain, exerça cette tâche. Robert fut probablement le successeur de Philibert Bastien, bedeau, beau-père du sculpteur sur bois Flavien Rochon. Toujours est-il que Pierre, décédé en 1915 à l'âge de 89 ans, habita d'abord la rue St. Patrick puis le 109 de la rue Bruyère ayant épousé, en secondes noces, Marie Doré qui était née en 1832 et mourut en 1918.

Du premier mariage, il eut trois enfants: Pierre, Jean-Baptiste (diacre) et Hélène, Soeur Grise. Du deuxième mariage, naquirent Alphonse (Rose Morgison), Marie-Anne (Arthur Cantin), Bernadette (Joseph Martineau) et Joseph (Jeanne Bédard).

Pierre, fils, né à Ottawa le 25 octobre 1855, décédé en 1930, épousa d'abord Marie Cardinal, de Buckingham dont il eut trois enfants: Elzéa 1882-1965 (Soeur St-René); Doralice 1890-1966 (Soeur St-Épiphane) et Blanche, morte enfant.

En secondes noces, le 16 juin 1890, Pierre, facteur de son métier, épousa Séphora Fauteux dont il eut neuf enfants. Trois moururent en bas âge. Ceux qui survécurent furent: René 1897-1949 (Maria Bohl); Émile 1898-1962 (Aurore Moreau); Juliette 1902-1975, infirmière; Thérèse, institutrice; Gabrielle, infirmière et Françoise, Soeur de la Charité, Supérieure de la maison mère, de 1968 à 1981, maintenant aide aux Soeurs anciennes.

Employé à la compagnie de téléphone Bell, René fut président de la Société des Anciens élèves de l'Académie de La Salle. Lors de son décès (75 Frères assistèrent à ses funérailles) un bel hommage fut rendu à cet homme toujours présent, toujours charitable et dévoué, qui avait reçu du Pape la décoration Bene merenti.

La famille Robert, qui n'habite plus le 139 de la rue St-André, vendu en 1973, a donné à la communauté chrétienne plusieurs religieuses et la tradition se continue car une fille d'Émile, Monique, est Soeur de l'Institut Jeanne d'Arc.

TARTE — Joseph Tarte naquit à St-Pie, P.Q., fils de Jean-Baptiste Tarte et de Marie Daigle. Il fit ses études au Collège de St-Hyacinthe et épousa à Montréal, en 1900, Bernadette Thérien, décédée en 1946. Joseph Tarte apprit le métier d'imprimeur pendant des stages aux USA.

En 1911, il vint à Ottawa où il fut pendant cinq ans traducteur aux Débats de la Chambre des communes. Il travailla ensuite à l'Imprimerie nationale. Ce fut en 1921 qu'il

commença à travailler à la Bibliothèque du Parlement comme commis au Service des références. Il devint chef de ce département en 1935 et prit sa retraite en 1950. Paroissien dévoué de St-Jean Baptiste, membre de la Société des Adorateurs du Très St-Vincent de Paul et président de la Caisse Populaire St-Jean Baptiste pendant 26 ans. En 1921, il fut secrétaire général de la campagne du Jubilé d'or de la paroisse. C'était un excellent joueur de quilles et il fut l'un des fondateurs de la Ligne Massé. Il mourut le 7 février 1956.

Il laissait ses enfants: le R.P. Bernard Tarte, missionnaire au Japon, Louis de la Bibliothèque du Parlement, et Mlle Bernadette, bibliothécaire à l'École normale de l'Université d'Ottawa, ainsi que cinq petits enfants. À ses funérailles, Monseigneur Lemieux, archevêque d'Ottawa, avait tenu à chanter l'absoute car il avait été un compagnon du R.P. Tarte lors de son séjour au Japon. Les funérailles donnèrent lieu à de nombreuses démonstrations d'affection et d'estime de la part des amis et parents de M. Joseph Tarte.

Mentionnons que l'ancêtre canadien de cette famille fut René Letarte. Né dans le Perche en 1627, il épousa Louise Goulet à Québec. Joseph Tarte est de la huitième génération de cette famille au Canada.

Un fils de Joseph, Louis Tarte a épousé, en 1942, Simone Bastien, fille de Joseph Bastien et Lucienne Dubois. Comme son père, Louis fut bibliothécaire au Parlement pendant plus de vingt ans. Il prit sa retraite en 1973. La famille de Louis et de Simone comprend Louise, Roger, Yvon, Nicole, Raymond et François.

TERRIEN — Lors du décès de M. Esdras Terrien, Camille l'Heureux intitula son article dans la page éditoriale du *Droit*: «Il a bien servi les siens». Et il conclut: «Aujourd'hui, ceux qui ont succédé aux ouvriers de la première heure récoltent ce que ceux-ci ont semé. Ainsi, les choses se passent dans la vie. Il n'y a pas de génération spontanée. Le présent repose sur le passé.»

On ne pouvait mieux commenter l'existence pleine de générosité et de dévouement de M. Esdras Terrien, décédé à Ottawa le 20 juin 1960 à l'âge de 84 ans, à sa résidence du 256 de la rue Besserer.

Né à Sainte-Monique, diocèse de Nicolet, il arriva à Ottawa probablement après 1905 et épousa, le 29 juin 1909, Eva, fille de William Lemieux, veuf de Virginie Kyrion et de Marie-Louise Arsenault qui s'étaient mariés à Notre-Dame d'Ottawa en 1872.

M. Terrien fut d'abord préposé à la statistique au Ministère des douanes puis, en 1927, travailla au bureau de la traduction. En 1942, il fut nommé traducteur en chef.

Il ne tarda guère à s'impliquer dans les mouvements destinés à sauvegarder aux Franco-ontariens leurs droits scolaires. Ainsi, il fut délégué au premier congrès de l'ACFEO en 1910, fut du bureau de direction et en 1913 en devint le Trésorier général; de façon bénévole, il garda cette charge pendant trente-cinq ans. En 1911-12, il fut un des directeurs de la Soc. St-Jean Baptiste.

Collaborateur du Père Charlebois, il fut l'un des fondateurs du «Droit», président du Syndicat d'oeuvres sociales en 1921 et directeur général du journal jusqu'en 1947. Vice-président de l'Action catholique dans le diocèse d'Ottawa, président de l'ACJC d'Ottawa de 1908 à 1914, l'un des fondateurs de l'oeuvre des retraites fermées, membre actif de l'Adoration nocturne et de la Société St-Vincent de Paul, telles furent les nombreuses charges et activités de cet homme de bien, de ce chrétien fervent.

M. Terrien fut le récipiendaire de plusieurs décorations; il reçut l'Ordre du mérite franco-ontarien, la décoration Pro Ecclesia et Pontifice, l'Ordre de la Fidélité française, etc.

Son épouse l'ayant précédé dans la tombe en 1952, M. Terrien laissait plusieurs enfants: le Dr Jean Terrien, le R.P. Louis Terrien et M. François Terrien ainsi que Mlles Marguerite et Cécile Terrien, Mme Thérèse Filion et la Rev. Soeur Marie-Délia née Marie-Marthe, des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée Conception à Montréal.

«L'un des survivants des temps héroïques des luttes scolaires en Ontario, Monsieur Terrien a été pendant près d'un demi-siècle l'un des apôtres les plus assidus, les plus désintéressés et les plus tenaces de la survivance franco-ontarienne» lit-on dans le Droit où M. Terrien avait oeuvré pendant de longues années.

Rappelons ici que Mme Esdras Terrien était la soeur de la seconde épouse du célèbre capitaine J.E. Bernier sur qui on trouvera ailleurs dans ce livre quelques détails. Par les soins de M. Esdras Terrien, les Mémoires du capitaine Bernier, écrits en anglais, furent publiés par «Le Droit» très peu de temps avant le commencement de la guerre de 1939, le capitaine Bernier étant décédé en décembre 1934. Le livre, me dit Marguerite Terrien, était exposé dans la vitrine de Hope, rue Sparks; malheureusement le début de la guerre 1939-1945 absorbait les esprits et la sortie du récit de ces fascinants exploits passa

presque inaperçue. Mais, tout n'était pas perdu. En 1983, le petit-neveu de l'explorateur, Paul Terrien, du journal «Le Droit», entreprit de traduire l'oeuvre de Bernier, et de la faire paraître en feuilleton dans le journal. Tâche ardue que celle de trouver les termes maritimes adéquats, et de donner au récit quelque peu décousu de son grand-oncle, la maîtrise et l'ordonnance de la langue française. Il y réussit parfaitement, cependant, pour le plaisir de ceux encore capables de s'émerveiller des exploits, du courage et de la volonté de l'un des nôtres.

TISSOT — Les familles arrivant au Canada en provenance de la France, de la Belgique ou de la Suisse venaient assez rarement s'installer à Ottawa car la majorité anglaise de la population n'était pas pour les attirer dans notre région. Cependant, le Canada avait en Belgique, un excellent agent d'immigration en la personne de M. Désiré Tréau de Coeli dont la famille habitait la ville de Hull, Québec. En France, au début de ce siècle, la persécution du clergé et des communautés incitait également certains chrétiens attachés aux traditions, à venir chercher ici la sécurité et la stabilité dans les croyances qui semblaient alors mal vues dans leur pays. Ainsi, les familles Tissot, Baillot, Nizan et d'autres firent souche dans la région outaouaise.

C'est ainsi qu'arriva à Ottawa en 1908, venant de Belgique, la famille de Jean Tissot, comprenant sa femme née Marie de Guire et leurs enfants Virginie, Mariette et Clément. Trois autres enfants naîtront au Canada: Edgar, Rachel et Marcel.

Pendant vingt-cinq ans, M. Tissot fut détective de la Sûreté d'Ottawa. C'était un excellent limier mais aussi un bon chrétien et patriote car il fit partie de maints organismes canadiens-français, s'intéressant aux problèmes religieux et culturels des nôtres. Il était du Tiers-Ordre de St-François, de la Société St-Vincent de Paul et de la Ligue du Sacré-Coeur.

Après avoir été au service de la Sûreté d'Ottawa, il travailla pour celle de Rouyn puis de Montréal et prit sa retraite en 1945. Il s'installa alors à Limbour et y pratiqua l'apiculture jusqu'à l'âge de 82 ans. Il vécut ensuite à St-Lin-des-Laurentides jusqu'à ce qu'il soit hospitalisé à Montréal en 1965 où il mourut à l'âge de 90 ans, sa femme étant décédée en 1947 à 73 ans.

À sa mort, M. Tissot laissait deux fils: Clément, chef de police à Maniwaki, et Edgar, de la Société des Artisans à Montréal, ainsi que trois filles: Mme Roy Casebier (Déroit), Mme Alfred Gratton (Ville St-Laurent) et Mme Marcel Tissot.

Les funérailles eurent lieu à Ottawa, à l'église du Sacré-Coeur, paroisse de la famille pendant son séjour dans la capitale. À la mort de l'ancien détective qui avait laissé d'excellents souvenirs ici, le «Droit» publia en première page de son édition du 30 août 1965, une bonne photo de Jean Tissot et un résumé de sa carrière.

Clément Tissot, fils de Jean, suivit la carrière choisie par son père. Constable de la ville d'Ottawa, il épousa, en 1923, Bella Bisson, fille du marchand de la rue Rochester. De leurs dix enfants, deux moururent en bas âge. Les autres sont Thérèse (1925), Jean-Marc (1927), Mariette (1928), Gilles (1930), Jacques (1931), Hélène (1932), Andrée (1935), Lise (1936). Après de multiples déménagements dont quelques années à Orléans P.O., et, pour Clément, quelques changements dans sa carrière, la famille se fixa définitivement à Maniwaki en 1938 où Clément fut chef de police pendant presque trente ans, prenant sa retraite en 1967.

Clément et Bella Tissot ont fêté, en 1983, leur soixantième anniversaire de mariage, entourés de leurs enfants qui sont tous mariés et établis.

TREMBLAY, Jules

L'idéal pour lequel il a vécu sa vie
Le rêve dont le noble artiste fut hanté,
L'oeuvre que jusqu'au ciel son âge a poursuivie
Oh! ce fut l'idéal de la pure beauté.

Dans un éloge fait à Jules Tremblay après la mort de celui-ci en 1927, Nérée Beauchemin résume dans ces quatre vers l'existence si courte mais si féconde de l'écrivain. Dans la même veine, le docteur Séraphin Marion, qui succéda à M. Tremblay comme président du Club littéraire canadien-français d'Ottawa, rendit hommage à celui qui venait de disparaître, en disant: «Il est mort après avoir bien servi la cause des lettres canadiennes au soir prématuré d'une journée bien remplie».

Petit-fils d'un patriote de 1837, fils de l'écrivain Rémi Tremblay (voir Tome III) et de Julie Lémery, Jules était né à Montréal en 1879. Après des études à l'École normale Jacques-Cartier, il se lança dans le journalisme et travailla au «Telegraph» de Worcester et au «Canada français» de St-Jean, P.Q. Revenu à Montréal, il collabora successivement à la rédaction de «La Presse», de «La Patrie», du «Devoir» et du «Herald».

Incité par son collègue de «La Presse», Maurice Morisset, à venir travailler dans la capitale, Jules Tremblay fut, dès 1911,

secrétaire de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario. Peu après, il faisait venir sa famille de Montréal pour s'établir définitivement à Ottawa. MM. Morisset et Tremblay fondèrent en 1912 un hebdomadaire «La Justice» qui dura quelques années seulement.

«Le Temps» existait à Ottawa depuis 1896 et cessa d'être publié vers 1915-16. Jules Tremblay y fut directeur de l'information et travailla également au «Journal» et au «Citizen». Quelques années plus tard, il entra dans le fonctionnarisme, devenant adjoint au Directeur du Journal français à la Chambre des communes.

Écrivain cultivé, esprit distingué et clairvoyant, Jules Tremblay publia entre 1912 et 1925, plusieurs ouvrages dont «Le français en Ontario», «Nos lettres», «Canadian Literature of French expression», «Trouées dans les Novales» qui consistait en scènes de la vie canadienne, et une monographie de la paroisse Sainte-Anne d'Ottawa qui fêtait ses cinquante années d'existence. Jules Tremblay publia en vers les oeuvres suivantes: «Des mots, des vers», «Du crépuscule aux aubes», «Les Ferments», «Arômes du terroir» et «Les ailes qui montent».

«Chrétien avant tout et en tout» dit de lui Ernest Bilodeau. Il était donc caractéristique de sa vie que, le jour précédant sa mort, il avait assisté à une réunion spéciale du Tiers-Ordre et à l'ouverture de la retraite de la Fraternité à St-François d'Assise. Le lendemain matin, il mourait subitement à l'âge de 48 ans. Une foule impressionnante assista aux funérailles qui eurent lieu au Sacré-Coeur. La chorale, qui exécuta la Messe de requiem de Perosi, était sous la direction d'Henri Lefebvre, les solistes étant Prime Lamoureux, Antonio Tremblay, Paul Ouimet et Henri Landry. Charles Paré était à l'orgue.

À sa mort, Jules Tremblay laissait son épouse, née Blanche Carter, ses filles: Yvette, Annette (Mme Charles Bédard), Aline et Janine, ainsi que deux fils: Rémi et Maurice. Mme Tremblay mourut à 50 ans, cinq ans après son mari.

INDEX DU TOME IV

- Acad. de La Salle 43, 89, 155, 186,
 204, 249, 304
 ACJC 68, 119, 204, 205
 ACFEQ 117-119, 127, 138, 174-
 183, 225, 259, 260, 261, 273,
 276, 279, 288, 306
 Affaires Ext. 102
 Ahearn 157
 Allard 215
 Alliance Fr. 109, 123, 159
 Angers 205
 Arbour 184
 Arby 130, 145
 Archambault 40, 46, 47, 54, 162
 Archives 65, 97
 Arial 235, 240
 Arménie 161
 Asselin 174, 177
 Ass. c.-f. Alberta 254
 Aubin 148
 Aubry 173, 193
 Auburn 35
 Auclair 173, 255
 Audette, Audet 30, 107, 123, 173,
 234, 236, 240
 Auger 14, 35, 191
 Automobiles 71-74, 149, 185
 Aviation 149, 202, 205-207
 Bachand 173
 Baillargé 90
 Banting 219
 Barbeau 128, 213, 236
 Baril 159, 173, 257
 Barrette 256
 Barrette, curé 80, 135, 178
 Barthe 34, 35, 148
 Bastien 217, 305
 Beaubien 205
 Beauchesne 233, 236
 Beudet 198, 262, 268
 Beaudou 123
 Beaudry 176
 Beaulieu 143
 Beaulne 35, 146, 147, 160, 169,
 191, 193, 257
 Beaupré 48
 Beauregard 86, 180
 Beauset 116
 Beausoleil, curé 58, 110, 118
 Bédard 148, 173, 259, 309
 Bégin 178
 Bélanger, Aurélien 110, 118, 135,
 139, 176, 226, 259
 Bélanger 110, 136, 147, 160, 194,
 213, 259, 260
 Belcourt, N.A. & famille 30, 47,
 69, 77, 95, 118, 119, 138, 148,
 176, 177, 192, 201, 226, 249,
 254, 260-262
 Bélisle 253
 Bell 228
 Belleau 30, 43, 198
 Bénard 193
 Benoît 97
 Benoît XV 227
 Bérichon 218, 240
 Bernier 16, 44, 306
 Bernard 232
 Bernhart 5, 37, 81, 162
 Best 219
 Bigras 46, 213
 Billy 213
 Birk's 131
 Bishop 210

- Bisson 262, 263, 267
 Blackburn 241
 Blanchet 158, 213, 263, 264
 Blouin 222
 Boileau 193
 Boisvenu 158
 Boivin 97
 Booth 12, 18, 103, 244
 Bordeleau 213, 217, 232
 Borden 41, 129, 130, 136, 165,
 170, 212
 Botrel 58
 Bouchard 30, 228
 Boucher 16, 93, 97, 168, 203, 218,
 257
 Bouchette 125
 Boudreault 46, 53, 67, 89, 93, 110,
 130, 138, 145, 147, 155, 173,
 176, 213, 234
 Bouillon 28, 31, 53
 Boulay-Beaudoin 268, 269
 Bourassa 14, 32, 70, 138, 169, 231,
 278
 Bourdon 147
 Bourque 226, 292
 Boutet 68, 168, 193, 265
 Boyer 194, 250
 Boyle 34, 263
 Brantwood (piliers) 135
 Bray 166, 267
 Brazeau 173
 Brault 266
 Breton 43, 54, 86, 156, 218, 289
 Briand, Briant 57, 58, 191
 Brière 235
 Brisebois 173
 Brisson 173, 194, 240
 Britannia 33
 Brodeur 66, 185, 277
 Brosseau 291
 Brûlé 26, 43
 Brunet 115, 148, 200
 Buies 48
 Bureau 69, 110
 Caisse N.D. 145
 Campeau, Mgr 28, 180, 186, 213,
 253
 Campeau 30, 34, 35, 47, 89, 120,
 169, 268
 Canada House 246
 Canal Rideau 14, 237
 Cantin 35, 173
 Carisse 97
 Carnavals 226
 Carnegie, bib. 45, 87, 109
 Caron 29, 30, 42, 232
 Carrière 265, 293
 Carter 309
 Casault 89, 213
 Casgrain 16, 130, 187
 Castonguay 146, 173
 Cercle social Ste-Anne 160, 168
 Chabot 27, 30, 48, 93, 130, 140,
 148, 171
 Chagnon-Larose 274
 Chalifour 86
 Chamberland 47
 Champagne F. 217, 244
 Champagne 18, 29, 34, 57, 67, 93,
 99, 110, 118, 135, 143, 153, 184,
 217, 232, 244, 254
 Chapdelaine 173
 Chapel of Ease 133
 Chapleau 62
 Chapman 30, 45, 53, 57, 192, 270
 Charbonneau 42, 86, 107, 114,
 158, 173, 178, 259
 Charlebois 31, 35, 115, 151, 156,

- 193, 204, 228, 274
 Charlebois R.P. C. 45, 118, 142, 176, 222, 232, 272
 Charlebois R.P. G. 45, 272
 Charpentier 232
 Charrette 244
 Charron 58, 86, 139, 147, 148, 156, 176, 177, 276
 Chartrand 213, 289
 Chaussebourg 260
 Chauvin 236
 Chemins de fer & gares 11, 22, 23, 69, 134, 149, 202
 Chevaliers de Colomb 138
 Chevrier 27, 30, 43, 69, 86, 97, 128, 139, 173, 218, 219, 241, 289, 302
 Chiquette 158
 Choquette, R. 174, 175, 225, 228
 Choquette 54, 158
 Cinéma 32, 70, 95, 96
 Cinq-Mars 18, 274
 Clapin 275
 Clement 69
 Cloutier 55, 162
 Club Chelsea 244
 Co. de tramways 202
 Colonnier 116, 257
 Comm. d'embellissement 13
 Comm. du Serv. civil 102
 Communautés: Soeurs de Ste-Famille 52; Petites Soeurs des Pauvres 109; Servantes de J.-M. 52; Servites 204; Soeurs de Ste-Marie de Namur 186; Chanoinesses 156, 234; Soeurs Grises 46, 105, 109, 136, 220; Rédemptoristes 186; Filles de la Sagesse 13; Cong. Ruthène 31; Pères du St-Esprit 70 Visitandines 122, 156; Soeurs de la Prov. 130; Inst. Jeanne-d'Arc 143, 304; Maristes 49
 Comte 32, 289
 Conquer 259
 Conrad, R.P. 138
 Constantineau 110, 117, 276
 Constitut 241
 Cons. Nat. des Recherches 186
 Coop. Ser. Civil 102
 Coppée 157
 Cossette 167, 213
 Côté 34, 42, 107, 183, 193
 Couillard 86, 160
 Courchesne 35
 Coursolles 16, 30, 32, 271
 Courtemanche 173, 231
 Coût de la vie 51, 202
 Coutu 288
 Couvent du Rosaire 21
 Coyteux-Prévost 30, 155, 278
 Crémazie 233
 Cuillerier 293
 Cyr 31, 47
 Daly, ed. 78
 Dagenais 135, 184
 Dallaire 34
 D'Amour 34, 218
 Dandurand 16, 177, 217, 218
 Danis 35, 60
 Daoust 71, 168, 219, 256, 257, 277
 Darwin 49
 D'Auray 29, 173, 274
 David 57, 119
 Day 155, 262
 DeCelles 16, 30, 58, 98, 109, 123, 139, 167, 198, 236, 244, 271, 278

- de Grandmont 173, 218
 Delaute 261
 Delcorde 173
 Delcourt 260
 Délégué apos. 196
 Délisle 168
 Demers 180, 255
 Déry 69
 Désaulniers 16, 233
 Désautels 228
 Desbarats 222
 Deschambault 218
 Desjardins 29, 54, 57, 67, 69, 93,
 102, 107, 143, 166, 212, 217, 232
 Deslauriers 48
 Desloges Mlles 178-180, 226
 Desloges 30, 213
 Desrivières 173
 Desrochers 110, 291
 Desrosiers 30, 160, 185, 232
 Devlin 41
 Déziel 191
 Digonese 204
 Dion 30, 68, 213
 Dionne 29, 35, 88, 147, 160
 Doughty 65
 Doyle 178
 Drapeau 82
 Droit, Le 31, 138, 142, 143, 145,
 150, 176-177, 231, 232, 240, 273,
 277
 Drouin 89, 110, 154
 Dubé 235
 Dubois 151
 Ducharme 68
 Dufault 203
 Dufour, Fr. 155, 186
 Dufour 35, 244, 293
 Dufresne 233
 Dugas 265
 Duhamel, Mgr 27, 29, 51, 86, 93,
 104, 112, 114, 122
 Duhamel 34, 47, 105, 173
 Dumais 88, 154
 Dumoulin 34, 97, 235
 Dundonald 61
 Dupont 173, 255
 Dupuis 140, 240
 Durocher 147, 244, 292
 Eastview 108
 Écharpe de Victoria 39, 40
 Eddy 18, 23, 37, 63, 90
 Édifice Connaught 128
 Édouard VII 40, 51
 Edwards 56, 93
 Église luthérienne 204
 Églises — voir «Paroisses»
 Ellis 67
 Émard, Mgr 225, 226, 239, 245,
 253
 Émery 60
 Émond 29, 173
 Évanturel 175
 Falconio 31
 Fallon Mgr 28, 47, 137, 178-182,
 259
 Faribault 239
 Fatima 188
 Faulkner 86, 114, 115, 212, 218
 Fauteux 62, 304
 Fed. Femmes can.-f. 191, 192
 Feux de circ. 144
 Fillaudeau, R.P. 104
 Fink 213
 Finsten 265
 Fisher 80, 185, 189, 205
 Fitzpatrick 139
 Fleury 45, 198

Foch 221, 222
 Foisy 135, 184, 232, 292
 Forbes, Mgr 226
 Fortier 110, 156, 173, 289
 Fournier, J. 191, 192
 Fréchette 16, 62, 105, 233, 278
 Frederick 173
 Fulham 60
 Gagné 213
 Gagnon 213, 253
 Gard 67
 Garde Champlain 34, 35, 59
 Gareau 29, 292
 Garneau 70, 224, 277
 Gascon 59
 Gaulin 168, 204, 217
 Gauthier, Mgr 35, 67, 119, 126,
 127, 140, 167, 196, 213, 217,
 221, 222, 225, 227, 255
 Gauthier 26, 36, 55, 93, 135, 139
 Gauvreau 35, 184, 213
 Gay, R.P. 150, 221, 227
 Gay 110
 Gélinas 146
 Genand 16
 Gendron 255
 Genest 99, 121, 123, 139, 143, 152,
 153, 176-178, 213, 226, 249, 279
 George V 40
 Gérin-Lajoie 234
 Gérin 45
 Gingras 255, 271
 Girard 139, 146
 Girouard 16
 Giroux 35
 Gladu 108, 218
 Glaude 148, 213, 257
 Globensky 173, 233
 Gobeil 139
 Godin 149, 213
 Gosselin 198
 Gouin 198, 223
 Gouverneur général: Grey 66,
 80, 129; Byng 143, 223, 224;
 Minto 44, 46, 58; Connaught
 129, 159, 186; Willingdon 243;
 Devonshire 186, 187, 198, 224
 Gratton 97
 Gravel, Gravelle 34, 89, 114, 167,
 173, 235, 289
 Graziadei 280
 Grenon 147, 176, 178
 Grèves 121
 Grippe espagnole 189
 Grison 49, 193
 Groulx 291
 Guénette 158, 292
 Guerres 153, 159, 170, 171, 191,
 201, 206
 Guertin 176, 186, 250, 282
 Guevremont 169, 184
 Guibord, O. 156, 176, 178, 285
 Guigues Mgr 185
 Guignolée 32
 Guillaume 173
 Guindon 283, 285
 Gunn 162
 Hardwood 86
 Harel 283
 Harper 42
 Haycock 261
 Hébert, Abbé 41, 180, 186, 187,
 193, 213, 253
 Hébert 292
 Hémon, L. 150
 Héroux 180
 Hôpitaux 52, 67, 125, 189, 239
 Hopewell 133

- Hospice St-Charles 239
 Hôtel de ville 100, 101, 121
 Hôtel de la Monnaie 99
 Hôtels: Russell 24, 25, 243;
 Château Laurier 23, 134;
 Globe 26; Eastview 62; Park
 26; Condon 26; Sirdar 26;
 Nicolet 26; St-Louis 26;
 Revere 26; British 26
 Hotte 48
 Houle 213
 Hurteau 299
 Imprimerie Nat. 89
 Inst. can.-fr. 32, 34, 120, 130, 139,
 145, 170, 236, 257, 279
 Inst. Jeanne d'Arc 143
 Jacques 292
 Jetté 184
 Jolicoeur 48, 75, 90, 135, 173
 Journaux 55, 68, 110, 111, 137,
 138, 145, 155, 159, 261, 262,
 274, 299
 Joyal 177
 Julien 29, 93, 97, 107, 232
 Kettle, île 33, 133
 King, Mackenzie 42, 187, 200,
 212, 219, 222, 223
 Kingsbury 16
 Kirby 105
 Kirouac 16
 Labelle 86, 143, 155, 178, 218,
 221, 228, 265
 Labonté 158, 173
 Laberge 26, 245
 Labrecque 97
 Labrosse 253
 Lacelle 45, 160, 173, 286
 Lachance 35, 173
 Lacerte 156, 191, 193, 286
 Lacoste 213
 Ladurantaye, de 47, 173, 236
 Laflamme R.P. 198
 LaFlamme 173
 Lacroix 269
 Lafond 179
 Landriau 35
 Laferrière 18
 Lafleur 257
 Lafontaine 86
 Laframboise 16, 30, 158
 Lafrance 255
 Lajeunesse R.P. 239, 273
 Lajoie 173, 221
 Laliberté 34, 198-200
 Lamb 24
 Lamothe 105
 Lamoureux 114, 160
 Lamy 213, 224
 Lanctôt 115, 236, 267
 Landry 16, 87, 110, 130, 262, 287
 Langevin 54, 90, 218
 Langlois 158, 235
 Langton 262
 Lapensée 213
 Laperrière 36, 38, 48, 80, 82, 107,
 168, 244, 256
 Lapierre 93, 107, 173
 Laplante 194
 Lapointe 29, 34, 48, 57, 59, 116,
 173, 223, 231, 235, 241, 254,
 289, 290
 Larocque 35, 147, 173, 213, 265
 Laroche 143, 217
 Larose 16, 54, 173
 La Salle, de 149
 Latour 105
 Laurencelle 97
 Laurier, Sir W. & Lady 14, 15, 24,

- 29, 39, 40, 61, 62, 65, 77, 87, 95,
109, 120, 129, 130, 133, 136,
144, 147, 159, 190, 195-200, 219,
298
- Laurin 109, 195, 213
- Laverdure 29, 143
- Lavergne 107, 147, 148, 160, 170
- Lavoie 42, 57, 86
- Lavigne 107, 193
- Lebeau 253
- Lebel 54, 119, 130, 173, 296
- Leblanc 147, 285, 293
- Lecompte 290, 291
- Lecourt 173
- Leclerc-Leclair 34, 69, 86, 160,
168, 176, 178, 201
- Leduc 75, 110, 135, 156, 184, 187
- Leduc 75, 110, 135, 156, 184, 187,
192, 212, 261, 264
- Lefebvre 29, 34, 80, 110, 136, 139,
173, 186, 272, 289, 291
- Legault 46, 69
- LeJeune R.P. 16, 53, 109, 219
- Lelièvre 139
- Lemay 42, 43, 54, 86, 116, 140,
160, 216, 238, 253, 292
- Lemaire 173
- Lemieux 45, 68, 77, 116, 139, 173,
184, 190, 223, 305
- Lemoyne 34
- Léon XIII 57
- Léphine 173
- Leprohon 34, 54, 187
- Letellier 140
- Létourneau 160, 218
- Levaque 285
- Levasseur 293
- Léveillé 68
- Ligue des Nations 212
- Loranger 130
- Lorans 46
- Lotbinière, de 32, 36
- Loyer 32
- Macra 34
- Macdonald, parc 41, 42
- Macdonald, Sir J.A. & Lady 37,
218
- Madeleine 31
- Major 54, 135, 162, 180, 184, 213,
294, 298
- Maladies 27
- Malette 35
- Mantha 300
- Marchand Mme P.E. 180, 191,
193, 222, 298, 299
- Marchand, Charles 148, 203,
257, 270
- Marcil 77
- Marconi 37
- Marcotte 222
- Marengère 292
- Marie St-Dominique, Sr 140
- Mazier 10, 28, 30, 31, 46, 47, 82
- Marineau 173
- Marion, E. 29, 204
- Marion, S. 214, 235, 266
- Marion R.P. 213-215
- Marinette 278
- Martin 167, 173
- Martineau 140, 148
- Marquis 158, 265
- Martigny, de 149
- Mathé 29, 30, 53, 80, 110, 115,
130, 147, 192, 205, 218
- Matte 54, 193
- McCurty 60
- McIntosh & Watts 89

- McLaren 219
 McNicoll 193, 293, 294
 McPhail 222
 Meighen 166, 212, 222, 223
 Meilleur 35
 Ménard 69, 147, 155, 254, 270
 Merchant 174
 Mercier, Card. 205, 247
 Mercier 147, 160, 173, 191
 Meunier 150
 Michaud 299
 Michel 110
 Modes 81, 82, 111, 112, 113, 130,
 146, 240, 250, 252
 Moffet 30, 46, 55, 115
 Monette 240, 301
 Mongenais 27
 Montsion 240
 Montpetit 75
 Montsion 240
 Montigny L. de 199, 232, 236
 Monument Nat. 59, 80, 85-87,
 107, 147, 161, 238, 257
 Morin 35, 97, 173
 Morisset 137, 191, 236, 285, 308
 Morency 205
 Motard 59
 Musées: de la guerre 209, 210;
 Victoria 128, 166, 167, 196, 210;
 Bytown 23, 26; Musique 28,
 110, 147, 156, 160
 Myrand, Mgr 114, 118, 130, 176,
 193, 198, 230
 Naubert 86, 173
 Neveu 158
 Neville 71
 Nezan — Nizan 173, 186, 262
 Nil, Exp. du 116
 Noailles, de 157
 Noel 54
 Nolet 70
 O'Neil 173
 Orphelinat St-Joseph 204
 Ouimet 148, 156, 198, 224, 272
 Pageau 162
 Paquet 89
 Paquette 82, 104, 135, 173, 240,
 300
 Paradis 236
 Paré 141, 173, 224
 Parent 107, 143, 178, 192, 193,
 201, 219, 239, 264, 297, 298
 Pariseau 48
 Parisien 31, 293
 Parlement, incendie 165, 201,
 210, 211
 Paroisses (églises): Notre-Dame
 27, 117, 187, 213, 217; N.D. de
 Lourdes 117; Sacré-Coeur 93,
 117; St-Bonaventure 88; St-
 Charles 103, 104, 106, 117, 135,
 260; St-Gérard Mag. 186; St-
 François d'Ass. 117, 160; St-
 Joseph 28, 88; St-Jean Baptiste
 13, 19, 110, 117, 227; St-Patrick
 131, 228, 238; Ste-Anne 117,
 204, 230, 244, 263; Ste-Famille
 45; Billings Br. 290
 Patenaude 29
 Patry 29, 68, 147, 149, 186
 Patrice 173
 Paul-Émile, Sr. 21, 175, 220
 Pauzé 198, 268
 Payette 173
 Payment 13, 19, 20, 29, 31, 35, 57,
 67, 212, 218, 302
 Peachy 48
 Peaker 262

Pearson 212, 241
 Pelland 233
 Pelletier 16, 28, 173
 Pelot 167
 Pensions 247
 Perras 68
 Perrin 16, 301
 Petite Comm., La 178-180
 Philbert 47
 Piché 35
 Pie XI 227
 Pilon 35
 Pinard 34, 35, 42, 48, 54, 57, 86,
 97, 107, 114, 146, 153, 173, 193,
 217, 232
 Pineau 10, 30
 Pineault 82
 Plant 217, 244
 Plantin 28, 143, 154, 253
 Plouffe 23, 67, 173
 Poirier Sén. 16, 138, 187, 261
 Poirier 34, 45, 48, 53, 213, 303
 Poitras 258
 Police 120
 Police montée 67
 Ponts: Minto 13, Alexandra 12,
 23 Maria 65
 Population 27, 46, 47, 51, 93, 107,
 124, 185, 217
 Portelance R.P. 28
 Porter 133
 Postes 240
 Pothier 160
 Potvin 97, 193, 258
 Poulin 232
 Prévost 45
 Preston 180
 Proulx 87, 171, 236
 Provost 20, 49, 93, 115, 146, 257
 Pyne 176
 Quéry 16, 55, 140, 155, 232, 234
 Quirouet, Quirouette 156
 Racine 19, 34, 141, 143, 292
 Radio 203, 240
 Raiche 212
 Rainville 97
 Ralliement, Le 138
 Ranger 20
 Rattey 169, 193, 212
 Raymond 231
 Règlement 17, 137, 174-183
 Reinhardt 191
 Réginald 218
 Régimbald 213
 Renaud 140, 173
 Reny 213
 Richard 47, 156, 162, 164, 180,
 187, 213, 240
 Richer 158, 173, 184
 Rideau Club 163
 Rivard 274
 Robert 149, 303
 Roberge 173
 Robichaud 236, 250
 Robillard 27, 29, 30, 48, 86, 157
 Robitaille 26, 140, 173
 Roche 14
 Rocque 139
 Rocque, Sr 162
 Rochon 18, 31, 53, 88, 139, 178,
 179, 234, 259
 Rodin 222
 Rosa 293
 Rouleau 139, 213
 Roussel 213
 Routhier 27, 118, 154, 156
 Roxborough, App. 121
 Roy 97, 130, 149, 173, 193, 224,

- 236, 292
 Ruel, Ruelle 289
 Sabourin 35, 265, 291
 St-Albert, Mère 204
 St-Aubin 35
 St-Denis 173
 St-Germain 181
 St-Jacques 24, 68, 187, 213, 224, 231
 St-Jean Dr 30
 St-Jean 34, 146
 St-Onge 16
 St-Laurent 29, 34, 147, 173, 271, 300
 St-Louis 255
 St-Thomas d'Aq., Mère 143
 Ste-Anne 34, salle 139
 Ste-Marie 173
 Samson 35, 47
 Sanche 191, 257
 Santé publique (voir Grippe esp.) 122, 125, 126
 Sarrazin 255
 Sauriol 292
 Sauvé 168
 Savard 82, 300
 Sbarette, Mgr 57, 114
 Scott 93, 99, 149, 175, 185
 Scoutisme 193, 293
 Séguin 118, 130, 139, 147, 160, 173, 201, 213, 217, 218
 Sévigny 166
 Simard R.P. 55, 185
 Slattery 47, 67, 206
 Smith 268
 Soc. St-Jean Bapt. 42, 43, 44, 128, 147, 157, 261, 279
 Soc. des Débats fr. 108, 138, 146, 168
 Spénard 158
 Sports: Crosse 94, 95; football 77; tennis 141; patin 59, 80; boxe 203; hockey 70, 187, 203; golf 69; lutte 108
 Sulte, B. 16, 32, 68, 154, 157, 160, 232
 Survivance fr. 258
 Taché 29
 Taillon 29, 47, 86, 278
 Talbot 115
 Tanguay R.P. C. 54
 Tarte 16, 82, 304
 Taschereau 16, 30, 118, 130, 219
 Tassé 28, 29, 34, 47, 55, 58, 87, 94, 118, 147, 169, 173
 Tassie 255
 Taylor 48, 58
 Téléphone 247
 Télévision 243
 «Temps», Le 31, 32
 Terrains de jeux 185
 Terrien, Therien 109, 147, 176, 231, 304, 305
 Théâtre 33, 108, 130, 141, 146, 160, 168, 169, 256, 257
 Théâtre Russell 26, 32, 49, 58
 Thériault, Abbé 198, 263
 Thompson 40
 Tison 173
 Tissot 262, 307
 Titanic 133
 Torontow 194
 Tourangeau 97
 Tramways 102, 106, 202
 Tremblay Amédée 29, 30, 34, 47, 54, 80, 86, 114, 228, 254
 Antonio 96, 197
 Jules 137, 205, 224, 226, 236,

300, 308
Laurent 176, 231, 273, 285
Rémi 16, 29, 47, 48, 86, 274
Yvette 191
Trépanier 173, 213, 293
Triolle 31
Trottier 293
Trudel 173
Turcotte 82
Turgeon 97
Turquie 161
Unity League 260
Union St-Joseph 147
Université 47, 59, 69, 185, 186,
260
Valade Dr 27, 34, 47, 139, 289
Valentino 254
Valin 35
Valiquette 35, 47, 135, 184, 218
Van Horne 162
Vanier 296
Vary 262
Victoria 39
Vien 298
Vincent 29, 42, 43, 47, 57, 58, 86,
108, 148, 160, 154, 176, 177
Watier 213
Watters 232
Whelan, curé 28, 228, 238
Wilson 222
Women's Hist. Soc. 47, 186, 244
Woods 31, 121, 213, 228, 279, 287
Wright 18, 70, 83, 103
Y.M.C.A. 108
Zouaves 154

